





13411^a

a!

C. 1115

12



J. B. Garand del.

J. M. Bernigeroth S. R. P. sc. 1763.

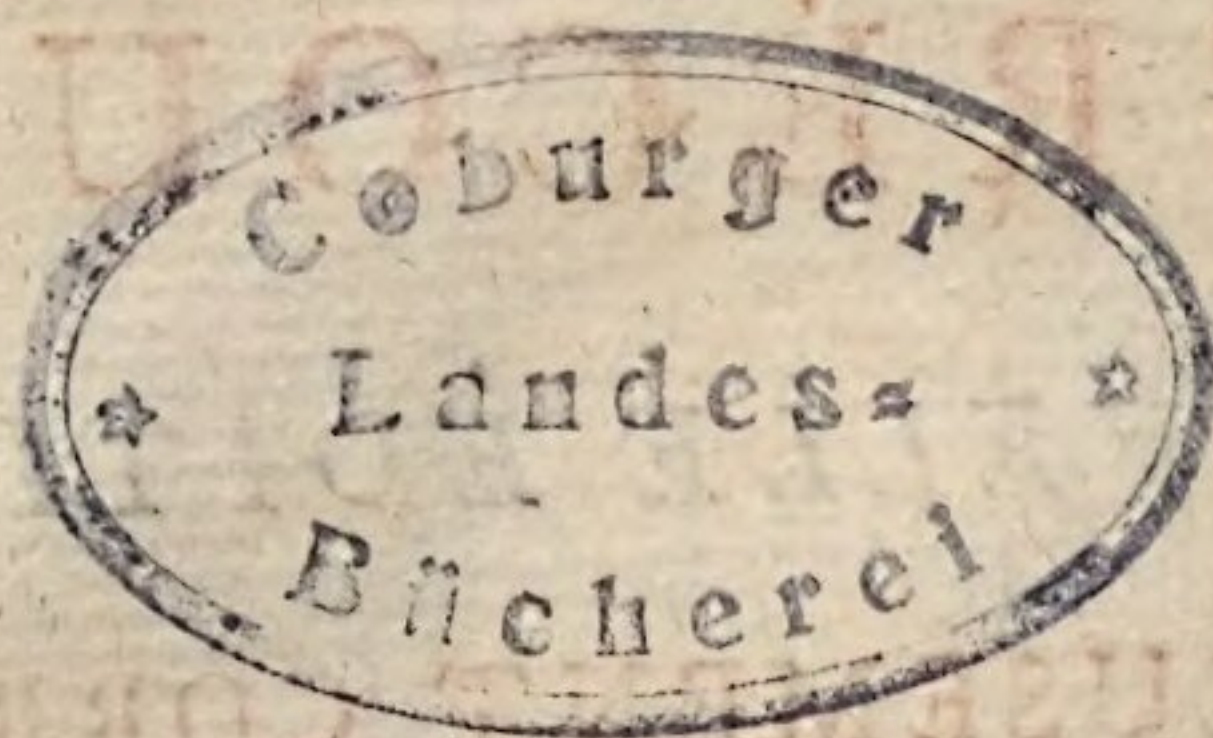
OEUUVRES
DIVERSES
DE GRÉCOURT;
NOUVELLE ÉDITION,
SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE,
ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE
PIÈCES QUI N'AVOIENT JAMAIS ÉTÉ
IMPRIMÉES.

TOME PREMIER.

CONTENANT LES ÉPÎTRES ET LES
FABLES.



A PARIS M. DCC. LXIII.



P R É F A C E.

*L*e plus méchant métier de tous, (celui d'Auteur seul excepté), c'est le triste métier d'Editeur. Un travail ingrat, semé d'ennuis, de dégoûts; Et puis de la part des Lecteurs, de froids dédains, ou des mépris, quelquefois même des injures: voilà presque tout le fruit de nos peines. Il faut pourtant bien qu'il y en ait de ces honnêtes Rapsodistes; il faut qu'au moins ceux qui n'osent pas, ou qui ne peuvent rien produire d'eux-mêmes, tâchent de se faire un peu valoir par les productions d'autrui. Et que de gens, sans le savoir, ou le sachant, mais sans jamais l'avouer, ne sont toute leur vie qu'Editeurs! On veut tenir un petit coin dans la sphère immense des Lettres. Au défaut des talens propres à nous faire un nom, on cherche quelque nom célèbre auquel on se lie; on s'associe en quelque sorte à la fortune d'un Auteur défunt ou vivant; on s'imagine faire avec lui communauté de réputation, on croit presque marcher son égal: Et tel Editeur n'est souvent qu'un Nain qui, pour être seulement apperçu, s'est élancé sur

* 2

les

les épaules d'un homme un peu avantage. Il est vrai qu'un Ouvrage digne d'être lu, n'est toujours que mieux acueilli, lorsqu'il est bien présenté; mais l'Editeur reste sans gloire, caché derrière l'Ecrivain dont il veut faire les honneurs & plus ignoré que le Garçon des Solies qui fait débiter sa marchandise.

Il y a peu de Poètes Modernes qui aient été aussi souvent réimprimés que Grécourt, & peu d'Ouvrages ont été sans doute aussi défigurés que les siens. On en connoît huit ou dix Editions qui se sont suivies d'assez près, & toutes, sans exception, plus défectueuses les unes que les autres. Il semble même que les derniers Editeurs aient pris à tâche de renchérir en ce point sur les premiers. Incorrections de toute espèce; Vers sans nombre, ou mutilés de quelque membre, ou entièrement estropiés; Pièces totalement informes ou pleines d'omissions, de lacunes; barbarismes inintelligibles substitués aux leçons les plus naturelles: ces défauts produits par l'ignorance grossière, la maladresse & le peu de goût de ceux qui ont voulu jusqu'ici nous donner Grécourt, infectent tellement ses Ouvrages, qu'on ne peut presque plus les lire. Nous comparerions volon-

volontiers leurs Editions à un Parterre, où, parmi les fleurs, la négligence & l'impéritie du Jardinier a laissé croître à discrétion des orties, des ronces, en un mot toutes les mauvaises herbes qu'on ne souffriroit point dans un champ un peu cultivé. Nous n'exagerons rien, & tous ceux qui lisent avec quelque attention, ont sûrement la même idée de ces Editions différentes, copiées les unes sur les autres.

Mais l'avidité des Editeurs de Grécourt ne s'est pas bornée à multiplier, sans soin, sans travail, l'impression de ses Ouvrages; il a fallu multiplier aussi les Volumes. Un vil intérêt leur a fait entasser, parmi ses Poësies, quantité de Pièces aussi étrangères à l'Auteur, que Pavillon l'est à la Fontaine, & Despréaux à Marot. On a farci les prétendues Oeuvres de Grécourt d'une infinité de morceaux des Auteurs mêmes les plus connus; & tous les Poëtes, ou contemporains du nôtre ou à peu près du même âge, ont été mis à contribution.

On sentoît donc depuis long-tems la nécessité de donner une Edition plus soignée d'un Poëte agréable qui participe du caractère de Chaulieu, de Chapelle & de Vergier. Mais où trouver un bon manuscrit de ses Oeuvres?

Où le trouver complet, correct, épuré de tout alliage bon ou mauvais? Et au défaut d'un tel manuscrit, comment pouvoir le réimprimer d'après les Editions qui sont si fautives? Il n'y avoit qu'un parti à prendre, & voici ce que l'on a fait. On a ramassé toutes les Editions de Grécourt, on les a comparées ensemble; on a ensuite consulté ceux qui pouvoient être en état de faire le discernement des véritables productions de l'Auteur, ses amis, sa famille, & toutes les personnes qui ont eu quelque relation avec lui. On a tiré d'eux tout ce qui pouvoit être resté dans leurs Portefeuilles; & ces recherches ont procuré un assez grand nombre de Pièces qu'on est très-certainement de Grécourt, & qu'on ne trouvera dans aucune Edition de ses Poësies. Quant aux Ouvrages déjà connus, ils ont été revus, corrigés, limés, épurés, avec la plus soigneuse attention. Mais quelques peines qu'on ait prises pour rendre cette Edition la plus complete de toutes, & pour faire exactement la distinction des Pièces qui appartiennent à Grécourt, d'avec celles qu'on lui attribue faussement, on est fort éloigné de prétendre qu'il ne soit échappé aucune production légitime de cet Auteur, & que tout ce qui paroît ici sous son nom, soit purement de lui,

Dans

*Dans le cours de l'impression, on a même reconnu, mais trop tard, plusieurs Pièces qui doivent être retranchées du catalogue de ses Oeuvres. Tels sont, entre autres, dans le premier Vol. p. 58. l'Epître d'un Prieur à Mademoiselle * * *, ouvrage de M. Piron, où l'Imprimeur a mis, on ne sait pourquoi, au troisième Vers, Daphné pour Chéré ou Liré, &c: dans le second Vol. p. 38. Les Bonnets, Conte de feu la Chaussée; Ib. p. 126. Le bout de Tabac de M. Desforges Maillard, p. 162; Le Pucelage poursuivi, du feu Marquis de Saint Aulaire, &c: dans le troisième Tome, p. 17, les deux Amours, de M. de Voltaire; Ib. p. 40. Le Livre de M. Desforges Maillard; Ib. p. 49. Les quatre Ages des Femmes, de Dufresny, &c. &c. L'Auteur d'un Recueil de Lettres publiées l'année dernière sous le titre du Philosophe malgré lui, M. Chamberlan, dans sa Préface, semble aussi revendiquer plusieurs Pièces imprimées sous le nom de Grécourt, mais sans en indiquer aucune.*

Cette confusion est bien difficile à éviter dans toute Collection de Poësies que l'Auteur n'a pas pris soin de faire lui-même; & l'on sait que l'Abbé de Grécourt n'a jamais donné la moindre attention à tout ce qu'on a publié pendant sa vie de ses Ouvrages. Personne

n'ignore aussi que le Père Pajon, de l'Oratoire, qui avoit une mémoire prodigieuse, pour avoir récité à Seaux chez Madame la Duchesse du Maine une grande partie du Philotanus, dont il avoit eu la lecture, a passé pendant quelque tems pour être l'Auteur de ce Poëme. Ainsi l'on donne & l'on ôte à la plupart de nos Poëtes, & tout se compense. La meilleure Edition de Grécourt, sera celle qui, réduite au plus à deux Tomes, ne présentera que ses véritables Ouvrages, & par-là fera la plus ample, quoique la moins volumineuse; mais c'est du tems qu'il faut l'attendre. Voici le plan de la nôtre, & l'ordre des Pièces.

Le premier Tome ne contient que les Epîtres & les Fables.

Le second comprend les Contes & les Chansons.

On a renfermé dans le troisième les Epigrammes, les Madrigaux, les Poësies mêlées; une espèce d'Opéra Comique, intitulé les Rillons-Rillettes; le Poëme de Philotanus, dont la traduction, en Vers Latins, est mise vis-à-vis du Texte; la Bibliotheque des Damnés; enfin 19 Pièces qui ont été recouvrées depuis l'impression des deux premiers Tomes, & qui sont très-certainement de Grécourt. Le Philotanus Latin, attribué à un Neveu de
feu

feu Monsieur Godeau, Curé de Saint Côme, n'est pas un Ouvrage excellent, quoiqu'il y ait des morceaux assez bien rendus, & quelques bons Vers; mais on le trouve ici du moins purgé des fautes innombrables dont il est rempli dans les deux ou trois Editions qu'on en a données depuis 10 à 12 ans.

La même correction se fera sentir dans le Philotanus François, dans la Bibliothèque des Damnés & dans les Rillons-Rillettes, trois morceaux qui par-tout fourmillent de fautes.

On a joint à ces trois Volumes, sous le titre de Supplément aux Oeuvres de Grécourt, un quatrième Tome, dans lequel il n'y a pas une seule Pièce de cet Auteur. C'est un Recueil de toutes les Pièces étrangères qui ont été mises sur son compte & confondues parmi ses Ouvrages; mais Recueil aussi soigné que le reste, fait avec choix, & enrichi d'un très-grand nombre de bons morceaux qui n'avoient point encore été rassemblés, & qui ne sont dans aucune Edition de nôtre Poëte.

Après ce Tableau sommaire des Nouvelles Oeuvres de Grécourt, faisons connoître sa personne en deux mots.

*JEAN - BAPTISTE - JOSEPH - WIL-
LART DE GRE'COURT, naquit à
Tours*

Tours vers l'an 1683. Des Mémoires domestiques le font descendre du côté Paternel d'une Famille noble d'Ecosse. Sa Mère s'appelloit Ourceau; elle étoit de Tours, & proche Parente de Messieurs Rouillé, qui sont originaires de cette Ville. Madame de Grécourt, demeurée veuve de bonne heure avec plusieurs enfans, eut la direction des Postes de Tours, qui lui fut conservée jusqu'à sa mort.

L'Abbé de Grécourt étoit le cadet de ses enfans; il fut destiné dès son bas âge à l'état Ecclésiastique.

En 1687 il fut pourvu d'un Canoniat dans l'Eglise de Saint Martin de Tours, sur la démission de Monsieur l'Abbé Rouillé, Conseiller au Parlement. Il n'a jamais possédé que ce Bénéfice & une Chapelle dans l'Eglise de Paris.

Il débuta dans le monde par quelques Sermons qui furent applaudis; mais il ne poursuivit point une carrière dans laquelle il pouvoit s'attendre aux plus grands succès.

Paris, où il avoit fait ses études, avoit pour lui trop de charmes; il y faisoit de fréquens voyages, & avoit l'heureux don d'y paroître toujours avec les graces de la nouveauté.

Il étoit admis dans les maisons les plus distinguées. L'ancien Maréchal Duc d'Estrées l'honoroit de son amitié, & il le menoit avec lui aux Etats de Bretagne. Le Château de Veret, où il étoit appelé par un Duc aimable, le consoloit du séjour qu'il étoit obligé de faire en Touraine; c'étoit pour lui, disoit-il, une fontaine de Jouvence qui ne s'épuisoit point.

Il savoit plus que nos beaux Esprits ne savent communément, & il n'étoit jamais savant qu'avec esprit, seule façon de l'être avec bienséance.

Il aimoit beaucoup sa liberté & il récitoit avec plaisir son petit Conte du Solitaire & de la Fortune. Il disoit y avoir peint son caractère, & l'avoir fait pour répondre au fameux Jean Law, Contrôleur Général des Finances, qui l'avoit invité à s'attacher à lui. Il mourut à Tours le 2 Avril 1743, & il est inhumé au milieu de la Nef de l'Eglise de Saint Martin.

L'Abbé de Grécourt, dont le Portrait orne le Frontispice du premier Tome de cette nouvelle Edition, étoit d'une taille au-dessus de la médiocre & très-proportionnée. Il avoit le teint un peu brun, les yeux noirs, grands, vifs & brillans, le nez long & serré, le men-

ton

ton épais & saillant ; ce qui lui faisoit dire de son ton badin , que faisant marché pour se faire peindre, le Peintre lui avoit dit que, pour les autres traits de son visage, c'étoit de l'ouvrage ordinaire qu'il entreprendroit en bloc, mais que, pour le menton, c'étoit de l'ouvrage à faire à la toise.

A l'égard de son caractère, il l'a peint lui-même dans ces Vers qui sentent un peu l'Epicurisme, mais que tout le monde n'a pas entendus.

Parmi cette foule innombrable

De chagrinantes fictions,

Mon tempérament favorable

Démêla deux réflexions.

Pour mon essai, sans plus attendre,

Quelques momens je réfléchis

Sur un plaisir que j'allois prendre,

Fort peu sur un que j'avois pris.



EXPLICATION DES FIGURES.

Le *premier Volume* a pour frontispice le Portrait de l'Abbé de Grécourt, peint à l'âge de 46 ans. Le Fleuron, composé d'une Lyre, d'un Caducée, d'un Miroir, d'un Masque & d'un Livre, réunit tous les attributs qui caractérisent les Epîtres en Vers, & les Fables désignées par le Miroir & le Masque.

Le frontispice du *second Tome* représente la Muse Erato, qui préside à la Poësie galante. Un Amour, tenant un masque de Satyre, lui montre une Statue de Priape. Le caractère des Contes & des autres Poësies qui composent ce volume, est bien indiqué par cet agréable Sujet, ainsi que par le Fleuron représentant un Satyre assis au pied d'un houx parmi des Livres.

Le frontispice du *troisième Tome* est le Sujet de Philotanus qui en est le principal Ouvrage. Le moment qu'a choisi l'Artiste, est celui où l'Auteur, après avoir puisé dans sa main de l'eau d'un ruisseau qu'il a bénite, en laisse tomber sur l'Esprit malin qu'il a surpris

XIV EXPLICATION DES FIGURES.

pris dormant au pied d'un hêtre. Le Fleuron, où l'on démêle une Cornemuse, des Pipeaux, un Siflet de Chaudronnier & un Livre de Musique, caractérise l'assortiment du volume, où se trouvent les Epigrammes, les Madrigaux, les Poësies mêlées, & les Rillons-Rillettes. Le Supplément aux Oeuvres de Grécourt, qui forme le *quatrième Tome*, a pour frontispice la Muse Polymnie, distribuant diverses Couronnes aux trois Graces. Ce Sujet, joint au Fleuron représentant un pot de fleurs, dont le mélange bien marqué attire plusieurs Papillons, caractérise sensiblement le choix des Poësies qui composent ce quatrième & dernier Tome.

EPITRES

I

E P I T R E S
DE M. L' ABBÉ
DE GRÉCOURT.

A M. L'ABBÉ HOUTTEVILLE.

*La plupart des Expressions sont tirées de son Livre
de la Religion prouvée par les faits.*

Avez-vous cru, Monsieur, que pour écrire du bon ton, il falloit prendre le ton précieux & guindé, & suivre ce goût d'affectation qui tient naturellement au ridicule? J'avoue que le stile dont vous usez est insidieux: mais en vérité pour peu que l'on veuille s'en prévenir, ce qui n'est pas inexcusable, on est aisément fermé aux raisons fallacieuses qu'alleguent vos partisans.

En vain l'Académie croit trouver dans votre Ouvrage une grande continuité de sublime: oserai-je le dire? je n'ai point trouvé, en le lisant, je ne sai quel sensible touchant qui m'ait persuadé son excellence. J'ai eu beau me replier sur moi-même, & chercher, dans les grands noms qui vous défendent, une persuasion réfléchie qui vous fût avantageuse; il m'a paru que leur jugement étoit inalliable avec la pratique des bons

Ecrivains, qui ont vécu sous le Soleil de nos pères. En effet, si l'on compare votre manière d'écrire avec la manière d'écrire de ces grands Hommes que la mort a foudroyés, on verra d'un côté que rien n'est dit avec les ornemens ambitieux & façonnés, qui décelent l'art & l'étude, & que quoiqu'on ne découvre rien à titre de parure, néanmoins tout est orné par une élégante simplicité; de l'autre côté on verra que tout est donné à l'affectation de briller, que par-tout on court après le singulier & le rare, & qu'il est inimaginable qu'un homme ait pu écrire avec tant de folle singularité. Dites-moi donc, je vous prie, Monsieur, est-ce que nos Ancêtres n'étoient ni raisonnables, ni conséquens? Avoient-ils plus de fausses idées de la manière d'écrire, ou leur manière d'écrire étoit-elle discordante de leurs idées? Assurément la difficulté n'est pas insoluble: elle a été répondue plus de cent fois, elle l'est encore tous les jours par un petit nombre d'hommes qui ne déferent pas à l'autorité, & qui sont bien éloignés de regarder comme leurs instructeurs les esclaves assidus de la fortune, par lesquels vous venez d'être couronné, & dont il est rare que les décisions ne soient pas capitales aux intérêts des Lettres. Déplorable réduction! la trace du bon goût est effacée par ceux mêmes qui devroient la fixer parmi nous, & la venger, par des censures victorieuses, des révoltes de toute imagination indisciplinée. Parcourez, s'il vous plaît, Monsieur, les siècles redoublés; arrêtez-vous aux jours d'Auguste, puis descendez jusques vers les jours de Louis le Grand, où ont fleuri des Noms si vénérables dans la Littérature, vous recon-

reconnoîtrez que l'idée ineffaçable du beau est presque effacée aujourd'hui par des notions également fausses & inaccommodables avec les notions qui nous viennent de la main de nos Pères.

Si vous pouviez vous désapproprier de vous-même, & qu'en cet état d'une désappropriation presque aussi chimérique que généreuse, il fût question de vous décider vous-même, je suis persuadé qu'alors on verroit une conviction qui ne souffriroit pas l'arbitraire des conjectures : vous conviendriez de bonne foi que votre stile est un peu trop sur le ton précieux, & qu'il a toute la teinture de l'affectation ; défaut moins pardonnable à un Ecrivain, que ne le feroient à un Peintre de visibles négligences de pinceau. Vous direz, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira, que j'avance des principes imposteurs, des choses indémonstrables, & que ma critique est inexacte, inéclaircie, & dédaigneuse des preuves. Je vous dirai que je l'ai dialoguée avec toute la justesse dont je suis capable, que mes paroles sont l'évidence dans sa pureté, & que le Soleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Que pensez-vous de cette réponse ? N'est-elle pas tranchante ?

Au reste, je puis vous protester que mes levres impartiales ne sont mobiles au gré, ni de la faveur, ni de l'intérêt, & que si vous me trouvez déclarateur de vérités rebelles, mon innocence est sans nuages. Seulement je voudrois décréditer le mauvais goût dont nous voyons la renaissance, & que ceux qui admirent avec raison votre profusion érudite, se déprévinssent de la beauté de votre stile, qui semble avoir pour eux un entraînement invincible, & qui peut-être fera

victorieux de mes raisons. Je ne veux rien d'ultérieur, sinon que vous pensiez que mes respects marchent à votre suite, & non mon admiration.

A Tours, ce 1. Mars 1733.

É P Î T R E

A un Religieux.

Pourquoi d'une sagesse austère
Ecoutez-vous les tristes loix ?
Quoiqu'habitant du Monastère
Ne pouvez-vous, loin du vulgaire,
Badiner encor quelquefois ?
Dans mon Epître vagabonde,
Que conduisoit un fort errant,
Qui près d'un mois, toujours courant,
A parcouru le quart du Monde,
Avant d'arriver au Couvent,
Ma Muse badine & légère
Prit quelques instans le pinceau :
L'enjouement de son caractère
Osa vous offrir le tableau
Des plaisirs qu'on goûte à Cythère.
Vôtre sagesse un peu sévère
A pensé que je m'écartois,
Et que, sans respect du Bréviaire,
En libertin je badinois.
Moi, Prieur, aux droits de l'Eglise
J'irois follement attenter !
De cette bisarre entreprise
Qu'espérerois-je rapporter ?
A la créance de nos Pères

Je

Je suis soumis aveuglément;
Des impénétrables mystères
Par respect je ne parle guères,
Et pour dire mon sentiment,
Par goût je me tais aisément.
Mais avec vous, Cousin aimable.
Fléau du pédant & du sot,
Ennemi du peuple cagot,
Qui rendez le cloître agréable,
Dans une lettre, ainsi qu'à table,
J'ai cru me permettre un bon mot.
Ajoutez encor qu'au Permesse
Il faut passer de l'enjouement;
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant,
La fiction regne sans cesse,
Et qu'un Rimeur communément,
Qui même pense avec justesse,
Par la Rime, souvent maîtresse,
Est contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc par quel principe,
Cousin, vous avez rejeté
Ces Vers, enfans de ma gaieté?
De la sagesse de Chrysippe
Suivez-vous la sévérité,
Et blâmez-vous dans Aristippe
Ses leçons sur la volupté?
Au sein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,
Plongé dans la misanthropie
D'une noire Philosophie,
Loin de l'oisive liberté,
Répandez-vous sur votre vie
Les ennuis de l'austérité?
Ce n'est point sur ce ton sauvage



Que le goût & le ton du sage
Sont si bisarrement montés :
Sans préjugés, sans esclavage,
Vôtre ami fait un autre usage
Des instans qui lui sont comptés.
A la morale d'Epicure
Je joins les dogmes de Lucien :
Leur exemple & leur entretien
Me font, au sein de la nature,
Goûter une volupté pure,
Et jouir du souverain bien.
Loin de ces lieux où la misère
Vient pousser des cris superflus,
Loin du terrible sanctuaire
Où réside le dur Plutus,
Pour égayer mon ministère,
Je m'envole jusqu'à Cythère
Avec quatre amis, cinq au plus.
Comus vient ordonner les Fêtes,
Et Momus vient y présider ;
Bacchus vient échauffer nos têtes,
Priape vient tout seconder.
C'est avec cette troupe aimable,
C'est avec l'élite des Dieux,
Que le plaisir se trouve à table,
Et que le bonheur véritable,
Vient habiter avec les jeux.
On proscriit la troupe assoupie
Des complimenteurs ennuyeux :
Sans respect, sans cérémonie,
Exempt de toute hypocrisie,
Chacun dans ces aimables lieux
Pense, agit à sa fantaisie,
Et sachant bannir de la vie

Les préjugés contagieux,
Sait dans les bras de la Folie
Trouver le moyen d'être heureux.

E P I T R E

De Madame la Maréchalle d'Estrées à la Reine.

J'ai rencontré, chemin faisant
Tout le long des bords de la Loire,
Un petit Noyer fort plaisant.
Il étoit naturel de croire
Qu'on devoit trouver dans son fruit
Ou des cerneaux ou des noix vertes.
Point du tout : de ce qu'il produit
Vos blanches mains seront couvertes.
Mais, dira Vôte Majesté,
Un gant si mince est ridicule ?
Oui, par le froid, mais non l'Eté,
Dans les jours de la Canicule.
Il est panaché de rubans
Tous de couleur énigmatique :
Ce sont couleurs de sentimens
Par lesquelles mon cœur s'explique,
J'ose y joindre de petits dés
Aux aiguilles impénétrables,
M'ont dit mes Marchands affidés ;
Mais il n'en est point de croyables.
Ensuite passant par Saumur,
Ville en Chapelets si féconde,
Que son commerce le plus sûr
Est d'en porter au bout du Monde,
J'en ai pris cet assortiment

Qu'on a fait toucher à la Vierge,
 Devant qui très-dévotement
 En vôtre honneur j'ai mis un cierge.
 Enfin pour vous j'ai commandé
 Une neuvaine à Nôtre Dame.
 Les bons Pères m'ont demandé,
 Est-ce pour les besoins de l'ame?
 A quelles fins, & pour quel but
 Invoquez-vous son assistance?
 Mais je leur ai répondu, chut,
 C'est un secret de conséquence:
 Priez toujours; Dieu saura bien
 Percer l'intention tacite,
 Et sa sainte Mère n'a rien
 Qui ne soit à sa favorite.
 C'en est trop, & je vous entends,
 Vous vous êtes trop avancée,
 C'est pour la Reine: en même-tems
 La Neuvaine fut commencée.
 De Nantes où suis aujourd'hui,
 Je vais me joindre à leurs prières:
 Les miennes sont d'un foible appui,
 Mais elles sont des plus sincères.

EPIQUE

*De Madame la Maréchalle d'Estrées au Cardinal
 de Fleuri.*

Le nouvel an m'invite à faire
 Quelque chose extraordinaire,
 Car je veux vous écrire en Vers.
 Si ma plume va de travers,

Vous

Vous excuserez mon envie ;
C'est la seule fois de ma vie
Que j'ai tenté d'écrire ainsi.
De peur d'avoir mal réussi,
J'imagine une bonne chose :
C'est d'écrire les Vers en Prose.
Par ce moyen vous choisirez
Prose ou Vers , comme vous voudrez ;
Mais il est tems que je commence.
J'affure donc vôtre Eminence ,
Que les premiers de tous mes vœux
Lui souhaitent des jours heureux.
Oui, c'est pour vous que mon cœur s'ouvre,
Prenez garde qu'il ne découvre
Tous ses sentimens à la fois ,
Vous en auriez pour lire un mois.
Un tems précieux je ménage ,
Et j'entends de loin le tapage
Que feront chez vous plus d'un jour
Tous les vœux de Ville & de Cour !
J'en vois d'ici de toute sorte
S'entre-étouffer à vôtre porte :
Car les vœux ne finissent point ,
Quand au Roi le Royaume est joint ;
Quand on est l'Ange tutélaire
Du plus florissant Ministère ;
Quand on n'a de l'autorité
Que pour exercer sa bonté ;
Quand on se montre assez habile ,
Pour tenir un Etat tranquille ,
Et calmer nos jeunes Guerriers
Sur l'avidité des lauriers ;
Quand nos Voisins de leur épée
Voyent l'ardeur toujours trompée ;

Quand on fait être égal à tous,
Enfin quand on est comme vous.
J'ajoute néanmoins encore
Qu'entre autres qualités j'adore
Une vertu qui vient de Dieu,
C'est de tout faire en tems & lieu.
Avec art cette vertu vise
A donner la paix à l'Eglise;
Car il en est de trop ardens,
Qui voudroient prévenir les tems
Que la Providence destine
Pour mettre à bien l'erreur mutine.
N'est-il pas vrai que j'ai raison?
Ancien Ami de ma Maison,
Avec vous j'ai plus d'assurance
De parler avec confiance.
De cette amitié de longs jours
Daignez continuer le cours;
J'en ai souvent des marques neuves,
Et les plus évidentes preuves;
C'est de vous voir accoutumé
De me répondre à jour nommé.
Mais mon cœur dit que je mérite
Que parmi vos Amis d'élite
Je tienne ce rang distingué.
En voulez-vous être harangué?
Non: les complimens je supprime,
Et finis mettant vôtre estime
Encore en un bien plus haut prix
Que les Avocats de Paris.

ASSIGNA-

A S S I G N A T I O N

De Madame la Maréchalle d'Estrées à la Reine.

Dit humblement la Souffignée,
Que ce n'est qu'à l'extrémité
Qu'aujourd'hui vôtre Majesté
Se trouve par elle assignée.
Mais il peut vous en souvenir,
Que l'année est bien révolue
Où d'une promesse absolue
L'effet est encore à venir.
Or quelle étoit cette promesse ?
C'étoit un don très-précieux,
Parce qu'il eût mis sous ses yeux
Ce qui dans son cœur est sans cesse.
D'abord elle vous accorda
Terme jusqu'à la Canicule,
Et pour avoir fait l'incrédule
Vôtre Majesté la gronda.
Néanmoins comme elle appréhende
Les loix de la prescription,
De vous intenter action
L'agrément elle vous demande,
A ces Causes, ce requérant
Ladite Dame complaignante,
Je pourvu de charge exploitante ;
Et dans Versailles demeurant,
A la Reine même en personne
Ai donné bref ajournement,
Pour comparoître incessamment
Devant les Pairs de sa Couronne,
Aux fins de se voir condamner

A tenir

A tenir la parole expresse
 Qu'à ladite Demanderesse
 Elle eut la bonté de donner.
 Mais attendu son rang suprême,
 Et certain autre empêchement
 Qui requiert du ménagement,
 Sa Majesté par Elle-même
 Point ne comparoître pourra,
 Il suffit qu'elle y soit présente,
 Bien reconnoissable & parlante
 En son Portrait qu'elle enverra.
 Fait le premier jour de Décembre
 Mil sept cent trente-un. Contrôlé.
 Pour Copie, à qui j'ai parlé.
 Philippe le Hardi de Lambre.

ÉPITRE

Du Prince de Conti.

Tu jouis trop de ta molle indolence.
 Plus de repos, Abbé trop séducteur,
 Et qu'entre nous la dispute commence,
 Du Dieu des vers j'implore la faveur.
 J'ai du courage &, malgré ta science,
 De t'imiter j'ai la plus noble ardeur.
 Mais ne crois pas que toujours ta louange
 Soit le sujet des vers que je t'écris.
 Pour l'Hélicon il faut bien du mélange,
 Le changement égaye les esprits:
 Toujours louer deviendrait chose étrange.
 Ah! cher Abbé, quel triste événement!
 En ce moment une vieille forcière

Vient

Vient m'interrompre & m'ôter l'enjouement.
Pourquoi tes os ne font-ils point poussière ?
Fui loin de moi, va, cours au monument :
Voilà ta place, exécration damnée.
Tu me veux faire un fade compliment :
Pour quel sujet . . . ! une fille m'est née !
N'en est-il pas assez pour les Amours ?
Ils font recrue à Paris tous les jours.
Au nom d'amour, ma Muse se ranime :
Déjà je suis dans le sacré vallon,
Déjà je tiens la lyre d'Apollon,
Il me prodigue & le tour & la rime,
Et puis monté sur le divin cheval,
(Car il le faut pour être ton rival :)
Cypris me guide aux rives de Cythère.
Mille beautés s'empressent à me plaire :
Sur un gazon tout parsemé de fleurs,
Je m'abandonne aux plus vives ardeurs.
Mais quel délire en cet instant m'emporte ?
Pour l'exciter, je gâte ce papier :
Charmant Abbé, ma veine me transporte,
Accorde-moi, j'ose t'en supplier,
De pardonner cette radoterie ;
C'est une Muse humblement qui t'en prie.

E P I T R E

A M. le Prince de Conti.

Pégase, alerte : allons de ton manège
Il faut sortir, & porter à Conti
Lettre gentille. Eh ! bien, à qui parlé-je ?
Le voilà prêt. Il part, il est parti.

Non,

Non, je me trompe, il est rétif en diable ;
A l'éperon, à la verge, à la voix,
Il se rend sourd, & la bête indomptable,
Dans ce moment ne connoît plus mes loix.
Entends-tu bien, fier Courfier du Parnasse,
Quel est l'affront que je vais recevoir !
Comment ! il n'est prière ni menace
Qui puisse enfin te mettre à ton devoir !
Ah ! j'entrevois ta ruse, & je soupçonne
Qui t'a séduit : c'est sans doute un complot
Avec ma Muse, avec cette poltronne
Dont je ne puis tirer le moindre mot :
Je vais, parbleu, m'en plaindre à nôtre Maître.
Comme je suis Sacristain d'Apollon,
Le Dieu du Pinde ordonnera peut-être
Qu'on m'obéisse en son sacré Vallon.
A cet effet, je crie & je tempête,
Pour obtenir un Jugement brusqué ;
Mais Apollon, au bas de ma Requête,
A mis soudain un *Soit communiqué*.
Or c'étoit dire, attendez-moi sous l'orme :
Car je voulois tout à l'heure rimer.
Il m'a fallu plaider ma cause en forme,
Et tour à tour Muse & moi s'escrimer.
J'ai commencé : Dieu de la double cime,
Écoutez-moi. Charmante Epître en vers,
Où de bontés & de marques d'estime
Sont parsemés témoignages divers,
M'est adressée, & par qui ? par un Prince,
Prince du sang, & du sang de Bourbon,
Qui me recherche au fond de ma Province,
A ce début, on m'a répondu : bon,
Continuez. Le Prince me demande
Une réponse : il est même honteux

Que

Que si long-tems Son Altesse l'attende:
Cette réponse est tout ce que je veux.
Pour la tracer, j'implore de ma Muse
Le prompt secours, & du Cheval ailé;
Depuis huit jours cette ingrante m'amuse,
Et le cheval reste là tout sellé.
Plus de vingt fois en vain je l'ai sommée
De prendre en main son lyrique instrument;
A peine en ai-je une prose rimée,
Rimée encor, je ne fais trop comment.
Ni le devoir, ni la reconnoissance,
Ni l'intérêt, ni cent autres motifs
N'ont pu fléchir sa désobéissance,
Quoique mon ordre ait été des plus vifs.
Pour sa réponse, a répliqué la folle
Qu'elle n'avoit pour se justifier,
Qu'une petite & simple parabole,
Que peu de mots alloient spécifier.
Avec Conti l'on veut que je faufile!
Mes yeux d'honneurs ne sont point éblouis:
Point ne se doit joindre la foible argille
Au pur métal dont se font les Louis.
De Muse à Muse est trop grand l'intervalle,
Au pauvre Abbé je ferois deshonneur;
Sa propre gloire est la cause finale
De mon silence & de ma juste peur.
Sur ce discours, nôtre Juge équitable
A prononcé: voici son jugement.
Son humble excuse est valide & louable,
Mais je lui passe une fois seulement.
A cet Arrêt la timide est soumise.
Ainsi, grand Prince, il ne tiendra qu'à vous
Qu'une autre Lettre en beaux vers ne soit mise;
Mais que déjà je prévois de jaloux!

EPITRE

É P I T R E

Sur le Mariage de Monseigneur le Prince de Conti.

Eh ! pourquoi non ? eh ! pourquoi si ?
N'oseraï-je pas , oseraï-je ?

A ma timidité voici

Qu'il se présente un nouveau piège.

Car enfin , si je suis mon cœur ,

Et ma juste reconnoissance ,

Pourquoi n'aurois-je pas l'honneur

De me joindre à toute la France ,

Pour entonner un bel *Amen* ,

Après la très-joyeuse Antienne ,

De l'auguste & superbe hymen

Que l'on attend chaque semaine ?

Pourquoi , par mes souhaits divers ,

Ne point épanouir mon ame ,

Et faire retentir les airs

Du plus sonore Epithalame ?

Amis , buvons en ce grand jour ,

Où Conti , suivant nôtre auspice ,

Sera grand maître au jeu d'amour ,

Avant d'avoir été novice.

Te voilà donc au pied du mur ,

Dieu querelleur de l'Hymenée ?

Pour ce coup-ci ton frère est sûr

De vivre en paix plus d'une année.

Qui jamais pourra vous troubler

Dans vôtre bonne intelligence ?

Vous ne ferez que redoubler

Une tendre & douce alliance.

Deux jeunes cœurs faits pour s'aimer.

Qui

Qui se disputent l'assemblage
 De tout ce qui peut enflammer,
 S'unissent dès le premier âge.
 Hélas! point tant de verbiage:
 C'est bien à moi, pauvre chétif
 Versificateur de Province,
 A vouloir faire le tarif
 Des rares vertus de mon Prince:
 A dépeindre un assortiment
 Aussi parfait qu'il pouvoit l'être,
 Et griffonner un compliment
 Qui demande des coups de maître.
 Le Parnasse Parisien
 Crierait après moi comme un aigle,
 Et trouveroit plus d'un moyen
 Pour faire mon procès en regle.
 Voyez ce plaissant violon,
 Diroit-il, voyez son audace,
 De contrefaire l'Apollon,
 Et d'usurper ici sa place!
 C'est à lui seul, ou tout au moins
 Aux Arbitres du beau langage,
 Qui sont réputés ses Adjoints,
 A célébrer ce Mariage.

E P I T R E

A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

Il a plu, mon Prince, au Chapitre,
 De m'éloigner de mon pupître,
 Et me députer à Paris.

D'une telle Ambassade épris,

Tome I.

B

J'ai

J'ai louangé la Providence,
Qui, lorsque le moins on y pense,
Remplit nos vœux & nos desirs,
Et met le comble à nos plaisirs.
Quels plaisirs donc me proposé-je ?
Sera-ce de voir le manége,
Où la fortune & le destin
S'exercent du soir au matin,
Du matin jusqu'à la nuit close ?
Non, le plaisir est autre chose
Que de voir, en un même jour,
Pleurer & rire tour à tour,
Monter très-haut, très-bas descendre,
Recevoir, pour aussi-tôt rendre,
Amasser & perdre son bien,
Etre tout, & puis n'être rien.
Quant au plaisir qu'Amour procure,
Onc à Paris je n'en fis cure ;
Jamais Belle en cette Cité
Mon herculisme n'a vanté.
Pour l'Amour, vive la Province ;
C'est-là le vrai Pays, mon Prince ;
C'est-là qu'à toute heure j'ai vu
La joue & le visage à nud,
Et que se marque en quoi diffère
La jeune Fille de sa Mère ;
C'est-là que la Beauté, le soir,
Ne passe point du blanc au noir,
Et qu'en parure négligée
La gorge n'est pas plus âgée ;
C'est-là qu'on ne fait point par cœur
Ce qu'on va dire à son Vainqueur,
Et que toujours nouvelle extase
Fournit toujours nouvelle phrase ;

C'est-

C'est-là qu'il n'est point en tout tems
Ni d'indiscrets ni d'inconstans :
Et comme pour s'aimer on s'aime ,
A jamais on s'aime de même ;
Enfin , c'est-là qu'on n'est fâché
Que d'avoir fait un beau péché ,
Et jusqu'à la fin de la vie
Rien n'en fait perdre au moins l'envie.
A ce récit-là , vous pensez
Que nous ferions des insensés ,
De quitter l'aimable nature ,
Pour chercher la manufacture
Du fard & du déguisement :
Ainsi ce n'est aucunement
Par le beau Sexe de Lutece
Que j'aurai plaisir & liesse.

Je n'aurai pas non plus la satisfaction
De trouver dans Paris cette soumission
Qui feroit le repos & la paix de l'Eglise :
Chaque parti la veut ; mais dans cette entreprise
Il faut , pour réussir , inventer un milieu :
L'un donne trop à l'homme , & l'autre trop à Dieu.

Je reviens toujours à ma thèse :
Quel plaisir aurai-je ! A mon aise ,
Dans le cristal , verrai-je en plein
Mousser le Champagne divin ?
Oui ; mais après double bouteille
Je secoue aussi-tôt l'oreille ,
Et je refuse le labeur.

Jadis j'étois grand potateur :
Je ne vois plus plaisir ni gloire
A boire uniquement pour boire.
A la fin , je prends mon parti ,
Et c'est à l'hôtel de Conti

Que s'arrange, apprête & dispose
Le plaisir que je me propose.
Dès le jour que j'arriverai,
Chez mon cher Mécène j'irai
Le supplier qu'en diligence
Il me fasse avoir audience,
Et qu'il vous présente Caton
Avec son prolix menton ;
Mais ce Caton, qui veut vous plaire,
En fera son unique affaire,
Et vous pourrez à volonté
Disposer de sa gravité.
Une Cantate, un Vaudeville,
Un Conte, une Fable gentille,
Mille petits traits ramassés
Feront de la matière assez
Pour l'exercice de nos Muses :
La mienne n'aura plus d'excuses,
Et vous servira de son mieux.
Nous ne toucherons point aux Dieux,
Ils ont la peau trop délicate ;
Mais du célèbre Cul de jatte
Imitant le style enjoué,
Sans remords tout sera joué.
Je me flatte que ma visite
Vous souffrirez un mois de suite :
Honneur & plaisir ; après quoi
Il faudra revenir chez moi,
Ayant pour nouvelle maxime,
Qu'aimable & Prince est synonyme.
Comme ce n'est qu'en quinze jours
Que je compte partir de Tours,
Sans doute votre humeur chagrine
D'une Naissance féminine,

Sera

Sera très-dissipée alors.

J'ai lu dans le livre des sorts :

Que le père étonné ne plaigne point ses peines ;

Le sexe des enfans n'est point à nôtre choix :

Il faut avoir de quoi faire des Reines,

Alors qu'on a de quoi faire des Rois.

E P I T R E

A M. de Montiers.

Les yeux baissés, je vous aborde,
Lors quand tristement je me recorde
Que, depuis deux mois, j'aurois dû
Vous avoir du moins répondu.

Toute ma faute, hélas ! j'accorde :
Moi-même au col je mets la corde ;
Mon cas, pourtant, bien entendu,
Bien expliqué, bien défendu,
Peut mériter miséricorde :

Cher Seigneur, voilà mon exorde.

Quoique j'adore le plaisir,
Qu'y vaquer soit mon seul désir,

Et que dans la grande Lutece
On puisse en trouver à choisir
De tout genre & de toute espèce,
Rarement ai-je le loisir

De le chercher & le saisir.

Tandis qu'absent de mon pupitre

On croit que je me réjouis,

Tantôt je suis pris pour arbitre

Entre Jacques, Pierre, ou Louis :

Tantôt, pour complaire au Chapitre,

Le sombre examen d'un vieux titre
Fatigue mes yeux éblouis.
Suivre des procès inouis,
Chaque jour croquer mainte Epître,
Et chaque jour mettre en registre
Discours faits & discours ouïs,
Renfermé chez moi comme une huître,
De la vie ainsi je jouis.
Ce n'est pas-là tout, mon cher Maître:
Vous vous imaginez peut-être
Que je suis sûr du lendemain;
Point du tout: un ordre inhumain
M'envoie en un pays champêtre;
Il faut que dans un tourne-main,
Pour passer un bail je me guêtre,
Ou, pour nos terres reconnoître,
Toujours par voie & par chemin,
Rarement à Paris paroître.
Est-ce-là goûter le bien-être?
Je le goûterois beaucoup mieux
Dans ce séjour délicieux,
Où le corps & l'esprit à l'aise
Sont éternellement joyeux;
Où par une heureuse anthitèse
Tout est gai jusqu'au sérieux;
Où l'on voit mari gracieux,
Femme qui met à la fournaise
Les cœurs les plus religieux;
Qui tous deux plus ardens que braise
Ont produit ce qui sous les cieux
Peut faire voir de plus beaux yeux.
Se pourroit-il qu'on ne se plaise
Assis à la table des Dieux?
Mais laissons-là la parenthèse,

Et

Et l'incomparable Thérèse,
 D'où vient qu'au Ciel il n'a pas plu,
 Comme je l'avois résolu,
 Que j'allasse voir cette année
 Un manoir fait pour un Elu:
 Mais cet honneur m'est dévolu
 A ma plus prochaine tournée.
 Je maudirai ma destinée,
 Si, devant Juillet révolu,
 Vous ne voyez Jean le Velu.

E P I T R E

A M. le C. d'A

Sur le duvet d'une molle indolence
 Je reposois, illustre Protecteur,
 Sans aucun but, sans aucune apparence
 D'être éveillé par quelque espoir flatteur.
 Tel qu'un câlin, flanqué de sa câline,
 Croit être heureux, tant qu'il est fainéant,
 Et se grattant au Soleil, s'imagine
 Que l'Univers ne vaut pas son néant;
 J'étois de même avec ma favorite
 Médiocrité, Dame de bon repos;
 Que nul souci, soin, ni désir n'agite,
 Quand vôtre lettre est venue à propos.
 Plus de vingt fois je l'ai lue & relue;
 Et la lisant, j'ai dit: est-ce bien moi?
 Mes yeux éteints n'ont-ils point la berlue?
 Eh! non vraiment, c'est mon nom que je vois.
 J'ai dépêché mon lutin domestique,
 Qui dans une heure, & plutôt, de retour,

Par la vertu de son Courfier magique,
M'a rapporté ce qui se passe en Cour.
J'ai fû par lui; car, hélas! par moi-même
Je ne fais rien, ce qui s'appelle rien,
Et du grand monde une ignorance extrême
M'étoit sur-tout réputée un grand bien:
J'ai donc appris que la paix de l'Eglise
Devoit bien-tôt réunir les esprits.
Malheur à ceux, qui dans ce tems de crise.
Voudront briller par de nouveaux écrits.
J'ai toujours peur qu'une plume anonyme
Incognito ne me prête ses rats;
Et ma présence à dessein je supprime,
Pour éviter un second embarras.
Depuis six ans qu'en ma sombre tanière
Très-prudemment je suis enseveli,
On me croit mort; la trop grande lumière
Ne convient point à qui cherche l'oubli.
Que l'on me voie à Paris; Anecdote,
Amphigouris, Vaudeville insultant,
Piquant lardon, brevet de la Calote,
Tout sera mis sur mon compte à l'instant.
Bien plus, au nez on s'en viendrait me rire,
Quand, pour calmer le monde déchaîné,
J'attesterois que je hais la satyre,
Et que paisible & très-doux je suis né.
A ce discours vous répondrez peut-être
Que trop de crainte & de précaution
J'affecte ici de vous faire paroître,
Et m'offrirez puissante caution:
Vous me direz qu'à l'ombre du grand Prince (*)
Qui me souhaite & demande à me voir,
Plus sûrement encor qu'en ma Province,
J'échap-

(*) M. le Prince de Conti.

J'échapperois à tout malin vouloir.
Oui, j'en conviens ; mais mon petit Mercure,
Par le détail me dépeignant celui
Qui, dans le cas de mauvaise aventure,
M'honoreroit de son royal appui,
A si bien fait que son tableau fidèle,
Et de sa Cour l'ample description,
Sert à former difficulté nouvelle,
Et me fournit une autre objection.
Comme Apollon au milieu du Parnasse,
Il m'a dépeint Conti dans son Palais ;
Auprès de lui, pour avoir bonne place,
Paroît l'Esprit dans ses plus beaux attraits.
C'est-là qu'on voit de la délicatesse,
Du sel Attique, & du noble enjouement ;
Il faut qu'en tout le goût & la justesse
Même au badin donnent de l'agrément :
C'est-là qu'on voit du bon Père Epicure
L'ombre évoquée, & par belles leçons,
Ce grand Docteur prouver que saine & pure
Sa Morale est, malgré les vieux soupçons ;
C'est-là qu'on voit habiter l'Innocence,
Parmi les Jeux, les Ris & les Désirs ;
Et la Raison tient toujours la balance,
Pour l'équilibre & le poids des plaisirs :
Enfin, c'est-là que la sage Minerve,
Jugeant des dons de l'esprit & du cœur,
Au seul exquis la couronne réserve ;
Or cet exquis, c'est ce qui me fait peur.
Ancien Reclus au fond d'un cloître ignare,
Où les plaisirs n'ont rien de délicat ;
Où de gens fots l'assemblage bizarre
N'a pas l'esprit même de faire un fat ;
Où, sans Regnier, mon unique ressource,

Je deviendrois idiot en tout sens,
Si je n'allois quelquefois à la source
Puiser de quoi me ranimer les sens:
Dans un cloître, où sans lecture ni livre,
Moitié du tems sans encre ni papier,
Sans nul projet qui fasse honneur à suivre,
Je ne vois rien qui puisse m'employer;
C'est où s'abсорbe un reste de jeunesse,
Où mes esprits languissent abattus;
C'est où, perdant toute ma gentillesse,
Je vis enfin sans vices ni vertus.
Jadis habile en plus de quatre Langues,
J'étois, en train de devenir savant;
Je composois des sermons, des harangues,
Et m'en tirois fort bien le plus souvent.
Je n'ai point vu de mémoire plus sûre
Qu'étoit la mienne, & lisant nuit & jour,
J'eusse amusé par ma littérature;
Chaque science amusoit à son tour:
J'avois sans cesse à conter quelque histoire,
Où je créois quelque récit nouveau;
Mais à présent, adieu donc ma mémoire,
Adieu donc tout, je retourne au berceau:
Dans l'entretien je suis un homme à battre;
Mon ânerie est montée à l'excès:
C'est d'Henri trois qu'étoit fils Henri quatre;
Le reste ainsi s'en va tout à peu près.
Au moindre mot, à *quia* je demeure
Comme un benêt: je jure en vérité
Que ce matin je cherchai plus d'une heure
L'accusatif de l'adverbe *ritè*.
A tous momens je fais des solécismes,
Et le François je prononce si mal,
Qu'au seul aspect de mes tourangélismes,

Je

Je passerois pour un Original.
Dans cet état, si vous conseillez juste,
Je ne crois pas que ce soit vôtre avis,
Que j'aïlle en Cour paroître comme un buste,
Ou, si je parle, effrayer mes amis.
Ingénument à vous je me confesse:
Otez-moi l'art de rimer promptement,
Art qui toujours fait que trop je me presse:
Je ne suis bon à rien présentement.
Bien malgré moi, Monsieur, je m'humilie;
Car l'amour-propre enforcelle toujours;
C'est à regret, ma foi, que je supplie
Vôtre bonté de me laisser à Tours.
Plus nôtre Prince est charmant, est aimable,
Plus de talens il a fû ramasser,
Et plus aussi me sentant incapable
D'entrer en lice, il n'y faut point penser.
D'ailleurs, quand même une ardeur imprudente
Subjugueroit ma coquette raison,
Je ne fais quand ma fanté chancelante
Me permettra de quitter la maison.
Ces jours passés un terme taciturne,
De m'éloigner ne m'avertissant pas,
M'a fait au pied la blessure nocturne,
Qui pour du tems arrête ici mes pas.
Triple moyen que j'avance: à ces causes,
Ayez pour moi, Monsieur, la charité
D'expliquer bien au Prince toutes choses,
Peur invincible, ignorance & fanté.
N'oubliez pas combien je suis sensible
Au grand honneur qui m'est fait de sa part:
Hélas! faut-il me voir dans l'impossible
De vous mander aujourd'hui mon départ.
A vous, Mécène, en finissant ma lettre,
Remer-

Remerciment & salut mille fois ;
J'assure aussi, si le voulez permettre ,
De mes respects Madame d'Agenois.

ÉPITRE

A Madame la Princesse de Léon.

Je me faisois la plus grande des fêtes
De vous fabuliser vos petits animaux ;
Mais, hélas ! parmi mes travaux ,
Parmi des procès , des requêtes ,
Parmi les sacs de plusieurs baux ,
Peut-être aussi parmi les pots ,
J'ai perdu l'une de vos bêtes.
J'ai fait toutes sortes d'enquêtes ,
Et j'en perds même le repos ,
Ne sachant si la bête à plumes , poils , arêtes ,
Vit sur la terre , en l'air , ou dans les eaux.
Pour le Coq & le Chat de la charmante Dame ,
Qui prit soin de vous les choisir ,
J'ai voulu les rimer ; mais chaque fois mon ame
Est transportée ailleurs, où j'ai plus de plaisir.
Comme Averne , Enfer & Tartare
Sont synonymes , il est clair ,
Que l'esprit aisément s'égare ,
Qu'il quitte son objet pour un autre plus cher ,
Et mentalement me prépare
A mettre le Diable en Enfer.
Mais je serois inexcusable ,
Si je n'avois du moins vôtre Caméléon ,
Et ma mémoire est incapable
De jamais oublier ce qui rime à Léon.

Ce

Ce nom si précieux la guide ;
Et pourvu qu'une chose ait le moindre rapport,
Cela suffit à la perfide
Pour s'en souvenir sans effort.
Ici d'avoir juré j'enrage,
Que je n'écrirois plus en Vers ;
Car ce seroit le lieu d'étaler l'assemblage
De vos vertus, de vos talens divers.
Qu'un Poëte à gogo se donneroit carrière,
S'il vouloit exercer son art
Sur une si riche matière,
Où le vrai se peindroit sans fard !
Princesse, vous verriez arriver la dispute
Entre le mérite & le sang,
Et dans l'opiniâtre lutte
Cent belles qualités voudroient le premier rang.
Un Poëte artistement tourneroit une phrase
Du côté de ce cher Epoux,
Et, dans sa poétique extase,
Diroit tout, en disant qu'il est digne de vous.
Bref, avant de finir, vous seriez la Minerve,
Voire toutes les Déités.
Mais le prude seul se réserve
Le droit de publier vos amabilités.
Pour moi qui ne fait autre chose
Que d'introduire bonnement
Un peu de cadence en ma Prose,
Je vous louerois ignoblement ;
Ainsi je vais changer de thèse.
J'ai vû votre illustre Nonain :
Ses yeux sont vifs & pleins de braise ;
Elle a la parole à la main.
De ses délicates pensées
J'admirois le rapide cours ;

Quand

Quand on en a d'aussi sensées,
 On doit écrire ou bien parler toujours.
 Ne croyez pas qu'elle ait levé son voile;
 Mais n'importe; ni plus ni moins,
 Je voyois au travers comme une double étoile,
 Et, malgré deux ou trois témoins,
 Mon luminaire apportoit tous ses soins
 Pour errer par-tout sous la toile.
 Néanmoins je sortis jaloux & mécontent;
 Elle dit fierement qu'il n'est personne au monde
 Qui vous aime, applaudisse, estime, honore tant,
 Et je sens que mon cœur en gronde.
 Si du petit air qui finit
 Par *je n'en veux pas davantage*,
 J'avois la note par écrit,
 Aussi-tôt feroit fait l'ouvrage.

ÉPITRE

*De Madame de Montbayan de Tours à Madame
 Chanlai de la Rose.*

Vous allez être assurément surprise,
 Ma chère Dame, & vous aurez raison:
 Quoi! direz-vous, quelle folle entreprise,
 Mécrire en vers! Voyez un peu l'Oïson,
 Qui veut au vol égaler l'Aigle même,
 Et s'élancer jusqu'au plus haut des airs!
 Pardonnez-moi ma hardiesse extrême;
 Mais, après tout, oui-da, je fais des vers:
 Depuis deux mois à ce style occupée,
 Soir & matin j'y forme mon esprit,
 Et de grand cœur ma Muse émancipée

Vous

Vous fait le don de son premier écrit.
Au fait, Madame, il faut pourtant vous mettre,
Et dévoiler tout le fin de ceci :
Le cher Abbé dont parle vôtre lettre,
En est la cause : eh ! comment ? Le voici.
Quand je troquai Paris pour la Touraine,
J'allai vous voir, & je vous dis combien
Je regrettois . . . Or, qu'il vous en souvienne,
Sur qui roula ce dernier entretien ?
Ce fut sur lui ; vous me dites : ma chère,
Bientôt à Tours vous connoîtrez l'Auteur,
Qui sur Pascal osant mettre l'enchère,
Des Novateurs rabattit la hauteur.
Ah ! quel plaisir de cultiver cet homme,
Dont la Morale & les purs sentimens
Font refleurir la primitive Rome,
Et d'Augustin nous rappellent les tems !
Sur ce portrait je me formai l'idée
D'un Janséniste au vaste chapeau plat,
Aux cheveux droits, à la mine guindée,
Au grave abord d'un Conseiller d'Etat ;
Je crus trouver un Directeur austère,
Aux yeux de qui tout est péché mortel ;
Bref, des vertus le parfait exemplaire ;
Mais s'en faut bien que nôtre Abbé soit tel.
C'est un gaillard, s'il en est dans le Monde,
Qui du plaisir fait presque tout son soin,
Et qui se tient dans une paix profonde,
Pourvu qu'il ait ce dont il a besoin ;
Garçon de joie & d'un commerce aimable,
Aimant à boire, à rire, à folâtrer ;
D'un esprit vif, amusant, agréable,
Ayant toujours quelque chose à narrer.
Plus, à la longue, épiant ce saint Prêtre,

Je

Je m'apperçus qu'il étoit médifant,
Et que fouvent il n'étoit pas le maître
De radoucir le fel le plus cuisant.
Un autre mal, c'est que l'art de médire
Apprend toujourns à feindre, à varier,
Et le menfonge, ami de la fatyre,
Vient au fecours pour mieux historier.
Troifièmement, l'excès du jus bachique,
Auquel, par fois, il fe livre un peu trop,
Lâche la bride à fon humeur caustique,
Et fait courir fa langue au grand galop.
Ces trois défauts me firent de la peine;
Et je difois: eft-ce donc-là celui
Qui démafqua la miffive Romaine,
Du grand Quesnel le vengeur & l'appui?
Mon pauvre Abbé, c'eft pourtant grand dommage!
A cela près vous feriez tout charmant;
Pourquoi ne pas faire un meilleur ufage
De vôtre efprit & de vôtre enjouement?
Un jour, après avoir fait connoiffance,
Et regardant fon mérite en pitié,
Je hafardai, d'un air de confiance,
De lui tenir ce difcours d'amitié;
Oui, d'amitié, puisque malgré fa langue,
On ne fauroit s'empêcher de l'aimer.
Il répondit à ma juftte harangue:
Je le fais bien, & l'on doit me blâmer;
Je fuis méchant, je reconnois mon vice,
Le fond eft bon, j'ai le cœur excellent;
Je veux vous faire un entier facrifice
De mon génie & de tout fon talent:
Ce font les Vers qui feuls furent la caufe
De ces défauts que vous trouvez en moi,
Et vous verrez prompte métamorphofe,

Dès

Dès que d'Auteur j'aurai quitté l'emploi:
 En déclamant mon gosier se desseche;
 Ce qui m'oblige à trop souvent trinquer.
 La Poësie a toujourns quelque fleche
 Pour percer ceux qu'elle veut attaquer;
 Et le menfonge appuyant la fatyre,
 Rend le Poëte haiffable, odieux.
 Ainfi, de grace, acceptez donc ma lyre;
 Entre vos mains elle fera bien mieux.
 Vous êtes douce, & ne cherchez qu'à plaire,
 Point médifante, aimant la vérité;
 Pour réparer mon malin caractère,
 Il me falloit toute vôtre bonté.
 Ingénument, comme une bonne amie,
 J'ai pris fa lyre Et c'est par ce moyen,
 Que, d'une main encor mal affermie,
 J'écris en Vers. Adieu; de Montbayen.

E P I T R E

*De l'Auteur à fes Amis de Paris, à qui il
 avoit promis d'écrire dès qu'il feroit arrivé à
 Tours.*

Ne condamnons personne fans l'entendre;
 C'est-là mon texte, & cette ancienne loi,
 Que je reclame, a le droit de suspendre
 Tout jugement prononcé contre moi.
 Quoi! difiez-vous, après tant de caresses,
 Dont nous avons obombré cet ingrat,
 Qui n'auroit pas compté fur fes promesses?
 Et cependant nous n'avons pris qu'un rat.
 Est-il à Tours: adieu reconnoiffance,

Tome I.

C

Adieu

Adieu bienfaits , adieu groupe d'Amis ,
Qui prodiguoient pour lui leur bienveillance ;
Enfin adieu tout ce qu'il a promis :
Et qui plus est , dans une lettre tendre ,
Nous l'agaçons par un éloge outré ,
Ce vilain-là ne veut pas nous entendre ,
Et son silence envers nous est juré.
Qu'en fa Province , en son rustique bouge ,
Il reste coi le reste de ses jours ;
A tout jamais l'Estrapade & Mont-rouge
Proscrit son nom de nos joyeux discours.
De nôtre esprit & de nôtre mémoire
Faut déclarer cet Apostat banni ,
Et le contraindre à passer l'onde noire
De désespoir de se voir si honni.
Je vois d'ici le châtiment énorme
Que de concert vous m'avez infligé ;
Mais vôtre arrêt est-il en bonne forme ?
Ai-je produit , avant d'être jugé ?
J'en reviens là ; daignez de mon silence
Vous mettre au fait , & dans vôtre amitié
Me confiant , j'ai la ferme espérance
Que de mon fort vous aurez tous pitié.
Vous faurez donc qu'en campagne on m'envoie
Vôtre missive , & que j'ai ressenti
Que le chagrin produit de près la joie.
Le lendemain à cheval suis parti ,
Pour aller voir ami du voisinage ;
Chemin faisant , un mulet infernal ,
Qui par hasard étoit sur mon passage ,
Me fit présent d'un coup de pied brutal.
D'un rude choc ma botte fracassée ,
Et le ruisseau de sang qui jaillissoit ,
Me fit crier : j'ai la jambe cassée ,

Et

Et comme moi mon Page le pensoit.
Je tourne bride, & m'en reviens au gîte:
Jamais mourant n'eut l'air plus déconfit.
La Chirurgie est mandée au plus vîte;
Quel embarras pour me mettre en mon lit!
Environné des Enfans d'Esculape,
Je les trouvois de différens avis;
Mais voyant l'os à travers la soupape,
On dit: rien n'est ni cassé ni démis;
Au demeurant la plaie est d'importance,
La chair hachée & les vaisseaux ouverts;
Il faut au lit un bon mois de souffrance,
Pour réparer ces accidens divers.
Dans mon grabat couché depuis quinzaine,
Emmailloté tout à l'entour de l'os,
Un peu de fièvre, une grande migraine,
Vous me voyez de chez vous sur le dos.
Or sur le dos ma substance étendue
Aigrit le mal; simple en est la raison.
De vôtre lettre à toute heure relue
Le souvenir cause démangeaison;
Vive pensée & mouvemens physiques,
Qui de mon corps agitent les ressorts,
Par des effets nullement canoniques,
Vont enflammant les blessures du corps.
Sur-tout étoit première signature,
Dont j'eusse dû m'abstenir de l'aspect;
Car va son train malgré nous la nature.
Dans l'esprit seul réside le respect.
C'est vôtre seing, divine Métropole
Des Jeux, des Ris, des Graces, des Amours,
Des gais propos Attique Rocambole,
Avec qui l'an est un jour des plus courts.
Excusez-moi, prudent Hermilitaire,

Dans mes récits fans doute un peu trop fous ;
 Mais pour sa vie on est atrabilaire ,
 Dès qu'une fois on a soupé chez vous.
 Il est encor deux autres souffignées ,
 Chez qui Vertu loge avec Volupté ;
 Belle union qui les tient consignées
 Aux doux accords de la société.
 Il faut finir par vous , sage Epicure ,
 Pur élixir de tout bon sentiment ,
 Qui m'écrivant sous le nom de Mercure ,
 Avez daigné vous cacher humblement ;
 Envoyez-moi , de grace , l'amnistie
 Que vous devez à mon triste malheur ,
 Et n'accusez en aucune partie
 Ma gratitude , encor moins mon bon cœur.
 Que mes adieux , tant mâles que femelles ,
 Quelques instans fassent vôtre entretien.
 En soupirant j'attends les hirondelles :
 C'est leur retour qui fixera le mien.

A MADEMOISELLE . . .

En lui envoyant la Chercheuse d'Esprit.

Alain , le sot Alain , par ses soins redoublés ,
 Trouve enfin de l'esprit auprès de sa Nicette ;
 Les mystères d'Amour là lui sont dévoilés ,
 Il puise en deux beaux yeux la science parfaite.
 Il plaît ; c'est , selon moi , le plus grand des talens ;
 Faut-il que ce grand art soit un art que j'ignore ?
 Comme lui , dans vos yeux , je vois des traits bril-
 lans ,
 Qui font naître en mon cœur le feu qui le dévore.
 J'ose

J'ose dire encor plus: les charmes & l'esprit
S'apperçoivent chez vous dans un degré suprême;
Mais plus Amant qu'Alain, & cent fois mieux in-
struit,

J'hésite cependant à vous dire que j'aime.

Nous aimons tous les deux; par quel sort inhu-
main

Eprouvons-nous l'un l'autre un effet tout con-
traire?

Lui, presque sans chercher, rencontre le chemin
Qui conduit à l'esprit, aussi-tôt qu'il veut plaire;
Moi, malheureux Amant, victime du courroux
D'un Dieu dont le pouvoir me fut toujours fu-
neste,

Quand je veux avec art parler auprès de vous
Vos yeux font éclipser tout l'esprit qui me reste.

E P I T R E

DE MADAME ORRY A M. D'AU-
BONNE.

*Madame Orry ayant été chargée de faire les hon-
neurs à Tours pour la jeune Intendante, l'Abbé
de Grécourt, son Ami, lui prête sa main.*

Avec plaisir j'ai reçu votre Lettre,
Mais un plaisir qui n'est point compliment:
Bien des raisons n'ont pas pu me permettre
De vous répondre aussi fidèlement
Que j'eusse dû. D'abord pour domicile,
En arrivant, j'acceptai la maison
De Chanteloup, & ce premier asyle
Avec un Louvre entre en comparaison.

Huit ou dix jours comme un instant passèrent
A parcourir sa diverse beauté ;
Tous les absens de l'esprit s'éclipserent,
Tant des présens il étoit enchanté.
Ensuite à Tours la belle & lestre troupe
Alla gaiement ; il fallut recevoir
Le compliment de chaque corps en groupe
Qui harangua. Vous auriez ri de voir
La gravité de la jeune Intendante,
Qui s'entendoit élever jusqu'aux Cieux,
Et qui, malgré la foule renaissante,
Sur son Epoux avoit toujours les yeux.
Complimens faits, voilà tout le beau Sexe
Qui vient en rang faire salamalec,
Et chaque Mère amenoit son Annexe,
Cela veut dire, elle venoit avec
Ou Fille, ou Niece, ou quelque'autre Parente.
Toutes avoient leur habit nuptial,
Chignon frisé ; mais étoit peu contente
De l'air gêné du Cérémonial
Nôtre enjouée & frétilante Reine,
Qui se trouvoit en Pays inconnu,
Et qu'il falloit que je tinssé à la chaîne,
Pour qu'elle fût à tout nouveau venu
Honnêteté. Pour moi, dès l'instant même
Que je voyois celles qu'on annonçoit,
En leur honneur je composois un thème
Court & poli ; si que chacun pensoit
Qu'ailleurs qu'à Tours j'avois vu tout ce monde.
Voici le fort : on devoit régaler
Toute la Ville, & la Brune à la Blonde,
Sans jalousie, il fallut égaler.
Regardez-moi D'un air adroit & propre
Bras je retrouffe ; & n'allez pas, glosant,
Dire

Dire que c'est l'effet de l'amour-propre,
Car quelquefois vous êtes médifant.
Si par hafard mes mains font assez blanches,
Je vous réponds que l'on n'y pense pas;
J'ai les bras nuds, peur de gâter mes manches,
Et rien de plus: or voyez l'embarras
Que je me donne, ou du moins une ébauche.
Plats arrangés, de celui du milieu
Je vais fervant tant à droite qu'à gauche
Toute la table: en voulez-vous un peu,
Ma chère Dame? Il a fort-bonne mine,
Cuit à propos Monsieur fouhaite-t-il
Cet endroit-ci? Pour fa belle Voisine,
Je lui destine un morceau tout gentil,
Ce petit os avec fa garniture:
Et de la fauce . . . encore; à ce ragoût
Donnons l'affaut, & faisons l'ouverture
De cette tourte . . . Oh! qu'elle est de bon goût!
Champignon! truffe! Eh! vîte, que j'en serve;
Poularde au riz, aux oignons! fricandeaux!
Apparemment Madame se réserve
Pour le rôti? Le voilà: qu'ils font beaux
Ces poulets gras! Est-ce la cuisse ou l'aîle
Que vous voulez? Ce dindonneau dodu
Vous plairoit-il? Allons, Mademoiselle,
De ce lapreau: je le tiens suspendu
Pour vous tenter. A propos, la falade:
Qui l'accommode? Approchez-la de moi . . .
Mais mange donc, ma fille, es-tu malade?
Cà, ça, du vin, à la ronde je bois
Sans cesse A vous Grand merci
Tope, à celle
Que vous savez . . . A boire, & toujours frais:
Demandez donc bière vieille ou nouvelle,

Si vous l'aimez. Maître d'Hôtel . . . Laquais . . .
Servez . . . Salut au jambon de Mayence.
Quatre! six! huit! Quel entremets! Dix plats!
Faisons honneur à la magnificence
Du cher Seigneur qui donne ce repas.
Mon Intendant, permettez-vous qu'on choque?
A vous tout seul . . . Qui l'aime en fasse autant.
Mais donnez-nous de ce vin qui provoque
A la gaieté . . . Messieurs, buvons-en tant
Que le soleil nous trouve encore à table.
Monsieur l'Abbé, voulez-vous de cela,
Ou de ceci? Des deux . . . Qu'il est aimable!
Changez d'assiette: approchez; en voilà . . .
Attendez donc un moment: je me range;
Mon Officier, placez votre dessert
Tout à votre aise . . . Ah! que de fleurs d'orange!
Du jaune & blanc . . . Du rouge avec du verd . . .
C'est un Printems, le plus beau des Parterres,
Que ce coup d'œil! Et du fromage aussi,
De trois façons! Gens du buffet, des verres,
Des sceaux, du pain, & décampez d'ici.
La belle voix que celle de Madame!
Je le favois avant que de venir:
Des sons si doux, qui percent jusqu'à l'ame!
D'un petit air daignez vous souvenir.
Et vous chantez aussi, Monsieur: ensemble
Un beau duo. Je m'en vais commencer . . .
Pour chanter en duo, quand l'Amour nous assemble . . .
Le reste à vous: je fais mieux de verrier
Du Champenois; voyez-vous comme il mouffe
Depuis le fond jusques dessus le bord?
Cela sans art, sans aucune secousse?
Le joli vin! Cà, commençons d'abord
Par la santé d'une aimable personne:

Devi-

Devinez-la . . . Je vous vois tous au fait,
Vous l'aimerez, j'en suis sûre : Mignone,
Faites raison, & lampez-moi ce trait :
Puis écoutons ; à chaque Chanfouquette,
Nous mêlerons Baccus avec l'Amour.
Qui de vous fait la nouvelle Brunette ?
Il faut aimer, & suivre tour-à-tour . . .
Aidez-moi donc . . . C'est ainsi, cher d'Aubonne,
Que demandant à faire les honneurs,
Plus de tourmens nuit & jour je me donne,
Que dans Cambrai tous les Ambassadeurs.
Excusez donc si réponse tardive
Vous recevez ; j'espère, si je puis,
Avant huit jours suivre cette missive.
Adieu, Monsieur, lieffe, joie, & suis, &c.

A MONSIEUR CROIZAT,

Après sa maladie.

C'est Mercredi que je soupai chez vous,
Et que sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt & doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvois donc qu'au manoir ténébreux
J'étois tombée, & que Pluton lui-même
Me faisoit voir ses héros bienheureux.
Dans un séjour d'une beauté suprême,
Par escadrons ils étoient séparés :
L'un après l'autre, il me les fit connoître.
D'abord je vis modestement parés
Les opulens qui méritoient de l'être.
Voilà, dit-il, les généreux Amis :

En petit nombre ils viennent me surprendre ;
 Entre leurs mains les biens ne sembloient mis,
 Que pour avoir le soin de les répandre.
 Ici sont ceux dont les puissans efforts,
 Crédit immense & sagesse profonde,
 Ont soutenu l'Etat par des ressorts
 Qui leur ouvroient tous les trésors du Monde.
 Un peu plus loin, sur ces rians gazons,
 Sont les Héros de l'amoureux délire,
 Qui de l'Amour parcourant les Saisons,
 Ont toujours fait l'honneur de son Empire.
 Ce beau réduit par préférence est fait
 Pour ces Vieillards, dont l'humeur gaie & tendre
 Paroît encore avoir ses dents de lait,
 Dont l'enjouement ne fauroit se comprendre.
 D'un seul aspect tu peux voir tout d'un coup,
 Le sort des bons, leurs vertus couronnées ;
 Mais un mortel m'embarasse beaucoup,
 Aussi je veux redoubler ses années ;
 Chaque escadron le revendiqueroit :
 La jalousie au repos est funeste,
 Venant ici, quel trouble il causeroit !
 Il est là-haut très-heureux, qu'il y reste.
 Je fais qui c'est & je vais lui mander.
 Je vous l'écris : je serai fort-contente
 Si son dessein peut ainsi s'accorder
 Avec les vœux de vôtre humble Servante.

ÉPÎTRES

Sur le dérèglement de la Musique.

Cher Clerambaut, & vous ami Dornel,
 Que dans vôtre art loz vous soit éternel.
 Qui

Qui mieux que vous, soutiens de Polymnie,
Fait respecter sa divine harmonie?
Du vrai, du beau solides défenseurs,
On vous entend crier: ô siècle, ô mœurs!
Ce tems n'est plus, tems où de la nature
Noble Musique empruntoit sa parure,
Où de Lully les sons harmonieux,
Dignes des Rois, l'étoient aussi des Dieux.
Ce tems n'est plus, vous le faites revivre.
Mais que le siècle a de peine à vous suivre!
Très-rares sont les Amateurs du beau,
La nouveauté veut le mettre au tombeau.
Je vais enfin, moi chétif Odiphile,
Faire exhaler ma poétique bile
Contre le goût de tant de Novateurs,
Qui du vrai chant dupent les Amateurs.
Tout va gémir sous la loi tyrannique
Des durs essais du système harmonique;
Par ce système artistement guindé,
Il faut se voir servilement bridé,
Et renoncer à ces simples merveilles,
Qui séduisoient le cœur & les oreilles.
Tout est changé: l'aimable violon,
Qui doit sa gloire au savant Apollon,
En préludant d'une manière folle,
Ressemble au bruit des verroux d'une geole,
Et de l'oreille effrayant le timpan,
Fait détester la note & son tyran.
La tendre flûte, essuyant ces disgraces,
Pour moi n'est plus un instrument des Graces,
Que Pan jadis, joignant des chalumeaux,
Sut inventer pour adoucir nos maux.
Ses sons aigus, vrais sons de cornemuse,
Vrais sifflemens des serpens de Meduse,

Ne

Ne m'offrent plus ces sources de plaisirs,
 Charms parfaits de mes plus chers loisirs.
 La voix n'a plus cette juste cadence,
 Qui de son art marquoit l'indépendance;
 Elle chevrotte, & ses sons déréglés,
 De nos Chanteurs, font des écervelés.
 Du *Concerto* le goût épidémique,
 Contre l'usage, est de toute musique;
 Et l'Orgue même, ô honte de nos jours!
 Cherche à briller par mille mauvais tours.
 Scandale affreux des oreilles Chrétiennes!
 Ce ne sont plus de pieuses Antiennes,
 Mais Tambourins, Musettes ou Rondeaux.
 Quel attentat sur l'ame des dévots!
 De cent lambeaux nos Temples retentissent,
 D'un goût pervers nos oreilles pâtiſſent,
 Et de Marchand les traits harmonieux
 Seroient ſans vous ignorés dans ces lieux.
 D'autres encor, modèles de ſcience,
 Savent garder l'exaſte bienſéance:
 Daquin, & vous, ô naturel Forcroy;
 Et vous auſſi, célèbre M * * oy!
 O toi, Dornel, à qui, dans ma colère,
 J'oſe me plaindre, ainſi qu'à ton Confrère,
 Si tu ne peux corriger tant d'abus,
 Sache moi gré de les avoir connus.

A LUCINE,

Pour les Couches de Madame Hérault.

Lucine, à qui les Immortelles
 Pendant leurs Couches ont recours,

De

De l'Amour emprunte les aîles,
Pour apporter un prompt secours
Au nouveau né, comme à sa mère.
Si tu dis que ton ministère
N'est employé que pour les Cieux,
Je réponds qu'au siècle où nous sommes
Les Intendans ne sont plus hommes,
Ils sont au moins des demi-Dieux.

C O M P L I M E N T

*Des Filles Orphelines de Madame la Maréchalle
d'Estrées à M. le Cardinal de Rohan.*

Chacun le dit bien, Monseigneur:
Nous sommes dans un tems d'erreur;
Car on nous appelle Orphelines,
On le croiroit même à nos mines;
Et néanmoins
Il n'est rien moins.
Nous sommes des Enfans, & cette illustre Mère
Nous reconnoît tous pour les siens:
Sa protection nous est chère,
Elle fait nôtre espoir, nôtre vie & nos biens.
Les charités en abondance,
Que nous donne vôtre Eminence,
Dont nous lui disons grand merci,
Vous ont fait nôtre Père aussi.
Ces Chapelets si respectables
Sont encor vos dons charitables,
Qui nous font dire à qui mieux mieux:
Nôtre Père sur terre, & nôtre Père aux Cieux.

REQUÊTE

R E Q U E S T E

*D'un Garde du Corps , à Monseigneur le Maréchal
de Noailles.*

Je suis né dans une contrée
Où les infortunés Cadets ,
Munis de la cape & l'épée ,
S'embarquent avec leurs bidets.
Nous trouvons la gloire si belle ,
Que nous sacrifions pour elle
Nos prés , nos vignes & nos champs ;
Mais pour des Divinités folles
Sacrifier deux cens pistoles ,
C'est trop cher de deux mille francs.
Issu d'un sang fort économe ,
Je ne puis en si peu de tems
Compter une si grosse somme.
Quoi ! Monseigneur , deux mille francs !
Un Garde du Corps de Gascogne
N'auroit pas trop de deux mille ans
Pour une pareille besogne.
A quoi donc taxer les Exempts ,
Les Majors , les Chefs de Brigades ?
Et si l'on monte aux plus hauts grades ,
Les frais seront exorbitans.
Le fait mérite qu'on y pense ,
Il est en tout point important ;
Tout ce qui tire à conséquence
Veut être pesé mûrement.
Pour vos ordres rempli de zèle ,
C'est faute d'argent que j'appelle
De vos premiers arrangemens :

Que

Que ne dépend-il de Bellone
Que le Pactole & la Garone
Soient des Fleuves moins différens.

E P I T R E

A M. Déon C.

Aux chagrins d'une double mort
A succédé, depuis huitaine,
Un de ces flux desquels on sort
Sans gras de jambe & sans bedaine;
Le minois plus pâle qu'un œuf,
Les yeux creux & baignés de bile,
Je vais demander le Pont-neuf
A ma main luisante & débile.
Esprit, reprends ta belle humeur.
Quoi! faut-il que le mal t'en prive?
Il n'est rien sorti de mon cœur,
Quand mon corps a fait sa lessive;
Mais je me sollicite en vain,
Entre mes doigts ma plume tremble:
Déon, à qui mon teint ressemble,
L'écrira mieux, quoique moins sain.
Ecrivez donc, mon cher grand Maître,
Et tâchons de rappeler tout;
Si c'étoit Vers d'amour, peut-être
Que j'en viendrois encore à bout.

LETTRE

L E T T R E

Ecritte à M * * au premier jour de l'an . . .*

Par l'accointance, & le fréquent commerce
Avec l'Abbé, fans m'en appercevoir,
Je fais des Vers; faut qu'Apollon me berce,
Car en dormant je les fais, fans favoir
Regles, ni tours, liaisons ni cadence.
Il m'a promis que dans un mois d'ici
Je les ferois avec bien plus d'aifance,
Et moins mauvais que ne le font ceux-ci.
Le cœur me dit, & le devoir encore,
Que c'est à vous qu'ils doivent être offerts:
Recevez donc, cher oncle que j'adore,
Ce coup d'essai qui ressemble à des vers;
Mais chaque jour je déclare à mon Maître
Que je ne veux apprendre jà de lui
Le noir talent qui me rendroit peut-être
Le Chroniqueur des vices d'aujourd'hui.
Deux choses font, que j'attends qu'il m'apprenne
Uniquement; l'une, qu'au mois de Mai
Je puisse, en Vers, célébrer ma Climene,
Et lui conter l'amour qu'elle a formé.
L'autre leçon, comme la plus pressée,
Je suis après; si je la favois bien,
Pièce de goût vous feroit adressée
Au nouvel an, où je n'oublierois rien
De ce qu'amour, respect, reconnoissance,
Ont de plus tendre, & de plus relevé.
Un jour viendra que ma Muse hors d'enfance
Fera pour vous un chef-d'œuvre achevé.

A MON-

A MONSIEUR D

Sur un Pâté de Périgueux.

Que l'amitié noblement vous inspire,
Seigneur D . . . ! Nous vous admirons
tous.

Pour ranimer un commerce aussi doux,
Que l'absence auroit pu détruire,
Le beau secret qu'un excellent Pâté!
Vous avez affaire, beau sire,
A certaine société,
Que pour vous de tout tems un tendre zèle
anime,
Mais qui depuis vous en estime
Mille fois plus en vérité.

Pour vous en raconter l'histoire,
Dieu sait comment le Pâté fut goûté!
Bientôt le Pâté nous fit boire:
Le vin amena la gaité;
On but à vous, à ceux que vous ferez éclore,
A ceux qui de ceux-là pourront venir encore.
Ainsi, beau sire, en fûreté
Continuez postérité.
A tous chagrins faites la guerre,
Pour plus d'un siècle à coups de verre
Nous vous avons acquis santé.

Nos discours n'étoient point de fine politique;
Pas un petit mot de critique:
En faveur des Perdrix nous fîmes grace à tout,
Pour y louer vôtre bon goût:

Tome I.

D

Non,

Non, celui-là que vous faites paroître
 Pour les amis du Dieu qui préside au laurier;
 Mais ce goût qui vous fit connoître,
 Le bon petit Villerenier (*).

Ce jour même, à certaine fille
 Je racontois merveilles de Pâté;
 Je lui vantois la truffe & la morille,
 Quand Amour par malignité,
 Nous mena, de fil en aiguille,
 A certain point non médité.
 Je ne fais dans tout ce mystère
 Comme amour conduisit l'affaire;
 Mais la friponne répétoit,
 Ah! le bon Pâté que c'étoit!

Mais à la fin nos Perdrix ont cessé,
 Nôtre gaieté de regrets fut suivie:
 Nous nous disions, que de maux dans la vie!
 Le plaisir fuit trop vite, & dès qu'il est passé,
 Cause un chagrin qui nous dévore.
 Quelqu'un de très-bon sens nous reprit là-dessus:
 Oui, Messieurs, le Pâté n'est plus,
 Mais le Pâtissier vit encore.

A MONSIEUR DE G

Sur un Bonnet brodé.

Permettez, Monsieur, qu'une Fille,
 A ce qu'on dit, assez gentille,
 Et de laquelle les parens

Sont,

(*) Pâtissier.

Sont, à coup sûr, d'honnêtes gens;
Daignez, vous dis-je, me permettre
De vous adresser cette lettre,
Pour vous prier de vouloir bien
Accepter ce présent de rien:
Ce petit Bonnet que moi-même,
Mais avec un plaisir extrême,
Et sans que ma Mère l'ait fû,
J'ai commencé, brodé, tiffu;
D'une main qui n'est pas trop noire;
Le tout à vôtre honneur & gloire.
Diantre! dites-vous, qu'est ceci?
Que vous importe? le voici.
Ne vous donnez point la torture,
Pour deviner cette écriture;
Car je ferois au désespoir,
Si vous veniez à la savoir.
Depuis cinq ans qu'à la campagne,
Où j'étois avec ma compagne,
Je passai huit jours avec vous,
A chanter des *tretins tretous*;
Depuis cette aimable semaine,
Où mon pauvre cœur prit la peine
De s'émouvoir pour vos appas,
Je n'ai pas rencontré vos pas.
Par fois ma visière vous guette,
Ou fait semblant, à la logette
Que vous avez à l'Opera,
Et c'est tout mon *et caetera*.
Mais ni plus ni moins dans mon ame,
Je couve une certaine flamme
A qui n'oses donner le jour;
Car cette flamme c'est l'amour.
Quoique cachée elle demeure,

Si faut-il, avant que je meure,
Que quelque nuit entre vos bras,
Je prenne avec vous les ébats
Que prend une tendre Maîtresse,
Lorsqu'un tendre Amant la caresse.
Mon cher Monsieur, jugez un peu,
Si faisant un pareil aveu,
Je ne ferois pas imprudente
De vous nommer vôtre fervante.
Savez-vous quand j'ai résolu
De vous dire: vous m'avez plu?
Je veux vous en donner des preuves
Que je vous garde toutes neuves.
Malgré tous mes empressements,
Je vous donne encore trois ans;
Vous n'en aurez pas davantage,
Employez-les dans le ménage:
Je les accorde volontiers
En faveur de deux héritiers,
Dont l'un mâle, & l'autre femelle,
Que l'hymen, à vos vœux rebele,
Vous refuse jusqu'à présent.
Ce délai même est un présent
Que je veux faire à vôtre Epouse
Qui, sans doute, seroit jalouse,
Si je lui dérobois un cœur,
Avant qu'elle eût de son ardeur
Tiré de la progéniture.
Donnez-lui donc bonne mesure,
Et qu'un gros garçon soit formé,
Avant la fin du mois de Mai.
Je l'estime sans la connoître;
Mais sûrement elle doit être,
Si l'on m'a dit la vérité,

Un morceau de nuit enchanté.
Elle est amusante, elle est vive,
Elle a l'œillade tentative;
Elle est d'un honnête embonpoint,
L'esprit accompli de tout point;
Elle est gracieuse au possible,
Et bref, toute concupiscible.
C'est à cause de tant d'attraits,
Qu'en gré je prends tous les regrets
Que j'ai de differer encore
A vous nommer qui vous adore.
Ce terme vous paroîtra fort;
Mais il est l'effet d'un transport
Qui dans ce moment-ci m'agite.
Revenons à votre mérite,
A mille bonnes qualités,
Que les moins traitables Beautés
Aimeroient jusqu'à la folie,
Si la mode étoit établie
De dire; Monsieur, baisez-moi:
Et vous n'ignorez pas pourquoi.
Je finis, car je suis trop folle;
Après tout, ce qui me console
C'est de rimer *incognito*,
Tout ce que je pense *in petto*.
A propos de rimer, beau sire,
Depuis quelques jours il transpire,
(A ce que m'a dit un Abbé)
Une Chaconne de Thisbé:
C'est votre veine qui manœuvre
Ces Vers qui passent pour chef-d'œuvre.
Vous êtes donc Poète aussi?
A l'Amour j'en dis grand merci;
Car aimant les Vers à la rage,

Je vous en aime davantage.
 Adieu celui que j'aime tant.
 Ah ! si je tenois un instant
 Tout ce que fournit mon idée,
 Que je ferois dévergondée !
 Plus amoureuse qu'un matou,
 Je vous baiserois tout mon saou ;
 Je vous Mais , hélas ! j'extasie :
 Pardonnez cette frénésie ;
 Je vais m'évanouir tout net.
 Ah ! malheureux petit Bonnet !

E P I T R E

A M. M. . . .

Mon féal ami Mauléon,
 Que mieux cent fois j'aime & j'estime,
 Que le plus joli mot en on,
 Dont le flâcon feroit la rime ;
 Gracieux , charmant Mauléon,
 A qui les plus fieres Déeses
 Aimeroient mieux montrer leurs fesses,
 Que de te rendre un Actéon :
 Après avoir fait banqueroute
 A l'aimable Société,
 Qui boit sans cesse à ta santé,
 Qu'es-tu devenu dans ta route ?
 Au lieu d'aller comme un éclair,
 N'as-tu pas fait quelque intermède ?
 J'ai cru voir un Aigle dans l'air ;
 Ne feroit-ce point Jupiter
 Qui cherche un nouveau Ganimède ?

Mon

Mon pauvre Garçon, si c'est toi
Qu'il ait enlevé dans l'Olympe,
Ne souffre jamais qu'il te grimpe,
Et s'il te demande pourquoi,
Dis lui: nôtre souverain Père,
Je suis du Régiment du Roi,
Et non de celui de son frère.
S'il te répondoit, qu'autrefois
Ecolier, Mousquetaire, ou Page,
On lui faisoit tourner la page
Aussi fréquemment qu'à l'Anglois,
Tu lui repliquerois: beau Sire,
Vraiment, cela vous plaît à dire;
Mais sans chercher tant de détours,
Pour montrer que vous voulez rire,
Une parole doit suffire:
On renonce à telles Amours,
Quand on voit les Dames de Tours.
Ah! si je pouvois vous décrire
Leurs charmes, leurs traits, leurs atours,
Que bientôt du celeste Empire
Vous abandonneriez les cours!
Et l'on verroit dans peu de jours
Jupin Touranjeau qui soupire,
Et met en œuvre tous les tours
Dont il fait les Belles séduire.
Mais, Mauléon, mon cher ami,
Je rêve comme un endormi,
Lorsque, suivant cette chimère,
Pareils discours je te fais faire.
Laissons-là Jupin & les Cieux,
Que le diable emporte les Dieux,
Ou les jette en l'eau comme Icare;
Ils sont cause que je m'égare,

Et je ne fais presque où j'en suis :
Rattrapons le fil, si je puis.
M'y voilà, je vais m'y remettre :
Je voulois donc en cette lettre,
Entasser souhaits sur souhaits
Et pour la guerre & pour la paix ;
Te désirer dans cette année
Belle femme & doux hyménée,
Un siècle de prospérité,
Eternel signe de santé,
Honneurs & richesses sans bornes.
Mais je ne pensois point, hélas !
Que les Poètes ne font pas
Marcher l'abondance sans cornes.
Ainsi prends femme si tu veux ;
Car le cas est si périlleux,
Que ne sachant quels vœux te faire ,
Sur cet article on doit se taire.
Je ne t'écirai pas non plus
Combien de souhaits superflus
T'ont fait trois aimables femelles ;
Pourquoi souhaiter des plaisirs ,
Puisque je crois qu'en tes desirs
L'accomplissement dépend d'elles !
Nôtre Abbé n'a jamais voulu
Te mettre en Vers la moindre chose ;
Gravement il m'a répondu :
Sans divine métamorphose ,
Je ne saurois rimer en bien.
Dans Mauléon je ne vois rien
Qui mérite que je le glose ;
S'il ne vient pas ce Carnaval ,
Je promets d'en dire du mal.
Depuis au moins une huitaine

Messieurs

Messieurs Orceaux (*), le Roux, du Breuil,
Portant, avec raison, le deuil
De ton absence trop soudaine,
Ont tant bu, rebu, tasse pleine,
Qu'ils ont souvent la larme à l'œil;
Mais telle qu'en verfoit Silene.
Ma chère tante, qui pis est,
Malgré l'irrévocable arrêt
D'un Epoux plus dur que Cerbère,
Vint hier à la Morinière
Pour boire à son absent Neveu,
Qu'elle avoue aimer plus qu'un peu.
Dans cette partie agréable,
On ne s'est pas mal réjoui:
Mon cher Mauléon diroit qu'oui,
S'il fût venu nous voir à table.
J'avois résolu ce dîné
Avec nôtre joyeuse bande,
De crainte d'être assassiné
Par ces complimens de commande,
Dont chaque bon jour est orné.
Chacun de nous t'y fit offrande
D'un baiser de bon cœur donné:
On te porta mainte guirlande
De vin gris, de vœux couronné;
Dès que cela fut ordonné,
Personne ne paya l'amende.
Le matin on fut interdit,
Lorsque dès huit heures l'on vit
Entrer la Déesse Paresse
Qui cherchoit aux Carmes la Messe.
Le monde se disoit tout bas:
Mais c'est Madame O ; non pas.

D 5

Ne

(*) *Alias*, Oreau,

Ne croyez pas que cette Belle
 Sorte avant midi de ses draps ?
 Oh ! regardez donc bien c'est elle.
 Sa taille, ses yeux, sa dentelle,
 Et ses indifférens appas,
 Sont une caution fidelle
 Qui doit terminer l'embarras.
 On l'alloit suivre pas à pas,
 Pour savoir ce qu'elle alloit faire ;
 Mais arriva la grosse mère,
 Tenant la tante sous le bras,
 Qui découvrit tout le mystère.
 C'est ainsi qu'heureux comme un Roi,
 Je bois tous les jours avec elles ;
 J'oublierois, étant avec toi,
 Que j'ai tort d'aimer ces cruelles.
 Adieu, jusqu'à la fin du mois ;
 Je suis ton serviteur l'Anglois.

E P I T R E

D'un Prieur, à Mademoiselle de . . .

O Bel, objet désiré
 Du plus amoureux des hommes !
 O mon aimable Daphné !
 Que n'êtes-vous où nous sommes !
 Jamais plus juste désir
 N'anima mon cœur sincère :
 Les Belles faites pour plaire
 Sont faites pour le plaisir.
 C'est ici le pur asyle
 De ces plaisirs tant aimés ;
 La paix les a renfermés

Dans

Dans ce Prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein,
J'en vois naître aujourd'hui mille;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin;
C'est que le tems soit mobile,
Et que son fable inhumain
Marque déjà le chemain
Qui nous conduit à la Ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que ramene chaque Aurore,
Plus rians que les Zéphirs,
Quand ils vont caresser Flore?
Pourquoi les décrire? hélas!
Un seul mot les rend croyables,
E vante assez leurs appas;
Ils m'ont paru supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre,
Pour occuper mon loisir.
Y puissé-je réüssir
De manière à vous contraindre
De venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y désira?
Des plaisirs en ce cas-là
Parfait feroit l'assemblage;
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fols & deux sont sages;
Providence en tout ceci;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balotte,

Et

Et nous promene à grands pas
Du Compas à la Marotte,
De la Marotte au Compas
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de nôtre espece,
En voyant courir sans cesse
La Sagesse après les rats,
Les rats après la Sagesse :
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt de purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu,
Voici quant à ses délices.
Sachez que premièrement
Le Prieural hermitage
Consiste en un bâtiment,
Bien entendu pour l'usage ;
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite :
C'est pour cela, dit l'Hermite,
Que le Réfectoire est grand,
Et la Chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cour au galetas,
Voit cette sentence écrite :
Courte Messe & long Repas.
Rien ne manque aux délicats :
Cuisine en ragoûts féconde,
Cave où tout nectar abonde,
Et la glacière à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas ;
Doux sommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas

De

De carosse ni de cloche ;
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, sans anicroche.
L'horloge à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche !)
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après *Benedicite*,
C'est de voir, par la fenêtre
De nôtre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître ;
C'est quand la petite faux
Fait tomber à nôtre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'estragon,
Qui, tout à l'heure, en salade,
Vont piquer, près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise qui, sur des clayons,
Nous apporte de la crème
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Où ne touchèrent jamais
Caperon ni Carmeline.
C'est elle aussi qui le soir,
En cent postures gentilles,
Où je voudrois bien vous voir,

Dresse

Dresse & redresse nos quilles,
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguïser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous amusons céans,
Avant que le soupé sonne.
Le quillier est dans un bois
Qui touche à la maisonnette;
Bois d'une beauté complete,
Triste & charmant à la fois;
Bois semblable aux lieux terribles,
Où, loin des prophanes yeux,
Les Druides & les Dieux
Se rendirent accessibles
A nos crédules Ayeux;
Bois où l'Amour a des armes
A qui l'austère pudeur
Se soumettroit sans allarmes;
Bois où même avec ardeur,
Dans le plus cruel malheur,
L'Amour verseroit des larmes;
Où tout, jusqu'à la langueur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'ame se perd & s'oublie;
La douce mélancolie;
Transforme des lieux si beaux,
Et n'y fait qu'un seul enclos
De Cythere & d'Idalie,
D'Amathonte & de Paphos.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage.
Qu'il y seroit amusé!

Car,

Car, je le fais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconge il est sage;
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le fable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie;
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symmétrie,
Et de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté;
Sublime & toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit;
Sa variété récele
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit:
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit;
Mais sa beauté naturelle
Est au-dessus du récit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont épargné,
Le tems, la hache & l'orage,
Je me retrace l'image
De l'engageante Daphné.

Ah!

Ah! qu'au fond de ce bocage
 Son aspect seroit charmant!
 Les beaux lieux! l'heureux moment?
 Que de fleurs sur son passage!
 Que de soupirs éloquens!
 Que les gages de ma flamme
 Seroient tendres & fréquens!
 Mais où s'égare mon ame?
 O bel objet désiré
 Du plus amoureux des hommes!
 O mon aimable Daphné,
 Que n'êtes-vous où nous sommes!

A M. LE PRINCE CHARLES.

Preux Chevalier qui vas entrer en lice,
 Non du Dieu Mars, mais en lice d'amour,
 Bien qu'en tel cas ne passes pour novice,
 Si te faut-il quelque avis en ce jour.
 Amour te fait embrasser rude affaire,
 Tu dois forcer un camp bien retranché;
 Jà n'est besoin de valeur ordinaire,
 N'en sortiras sans voir sang épanché.
 Il faut donner & d'estoc & de taille,
 Tel qu'un lion de carnage affamé;
 Te préparer à plus d'une bataille,
 Et pénétrer par le sentier fermé,
 Pour arriver où t'attend la victoire:
 Là trouveras obstacle à tes desirs.
 Plus on a peine en courant à la gloire,
 Plus la conquête assure de plaisirs.
 Non sans travaux t'ouvriras le passage:
 Divinité, peu commune à nôtre âge,

Défend

Défend l'entrée au plus brave assaillant ;
Plus que César eusses-tu de courage,
En vain l'Amour te rendroit plus vaillant
Qu'on ne vit onc les Hectors, les Achilles,
En vain ses feux te viendroient animer ;
Amour ici ne rend choses faciles,
Un Dieu plus fort a droit de le primer.
Au nom d'Hymen doit s'ouvrir la barrière.
Au premier coup, quels cris pour t'effrayer,
Et te forcer de tourner en arrière !
Mais c'est en vain, on aura beau crier ;
A de tels cris fois plus sourd qu'une pierre,
C'est le malin qui veut te fourvoyer :
Pousse ta pointe, acheve ta carrière,
Et fois toujours ferme sur l'étrier.
Aurois encor mainte chose à te dire,
Mais dois les taire, & pour cause, beau fire,
Certain respect m'en impose loi.
Rien n'y perdras, & tu peux bien m'en croire :
Le Dieu d'Amour est jaloux de sa gloire,
Et ce Docteur t'instruira mieux que moi.

E P I T R E

A Madame la Présidente de Drouillet, à Toulouse.

C'est grand honneur que vôtre souvenir ;
Mais beaucoup mieux eussiez fait de venir.
De ce délai rien ne nous dédommage,
Pas même un fils, quoiqu'il ait en partage
Les dons divins de l'esprit & du corps.
Dames d'ici furent bien aises, lors-
Qu'il arriva : pour moi, qui suis sincère,
Bel homme est-il ; mais qu'en pourrais-je faire ?

Tome I.

E

Vous

Vous répondrez : qu'eussiez-vous fait de moi ?
Je suis dans l'âge où l'Amour se tient coi.
Non dà, vraiment vos yeux ont bien encore
Leurs dents de lait, & la naissante Aurore,
Qui nous surprend dans tout son appareil,
N'a point le teint si blanc ni si vermeil.
Et puis d'ailleurs ce n'est point simagrée,
Fille à quinze ans n'est pas bonne denrée :
Je m'y connois. Je ne me trouve bien,
Que quand chacun y met autant du sien ;
Et si l'on dit que la verte Jeunesse
Est tout amour, c'est amour, mais simplesse
Qui joint toujours à la légèreté
Ou l'ignorance ou la timidité.
Vive une femme au milieu de sa course ;
Esprit, discours & cœur, tout fait ressource
Contre l'ennui, dont la plupart du tems
Sont affaillis les trop jeunes Amans.
Un peu d'usage, un peu d'expérience,
Fait que l'on s'aime avec plus de science.
Femme autrement, dans l'amour le plus vif,
Ne fait donner qu'un sentiment passif :
Ou si par fois, livrée à la tendresse,
Elle s'échappe, alors c'est pure ivresse.
Aimons l'Amour & ses soins caressans,
Mais évitons le délire des sens.
Ma Muse, holà ; ta verve te transporte :
Plus de respect ; je le fais, mais n'importe ;
Par devers-moi, j'ai toujours le plaisir
De vous avoir crayonné mon désir.
N'en grondez pas : si j'eusse écrit en prose,
C'auroit été, ma foi, bien autre chose.
Pardon, sur-tout. Je suis de tout mon cœur
Vôtre tres-humble & petit Serviteur.

EPITRE

E P I T R E

A Madame de

C'est pour mon salut que les Dieux,
Qui ne m'ont donné cœur de roche,
M'ont fait fuir ces champêtres lieux,
Où mon ame eût reçu toloche.
Quand d'un minois si gracieux
Trop imprudemment on s'approche,
Maint atôme victorieux
En rejaillit & vous accroche.
Pour résister à ces beaux yeux,
Faudroit avoir la Grace en poche.

E P I T R E

A Madame L.

Ah! je les vois qui s'allongent mes bras;
De lieue en lieue ils percent tout obstacle.
Ah! Mais, Madame, est-ce que j'ai des rats?
Non, c'est l'Amour qui fait ce grand miracle.
Jusqu'à Paris je les sens parvenus,
Toujours tout droit ils sont allés bien vite;
Ouvrez la porte à ces nouveaux venus,
Que votre col soit leur unique gîte:
En l'embrassant, ils embrassent leur tout.
Serrez-la bien, la Maman: bon, encore
Et tournez tant que moi, qui suis au bout,
Je puisse atteindre à celle que j'adore.
M'y voilà donc: à force de replis

Le gros de l'arbre a suivi les deux branches.
Quelle forêt de roses & de lis !
Mais commençons par ces belles mains blanches.
Confiez-les à ce pauvre garçon :
Oui, je les tiens, ma bouche les caresse ;
Pour m'empêcher d'y marquer un fugon,
Profond respect, j'implore ta sagesse.
Retirez-vous, mes lèvres, promptement :
L'endroit est beau ; mais il en est quelque autre . . .
Madame ! Holà ! dites-moi donc
comment

Cela s'est fait ? Ma joue est sur la vôtre :
Que j'y suis bien ! & si bien qu'à jamais
J'y veux rester. Regardez l'éloquence
De mes deux yeux, ils disent beaucoup ; mais
Ma langue en dit plus qu'eux dans son silence.
En ce moment, plus fortuné qu'un Roi,
Dans le plaisir je me jette & me plonge.
Bientôt, hélas ! je vais pleurer. Pourquoi ?
C'est de chagrin de n'avoir eu qu'un songe.

Autre à la même.

Je savois bien que ma première lettre
Étoit trop folle, & mon profond respect
Style pareil ne voulant point permettre,
Plus d'une fois rougit à son aspect.
Oui, ce fut donc, Madame, par malice
Que je donnai l'effor à mon esprit ;
Il inventa ce petit artifice,
Pour voir comment vous grondiez par écrit.
Grondez toujours ; la plus belle louange
Ne me sauroit faire un si grand plaisir :

En

En vérité vous grondez comme un Ange.
Mais, alte-là, j'ai rempli mon désir.
Avec quel art, quelle délicatesse,
Quelle douceur & quel air de bonté,
J'ai pensé dire, avec quelle tendresse
Me grondez-vous de ma témérité!
Hélas! faut-il que mon obéissance
A suivre en tout vos adorables loix,
Dans ce moment me raye une licence
Qui m'auroit fait gronder une autre fois.
Mais j'aime mieux souffrir un long martyre,
Qu'en écrivant jamais vous offenser.
Heureux encor, qu'en défendant d'écrire,
Vous n'ayez point défendu de penser!

E P I T R E

A Madame Orry.

Ah! je les vois qui s'allongent mes bras
Tous les matins, au lever de l'aurore;
Qu'embrassent-ils? Belle Maman, hélas!
Je crois tenir . . . Courage . . . bon . . . encore . . .
Cruel moment pour votre cher Hibou,
Que le respect après coup vient contraindre,
Et qui ne fait en vérité par où
Son amour doit commencer à vous peindre!
Alte-là . . . Chut; c'est toujours le refrain
De ce maudit & gênant Pédagogue.
Sans ce respect, ma plume iroit grand train;
Mais il l'arrête au bord de son prologue.
Par conséquent, si vous voulez savoir
Le tout au juste, envoyez-moi dispense.

Ah! dame, alors certe il fera beau voir
Comment j'écris, quand j'en ai la licence.
Cent vers au moins partiroient tout d'un coup
Sur le poignet où pend cette main blanche.
Ainsi jugez si j'en ferois beaucoup
En parcourant l'arbre de branche en branche.
Dans un endroit je resterois un an,
Afin de mieux le voir & le décrire:
Séjour des Dieux! Devinez-le, Maman,
Devinez donc, ou je vais vous le dire.
C'est un Palais où toujours frétilant
Se tient recluse une savante Reine;
Mais double garde en habit de Feuillant,
Fait qu'on ne peut la découvrir qu'à peine.
De s'y glisser ce seroit le grand point.
Au Dieu d'Amour la clef en est donnée;
Il la tient seul, & même souvent point
Il ne la prête au Dieu de l'Hyménée.
Quoi! derechef je me sens arrêté;
Et mon Pédant me tire par la manche;
Donnez-moi donc plus ample liberté,
Et contre lui je prendrai ma revanche.
Depuis un mois je me consume en frais
De volonté, de cœur & de pensée.
Belle Maman, puisque les voilà faits,
Permettez-m'en une peinture aisée.
Il restera du respect encor trop,
Dès que l'Amant ne fera qu'un Apelle.
A ce prix-là demain, au grand galop,
Très-volontiers je pars pour la Chapelle.

E P I T R E

En courant la poste.

Je voudrois bien vous tracer une Epître;
Je vous la dois, Seigneur, à plus d'un titre;
Mais si par fois je galope en rimant,
Onc je ne pus rimer en galopant.
A dire vrai, nulle chevaucherie
N'est propre aux gens de nôtre confrairie;
Nulle, je dis: car soit femme ou cheval,
Aux beaux esprits l'un & l'autre est fatal.
Ont-ils grimpé quelque gente mignone,
Crac, aussi-tôt elle les défargonne;
Autant en fait le plus foible courfier;
Femme & cheval sont trop forts du fessier
Pour gens lettrés; la bête féminine
Surpasse même en ce la chevaline;
Car il lui faut toujours un Ecuyer
Plus fort de reins, qu'il n'en faut au mallier,
Lequel par fois redoutant la houffine,
Prend tout en gré, laisse son Cavalier
Jouer de lui, va, galope, trotine,
Sans voir s'il est fort ou foible d'échine;
Mais tant y a de ces deux animaux,
Un chacun nuit aux vertueux travaux.
D'un bon Auteur ce n'est-là le pupître,
Ni de qui veut l'être un jour à bon titre.
Je le fais bien, moi qui voulant rimer,
Ores ne puis, juché sur ma mazette,
Saisir à point pas la moindre rimette,
Sans sur le champ être prêt d'abîmer.
Quand crois tenir celle que je muguette,

Mon pacolet, grand faiseur de courbette,
Vous la salue, & moi tout ébaudi
De mon bonheur, je ne tiens la gourmette:
Lors est raison qu'ainsi je pirouette;
Pouf, m'y voilà, je tombe en étourdi:
Ce que je dis est au pied de la lettre.
Or donc, Seigneur, voilà mon embarras:
M'est-il permis de vous écrire en metre?
Voyez, jugez vous-même de ce cas;
Je ne dis rien ici de mes fractures;
Montrer à nud je n'ose mes écorchures;
Nombrer les maux que mes chevauchemens
M'ont déjà faits; il n'est point de tourmens
Pareils à ceux qu'à chaque instant j'endure
Sur mes coursiers. Si sur l'autre mon ture,
Savoir l'humaine, on en souffroit autant,
Ce seroit fait de la race future;
A quoi je fais que travaillent pourtant
Force mortels, & nombre de mortelles,
Qui, malgré ce, font encor les pucelles.
Tout veut avoir place dans l'attelier.
Seroit-ce point le travail journalier
Qui fut donné jadis au premier homme?
Suivons ce point, il paroît singulier:
Peut-être, ami, mon stile épistolier,
Sans ce, pourroit vous procurer le somme.
Quelle en effet pouvoit être la pomme
Qu'Adam goba? Rien autre, à mon avis,
Qu'un fruit. Mais quoi! feroit-ce une cerise?
Oui, peu s'en faut: mais d'une part incise
Par la chaleur interne des esprits.
Une grenade? Oui-dà, qui se divise
Par le milieu, montrant en son pourpris
Un vermillon qui l'appétit aiguise;

Un

Un petit rien que fille bien apprise
Cache avec soin, & ne veut être pris;
Mais qu'Eve alors, qui n'usoit de chemise,
Montroit par-tout. De ce tems c'étoit l'us.
Cet heureux tems ne reviendra-t-il plus?
Car remarquez qu'il n'est point d'innocence,
Depuis qu'on croit qu'il est de la décence
D'envelopper ce joli petit rien.
Quoi qu'il en soit, Adam le vit si bien,
Que le jugeant un morceau d'importance,
Il vous le gobe, en lui faisant gober
Un autre rien qu'il sentoît s'enflamber,
Mais dont il vit bien-tôt la vraie usance.
Tous deux enfin se gobent de droit fil;
Cela pourtant, entrepris sans licence,
N'étoit bien fait, aussi le paya-t-il;
Car Dieu survint, & lui dit: prou vous fasse,
Monsieur Adam, vous aimez le déduit:
A ce qu'il semble? Eh! bien, sans tant de bruit,
Je vous condamne, & vous & vôtre race,
A ce travail; ainsi le jour, la nuit
Tant le ferez, tant le feront les vôtres,
Que vous suerez plus d'une bonne fois
En le faisant; car voilà vôtre croix.
Cela vaut bien toutes les Patenôtres
Dont j'aurois pu châtier vos exploits.
Adieu vous dis: ce n'est qu'une fadaise;
Mais je suis bon, faites tout à vôtre aise.
Ainsi par où nôtre père pécha,
Le Créateur par-là se revancha.
C'est du depuis sa façon ordinaire
Dans tous les cas. Qui peut donc se soustraire
Au châtiment dont je viens de parler?
Nul ne devroit cesser de travailler.

II.

Cessez de vous mettre en courroux
Contre un monde qui vous chagrine;
Les trois quarts des hommes sont fous:
Presque tous en ont bien la mine;
Mais faut hurler avec les loups.
Tant que vous sentirez en vous
L'humeur enjouée & badine,
Le cœur excellent, l'esprit doux,
La parole brillante & fine,
Vous vous devrez encore à nous.
Vous portez sans cesse des coups,
Et vôtre œillade est plus mutine
Qu'à l'âge des premiers joujoux.
Malgré le Duc qui vous ruine,
Versez-nous de mouffeux gloux-gloux:
Vendez d'inutiles bijoux,
Pour consolider la cuisine.
On peut, sans avoir des Peroux,
Faire une chère libertine,
Où la joye exquise rafine
Sur les plus excellens ragoûts.
Ne dites donc plus: je decline;
Je sens que je déplaïs à tous,
C'est un discours qui m'assassine.
Si quelque choix vous détermine,
Vous ferez plus de cent jaloux,
Ou que le diable m'extermine.

III.

Je fais ce que c'est qu'un Ami,
Et l'on ne perd point à demi,
Lorsque la mort le plonge en la nuit éternelle:
Il faut alors imiter la Fourmi.

Aussi-

Aussi-tôt qu'une main cruelle
A détruit l'ouvrage affermi
Par tant de soins & tant de zèle,
Son courage est-il endormi?
Elle refait bientôt une maison nouvelle.
Ainsi choisissez donc, parmi
Un grand nombre sûr & fidèle
D'amis, qui se font un plaisir
D'amuser votre loisir,
Quelqu'un, qui gaiement renouvelle
Celui que la Parque rebelle
Au plus ardent regret, au plus amer soupir,
A dû pour jamais vous ravir.
Dans une longue Kyrielle,
Quoique vous ayez à choisir,
Suivez plutôt votre désir:
Je ferai l'ami mâle, & Margot la femelle.

ÉPITRE

J'ai voulu souvent vous écrire,
Mais le Diable s'en est mêlé:
J'entends, la masse est en délire;
Nôtre homme a le cerveau troublé.
Or le Diable que je veux dire
N'est pas un de ces Diablotins
Députés dans les corps humains,
Qui par Lucifer, nôtre Sire,
Font faire fauts de baladins,
Miracles sifflés des Tencins,
Et qu'à Saint Médard on admire.
Le mien n'est pas si convulsif;

Mais

Mais il est tellement rétif,
Que le plus dévot Exorciste,
Soit Janséniste, soit Papiste,
Que les Xaviers ni les Paris,
Que tous les Saints du Paradis,
M'en eussent-ils donné parole,
Ne feroient déguerpir le drôle.
Plus têtû, s'il se peut encor,
Que ne le fut onc Belphégor;
Tous les autres, par déférence,
Lui cèdent la prééminence.
Ce Diable compte pour fujets,
Princes, Monarques, Républiques;
Il entre dans les cabinets
Des plus habiles Politiques.
Les Ministres les plus secrets,
Par lui deviennent indiscrets.
Il se mêle de leurs intrigues;
Il fait la guerre, il fait les brigues;
Il juge même les Procès.
C'est un Diable à qui rien n'échappe.
On dit qu'il a fait plus d'un Pape.
Il n'est province, ni pays,
Où les Grands, comme les Petits,
Ne réverent sa Diablerie.
Il a fondé la Confrairie
Où l'on enrôle les maris.
De tous les tems la gent Chrétienne,
La Musulmane, & la Payenne,
De ce Diable ont porté les fers.
Il a pour temple l'Univers.
L'histoire du Monde est la sienne.
C'est le Diable de tous états,
Des Guerriers & des Magistrats,

Des

Des Moines, comme des Prélats.
Il tente les plus saintes ames ;
C'est sur-tout le Diable des femmes.
Qui ne fait-il pas enrager ?
Encore un trait, pour bien juger
Si c'est un Diable despotique :
De l'esprit le plus poétique,
Il chasse le Démon des Vers,
Ou le fait rimer de travers ;
Car ne croyez, quoiqu'on l'implore
Plus que les neuf sœurs d'Apollon,
Qu'à tous il donne le crayon
Du tendre favori de Laure (*),
Ou de l'Amante de Phaon (**)
Que de méchantes rapsodies !
Que d'insipides Madrigaux !
Que de Sonnets & d'Elégies,
Sans en excepter les Rondeaux !
Ce n'est-là tout ; pour faire nique
Aux cœurs qu'il lui plaît d'enflammer,
Il prend souvent pour les charmer
Forme vraiment diabolique ;
Et, qui pis est, la fait aimer,
Autant que minois seraphique.
Quant à ce point, je ne me plains
Du Diable dont les traits malins
Causent souvent ma frénésie.
Ce Diable, pour me conquérir,
A pris figure si jolie,
Que jusqu'au terme de ma vie
Dieu me préserve de guérir
D'une pareille diablerie ;
J'aimerois mieux cent fois mourir.

Voilà

(*) Petrarque.

(**) Sapho.

Voilà l'histoire véritable
De votre ami silencieux.
J'adore un Diable plus aimable
Que le plus bel Ange des Cieux ;
Et vous êtes , après ce Diable ,
Ce que mon cœur aime le mieux.

E P I T R E
A MADAME LA PRESIDENTE
DE LILLE.

On fait parler une femme.

Je suis bien attrapée , oui-dà !
J'allois faire belle sottise ,
Sans mon cher petit Agenda ,
Pour une ingrate j'étois prise.
Maman Présidente auroit dit :
Voyez un peu la grosse bête ,
Qui n'a pas seulement l'esprit
De savoir le jour de ma Fête.
Par bonheur j'ai mis l'œil dessus ,
C'est demain que Sainte Anne arrive.
Que de baisers feront reçus !
Or ma joie est la moins tardive ,
Et mes bras les moins paresseux ,
Pour vous embrasser dès la veille ,
Et faire claquer , deux à deux ,
Les voisines de votre oreille.
Ce n'est pas tout , il faut des Fleurs ;
Eh ! bien , Madame , j'en apporte ;
En voilà de toutes couleurs ,

Ou

Ou du moins de plus d'une sorte.
Le rouge est le flambeau d'Amour.
Le verd dénote l'espérance
Que j'ai d'être chérie un jour
De vous plus que personne en France.
Le blanc témoigne la candeur
De l'amitié qui nous rassemble.
En un mot, toutes de mon cœur
Joignent les attributs ensemble.
Mais les fleurs passent promptement :
Ainsi c'est un mauvais symbole
D'un feu qui dans moi constamment,
Pour vous, de veine en veine vole.
Pour entretenir ce beau feu,
Voici, chère ame, un flacon d'huile.
Chaque jour buvez-en un peu ;
Par ce véhicule facile,
Je glisserai dans votre sein,
Et je parcourrai tout votre être,
Tant que je me trouve à la fin
Plus dans vous que dans moi peut-être.
Cette huile est l'huile de Vénus,
Et c'est aussi comme on la nomme :
Elle a mille belles vertus ;
Que ne peut-elle me faire homme ?
Mais, hélas ! il s'en faut beaucoup,
Et ceci n'est que faribole.
Que je vous baise encore un coup ;
Je m'en vais, car je suis trop folle.

E P I T R E

A un Conseiller.

Ceci te doit être remis
Par un Abbé de mes amis,
Homme de bien, quoique d'Eglise,
Plein d'esprit, d'honneur, de franchise:
En lui les Dieux n'ont rien omis
Pour en faire un Abbé de mise.
Phœbus même le favorise:
Mais dans son cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardise.
Or, c'est un point qui scandalise
Son Curé, plus gaillard que lui,
Qui dès long-tems le tyrannise,
Et nouvellement aujourd'hui
Dans un placard le timpanise.
Sur cela mon Abbé prend feu,
Lui fait un bon Procès de Dieu,
Le gagne. Appel; & c'est dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire.
Très-puissant est nôtre adversaire,
Le terrasser n'est pas un jeu.
Tu dois m'entendre, & moi me taire;
Car c'est trop long-tems tutoyer
Du Parlement un Conseiller.
Ma Muse un peu trop familière
Pourroit à la fin l'ennuyer,
Peut-être même lui déplaire.
Qu'il sache pourtant qu'à Cithère
L'Amitié, l'Amour & sa Mère,
Parlent toujours sans compliment:

Qu'avec Hortense, ma tendresse
N'en use jamais autrement ;
Et j'estime autant ma Maîtresse
Qu'un Conseiller au Parlement.

ÉPÎTRE

A Mademoiselle D. S. V.

A nos dépens allez-vous si-tôt rire ?
Belle Princesse, avec vous dans Paris
Vient d'arriver l'attelage qui tire
Le char des Jeux, des Graces & des Ris.
C'est à vous seule, adorable Econome,
Qu'Amour commet le soin de son printemps :
Tous ses Menins, comme à la Majordome,
Vont vous fournir des plaisirs innocens ;
Mais gardez-vous de suivre à l'aveuglette
Leurs fins vœux, & leur moindre souhait ;
Car Cupidon les suit, qui toujours guette
L'heureux moment de vous lancer son trait.
Amour rusé, je te vois qui t'approches
Tout bellement, en vrai Berger Colin.
N'est-il point là quelque anguille sous roche ?
Tu m'as, mon drôle, un certain air malin.
C'est un gazon, & de fleurs une gerbe,
Fait pour s'asseoir, dit le petit fournois :
C'est fort bien fait ; mais le serpent sous l'herbe
Assez souvent se glisse en tapinois.
Amour danseur, c'est toi qui favorise
Les tendres nœuds de l'âge adolescent :
Est-il besoin qu'ici je te le dise ?
Ne fais-tu pas qu'on se prend en dansant ?

Amour

Amour buveur, c'est par belle malice
Qu'à mon Iris tu verses ta liqueur.
Tu mets ton art pour qu'elle rafraîchisse,
Dans le dessein d'échauffer mieux mon cœur.
Amour joueur, qui brilles au Quadrille,
Lorsque tes tours j'examine de près,
Par fois *gratis* je vois donner Codille,
Et l'amorcer d'un *Gâno* fait exprès.
Qui dit Amour, en un mot, dit un traître,
Un séducteur, un petit libertin.
Il est pourtant fort bon de le connoître;
Mais avec lui faut jouer au plus fin.
Oui, bien ainsi saurez-vous vous défendre
De Cupidon & des Cupidonneaux;
Prenez-les tous, sans qu'ils puissent vous prendre:
N'avez-vous pas une cage aux moineaux?
Pour un bon cœur, une constante estime,
Des sentimens de sensibilité,
Un esprit vif qui tendrement s'exprime,
Un naturel ami de la gaieté,
Conservez-les pendant toute la vie:
De-là dépend le bonheur de vos jours.
La liberté n'est que trop tôt ravie,
Sans l'enterrer sous le joug des Amours.
Peut-être un jour, sur un ton tout contraire,
Vous écrira ce pauvre relégué.
En deux façons il fait son thème faire;
Mais à présent, ah! je ne suis pas gai.
Le noir chagrin triste morale engendre,
Et, Dieu merci, j'en possède mon fâou.
Mon enjouement où pourrai-je reprendre,
Où ma Divine, où, ma chère Amie, où?

E P I T R E.

Mon cher Abbé, demain lundi,
Vous vous souviendrez qu'à midi,
Pour boire ensemble, je vous prie
D'amener votre Seigneurie.
Mon frère, l'un des six Cadets,
Dans la rue des Marmouzets,
Avec vous fera la dinette;
Item le Curé d'Olivette,
Un Chapelain de chez le Roi,
Et le féal Abbé le Roi,
Comme vous savez, galant homme;
Et là nous raconterons comme
On fait ceci, l'on fait cela;
Comme par hasard nous voilà
Rassemblés dans la bonne Ville;
Comme l'on fait danser son Gille;
Comme se trémousse Fanchon,
Lorsqu'un grand, jeune, & beau garçon
Met vivement dans sa soupape
L'ustensile qui fait un Pape;
Comme fillette d'Opera
Fait sauter sa marmote en vie;
Comme enfin, quand on tient sa mie,
On dit, on fait *et caetera*:
Et tout ceci se passera
Au lieu nommé la Magdelene,
Où de venir prendrez la peine.
De papier je demeure court:
Serviteur, l'Abbé de GRE'COURT.

AUTRE.

A U T R E.

Vous faurez donc, Ami Brunet,
Qu'une bonne demi-douzaine
Ce jour dîne à la Magdelene,
Tous plus éveillés que Danchet.
Voici les Auteurs de la scène:
Le Funebrier qui prêchoit
Presque quasi l'autre semaine
Dans nôtre Métropolitaine;
Le grand Héros de Ravechet,
Deux Curés jurans sous l'archet
D'une procédure inhumaine,
Qui, pour la Bulle ultramontaine,
Les a pris comme au trébuchet;
Item, mon frère qui cherchoit
Icelle occasion prochaine
D'en faire connoissance pleine.
Un Aumonier portant Rochet,
Se contentera d'un Brochet;
Tandis que pour nôtre bedaine,
Chapon sortira du crochet;
La chair nous en paroît plus saine,
Nous y trouvons moins de déchet.
Après quoi, si le cas échet,
De quelque jeune Célimene
Nous irons baiser le bréchet,
Mêmement jouer du hochet.
Daignez répondre à mon Antienne.
Sans signer cette lettre mienne,
Vous connoîtrez bien mon cachet.

B I L L E T

A M. le Marquis de

Marquis, je vous écris en bref,
Pour vous avertir derechef
Que chez le Grioux, c'est tout dire,
A l'image de saint Joseph,
Ce soir on doit chanter & rire.
Nous vous nommons pour nôtre chef;
Mais si vous nous manquez, beau fire,
Serez un Jean avec une F.

É P I T R E

Adieu Paris, adieu la Seine;
Je pars pour aller en Touraine
Sur mes vieux ans planter des choux,
Ainsi je prends congé de vous.
Comme je suis dans l'heureux âge
Où, suivant l'ordinaire cours,
Je puis faire un plus long voyage,
Je vous dis adieu pour toujours.
J'emporte, en sortant de la Ville,
Tout le fonds qu'un homme de bien
Peut proprement appeller sien,
Un cœur droit, un esprit tranquille,
Un courage que rien n'abat,
Qui s'accommode à son état,
Et qui regardant d'un œil ferme
Les divers accidens du sort,
Envisage son dernier terme

Comme

Comme un asyle ou comme un port.
J'emporte de la voix publique
L'honneur que j'en ai mérité;
C'est le témoignage authentique
D'être homme aimant la vérité,
D'être ami sûr, tendre & fidèle,
Et d'être si rempli de zèle
Pour ma Patrie & pour mon Roi,
Que les Provinces de la Flandre
Seroient encor sous nôtre loi,
Si ceux qui les ont laissé prendre,
Avoient tous pensé comme moi.
Enfin, graces à la Nature,
Qui m'a fait d'une argile dure
Et propre à long-tems résister,
J'emporte une saine vieillesse,
Fruit précieux d'une jeunesse,
Qui fut de bonne heure éviter
Que la Pharmacie & l'ivresse,
Poisons de différente espèce,
Pussent sur moi rien attenter.
Aussi puis-je bien me vanter
De ne rien devoir qu'au seul Maître
A qui tout le monde doit l'être,
Avec qui chacun doit compter.
Je fais qu'à moins qu'il ne remette
La meilleure part de ma dette,
J'ai grand sujet d'être allarmé;
Mais s'il ne vouloit rien remettre,
Quel mortel pourroit se promettre
De ne pas se voir abîmé?

É P I T R E
DE LA MOULINIERE A BABIOLE.

Le bien qu'en mille lieux il se répand de vous,
O gracieuse Babiole,
A rendu vos égaux, si chagrins, si jaloux,
Que chacun d'eux sur vous lâche quelque pa-
role.

En vassale attentive à remplir son devoir,
J'ai pris vôtre défense, ainsi qu'il me l'ordon-
ne

Mais le mieux est, je crois, de vous faire savoir
Et réplique & discours, sans désigner personne.
Bon, dit l'un, c'est un trou pas plus grand que
la main;

Un réduit de crapauds, ajoute aussi-tôt l'autre;
De tout le Hurepoix l'endroit le plus mal-sain,
Avance celui-là: le célèbre le Nautre,
Lâche un mauvais plaifant, fit jadis son plaisir
D'aligner de ses bois les falles enchantées,
Rencontrant un terrain au gré de son désir,
Pour montrer de son art les merveilles vantées:
Point de vue alte-là, criai-je en cet en-
droit

A la médifante cohorte;
Et ce pont qu'on enfile droit;
Est-il sur ce coup d'œil quelque autre qui l'em-
porte?

Allez, allez rougir, fatyriques esprits,
De mal parler ainsi d'une de vos compagnes;
Babiole, au-dessus de vos jaloux mépris,
Est faite pour orner nos brillantes campagnes.

Si

Si ses dehors ne sont pas prévenans ,
Si son jardin n'est ni peigné ni vaste ,
Le commode de ses dedans
Vaut bien l'inutile du faste.
Mais vous qui nous parlez ainsi ,
Ignoble & petite chaumière ,
Qu'est-ce donc qui vous met tant pour elle en
souci ? . . .
La vérité qu'en tout je place la première ,
Repris-je ; car c'étoit à moi
Que s'adressoit cette algarade ,
Faitte par un manoir d'assez mauvais aloi ,
Malgré ses vieux Auteurs toujours mis en parade.
Eh ! bien, puisque du vrai vous vous piquez si fort ,
Entr'elle & nous soyez arbitre ,
Dit un autre Château : pour moi j'en suis d'accord ,
Si mes affociés vous déferent ce titre.
J'y consens , répéta chacun tout d'une voix ,
Et si , par finale sentence ,
Examen fait avec justice & poids ,
Nôtre Juge toujours s'en tient à ce qu'il pense ,
Loin de continuer de semblables propos ,
Nous nous en dédirons , prônant par tout le
Monde ,
Que Babiole est un des plus rians Châteaux
Que l'Orge arrose de son onde.
Ainsi me voilà , par ce pact ,
Nommé Juge entre vous & vos jaloux Confrères ;
Mais comme en pareil cas rien n'est de trop exact ,
Il faut que je vous voie , & c'est bien des affaires ;
Car vous n'êtes que trop témoin
Que je n'ai pas la taille assez avantageuse
Pour vous examiner de loin.
Me déplacer aussi , c'est chose dangereuse.

Faites-moi donc avoir un bon consentement

Pour m'élever de quelque toise,

Et vous saurez bientôt comment,

Même en toute équité, finira cette noife.

Le cas dont il est question

Non seulement très-fort vous intéresse;

Mais si l'on veut y faire attention,

Il touche tout autant votre aimable Maîtresse.

N'êtes-vous pas l'ouvrage de ses mains?

Ne vous a-t-elle pas nommé?

Donc elle doit vous mettre à couvert des dé-
dains

De l'envieuse troupe à vous nuire animée.

Faites-lui donc le tout incessamment savoir,

Pour que son ordre arrive en diligence ;

Car fans l'exhauffement je ne faurois vous voir ;

Sans vous voir, je ne puis prononcer de Sentence.

ENVOI.

A la Marquise jeune & belle,

Que depuis peu Babiole on appelle,

Salut honneur, gloire & respect

De la part d'un cœur peu suspect,

Puisque c'est de sa lige femme,

Qui la Moulinière se clame.

La honte & le dépit combleront tous mes maux,

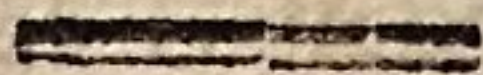
Si le quinze du mois je ne vois point paroître

Écrivez de votre main ces favorables mots :

Permis à la Moulinière de croître.

Votre humble servante & *filiolle*,

Honte ou gloire attendant, la triste Babiole.



E P I T R E

A MADAME DE B . . .

Sur la Mort de l'Auteur.

L'Interprète de la Nature,
L'organe du vrai sentiment,
Le sectateur d'une volupté pure,
Cet esprit délicat, ce Poète charmant,
GRE'COURT enfin vient de quitter ce
Monde.

Pour moi, dans ma douleur profonde,
Trop accablé pour le chanter,
Trop intéressé pour me taire,
Sur un tombeau que je révère,
Je me borne à le consulter.
Seroit-ce sur ma foible plume
Que sa mémoire auroit compté?
Mieux que moi maint & maint volume
Lui promet l'immortalité.
C'est en vain qu'un froid Satyrique,
Dans la fange de l'Hélicon,
Prétendrait obscurcir son nom,
Pour quelque fadaïse lubrique.
En vain on voit des Sots divers,
Parce qu'il ne peut se défendre,
Sur l'urne qui contient sa cendre,
Graver de trop stupides Vers.
Quoique plein d'horreur pour le crime,
On peut n'être pas scrupuleux,
Madame, & si GRE'COURT n'eût été ver-
tueux,
Eût-il mérité vôtre estime?

Comme

Comme on ne craint plus son courroux,
 A présent on le dit coupable ;
 Mais un petit trait de la Fable,
 Dut le faire attendre à ces coups.
 C'est à sa mort que la satire
 A réservé son noir poison ;
 L'Asne ne frappe le Lion,
 Que dans le moment qu'il expire.
 Mettons sur sa tombe en deux mots,
 Cette loi que dicte l'usage :
 „ Passant, c'est la perte du Sage
 „ Qui fait le triomphe des Sots.

E N V O I.

Madame, quel seroit mon bonheur aujourd'hui,
 Si, devenu son légataire,
 Je pouvois jouir, après lui,
 Du talent flatteur de vous plaire !

V O Y A G E.

Qu'est-ce, diras-tu, que ceci,
 En retirant ton noir sourcil ?
 C'est le Voyage en racourci
 De ce Conteur de faribole,
 De ce Gars qui vit sans souci,
 Et qui t'invite à vivre ainsi.
 Tu ne trouveras donc ici
 Ni sentence ni parabole ;
 Mais d'une Attique rocambole
 Cet ouvrage sera farci.
 Abbé, je ne l'ai point grossi
 De faits qui sentent l'hyperbole,

Et

Et ma foi , tout ce que voici ,
Est aussi vrai que le symbole.
Or je l'envoie à la merci
De ton jugement radouci ;
Ma prose vaut moins qu'une obole ,
Mes vers seront couffi , couffi :
Si je te plais , j'ai réüffi.

Mille pardons , mon cher ami , si je n'ai pas
plutôt acquitté ma promesse : une complication
d'affaires domestiques & étrangères m'a assailli
l'esprit. A mon arrivée , j'ai employé les pré-
miers jours à les terminer. Il a fallu payer les
arrérages de six semaines , & donner nouvelle
provision d'alimens : en un mot , j'ai voulu être
libre afin de vous écrire plus joyeusement . . .
eh ! bien , je le suis : causons ensemble une bonne
demi-heure , & pour la remplir , fondons nôtre
première phrase avec le dernier adieu que je
vous fis quand je vous quittai.

J'étois entouré d'un homme ivre
Qui pouvoit à peine me suivre ,
Et , faisant l'ivrogne en commun ,
De tous les deux ne faisoit qu'un.

C'est-à dire qu'en allant je parlois & me ré-
pondois comme si j'eusse encore été en com-
pagnie ; de mes jours je ne me suis si bien con-
ditionné. J'arrive au carrosse , & , dans une
place du fond , je mets précieusement une urne
Bacchique , qui renfermoit la meilleure partie
du bon vin que j'avois pris le jour précédent ,
& des bouteilles de toutes les liqueurs que j'avois
bues

bues la nuit. Ici je voudrois être Poëte, pour décrire avec énergie l'impression merveilleuse que fit sur moi une gerbe de pavots, dont Morphée daigna me favoriser. Malgré l'intempérie d'un vent froid & violent, malgré les cris de terreur Panique que la crainte d'une chute prochaine faisoit faire à mes Covoyageurs, je dormis sans à linea depuis Paris jusqu'à Estampes, & je n'ai point la moindre idée d'avoir fait la première couchée à Chartres. Nous arrivons le lendemain d'assez bonne heure, & sans une roue qui cassa, ce devoit être nôtre dîner. J'allai seul me promener dans le jardin de nôtre Auberge, & là, tirant *ma lyre de fer blanc piqué*, en rapant du tabac, je me mis à chanter soudain :

Quoi donc ! sur la double cime
Aurois-je dormi deux jours !
Est-ce Apollon qui m'anime ?
Non, j'ignore son secours.
Je ne suis point au Permesse
Redevable de l'ivresse
Qui me donne un feu divin.
Muse, apprends ce qui l'allume ;
C'est la pétillante écume
De cent rasades de vin.

Développez-vous, pensées
Dont l'amas est trop confus :
Je vous sens embarrassées
Dans les vapeurs de ce jus.
L'une après l'autre, à la nage,
Sauvez-vous de l'esclavage
Où la liqueur vous retient.

Sortez

Sortez nombreuses & vives.
C'est fait; de tous les Convives
Le souvenir me revient.

Je vois un Orfèvre habile
Qui, pour faire un beau vaisseau,
Rend l'or & l'argent docile
Sous les coups de son ciseau.
Devant lui, quand il travaille,
Il fait tomber la limaille,
De sa matière envieux.
A son profit il ménage
Tout ce qui sort de l'ouvrage
D'un métal si précieux.

Me trompé-je en ma peinture?
Tel est ce joyeux Barbon,
Découpant d'une main sûre
Son magnifique jambon.
Ce Bacchique Patriarche
Met à mesure en son arche
Les gros & petits fragmens;
Et sa panse rebondie,
De chaque tranche arrondie,
Fait ses premiers fondemens.

mais prends garde, Majordôme,
Que le nombre est excédé;
Il faut doubler l'épîtôme
De ton repas commandé.
Poulets, Pigeons, Accollades,
Devenez les camarades
De ceux qu'on doit apporter;
Doublons aussi nos bouteilles,

Et

Et qu'elles soient bien pareilles
Au vin qu'on vient de goûter.

Venez, que le sort rapide,
Par le chiffre qu'on aura,
En dernier ressort décide
De la place où l'on fera.
Qu'avez-vous? Trois. Moi de même.
Mon cher, ma joie est extrême.
Mon cher, & la mienne aussi.
Malgré le divers mélange,
Le sort ne prend point le change.
Tout le monde parle ainsi.

Loin de nous ces repas sombres
Où, jusques à l'entremets,
Comme de lugubres ombres
Les Convives sont muets.
Dans le nôtre, dès la soupe,
La voluptueuse Troupe
S'égaye par de bons mots.
Oh! la fête gracieuse
Quand la joie ingénieuse
N'attend pas le fond des pots!

Amis, faisons longue table,
Et que, durant ce beau jour,
La seule affaire traitable
Soit ou Bacchus ou l'Amour.
Mettons toute nôtre gloire
A célébrer la mémoire
De ces deux noms si chéris.
Pour vivre, aimons père & mère;
L'un de la joie est le père;
Vénus est mère des ris.

Que

Que la Sorbonne assemblée,
Pour sapper tout fondement,
Forme son appel d'emblée,
Et s'arme contre Clément:
Que les Princes légitimes
Fassent valoir nos maximes,
Pour sauver l'honneur des lys:
Peu touchés de ces querelles,
Laiçons-là ces bagatelles;
Parlons de boire & d'Iris.

Sois-en témoin, vieux Silene:
Dans mon vaste & large flanc,
Je veux mettre d'une haleine
Deux bouteilles de vin blanc.
Vîte, mon cher Ganimede,
Verse-moi sans intermede.
A vos fantés, mes amis.
Je vais boire à tout le monde,
Et recommencer ma ronde,
De peur d'en avoir omis.

Il est parti cet Hercule;
Mais, quoique concitadin,
Sa lyre l'immatricule
Dans le tableau du jardin.
L'esprit l'y mène sans cesse:
Cette idée enchanteresse
Dissipe un peu son ennui.
Dans vôtre première agape,
Souvenez-vous de Priape;
Vous vous souviendrez de lui.

Je chantai deux fois plus long; mais il ne me
souvient à présent que de cette échappée. Pen-

dant ma promenade , le souper alloit son train , & depuis le tems qu'on m'avoit perdu de vue , on ne comptoit non plus sur moi alors qu'on n'avoit fait la veille.

L'esprit plein de vers déclamés,
J'entre avec de grands yeux pâmés,
Et de longs boyaux affamés.
Je mangeai fix plats entamés.

Il n'y avoit alors que deux Officiers dans la voiture & un Marchand. Comme je les vis des gens d'une certaine joie , & que je n'avois plus envie de dormir , je passai la nuit à boire avec eux ; mais le troisième jour j'eus bien d'autres noisettes à éplucher. Une Beauté vint nous joindre : or écoutez l'aventure ,

De Mademoiselle Vignon ,
Petite nièce & l'héritière
De la Vignon , que Lefdiguère
Prit pour sa femme en Avignon.
Son père , quoique Bourguignon ,
Avoit une Gentilhommière ;
Et ses biens au bord du Lignon ,
Tout le long de nôtre rivière.
Sa fille alliée à Matignon ,
Possède terre & maint pignon ,
Et vient tous les ans en litière
Faire payer mainte Fermière.
Satin couvroit sa chambrière ,
Et son laquais bon drap Paignon.
Malgré cela , nôtre ouvrière
Avoit l'air d'une aventurière ;
Ce n'est plus un jeune trognon ,

C'est

C'est une friande tripière.
Comme Babet la Bouquetière,
De l'épaule elle a le moignon,
Le tour de gorge, le chignon
Blanc comme Flamande Laitière,
Le teint vermeil comme un brugnon.
Sous l'arc de sa grande paupière,
Son œil avoit un lumignon,
Qui me donnoit dans la visièrè,
Et je vis bien, à sa manière,
Qu'elle n'étoit pas coutumière
De voyager sans compagnon.
Soit fait, dis-je, comme on *requière* :
Purvu que nôtre chaircuitière
Ne sente auprès de la croupière,
Que tant soit peu le caignon,
Et n'ait pas une fondrière,
Cadet va se donner carrière.
En effet, comme un champignon,
L'Amour vint ; une tabatière
Me tint lieu de toute prière,
Et me servit de maquignon.
C'est à bon marché que *j'acquière*
Toujours indulgence plénière.
Dès le dîner, la familière
Me froissoit de sa genouillère ;
De sa blanche dent machelière
Mordoit à même mon grignon,
Et se servoit de ma *cuillière* :
Moi, d'une main particulière,
Je la tâtonnois en arrière,
Et bien avant. Sur la frontière,
Je tenois déjà la crinière :
Lors sans faire la tracassière,

Allons , dit-elle , là derrière ,
Faisons l'école buissonnière.
J'y vais , & de jus de roignon
Je la servis à pleine aiguère.
Elle avoit une fourmillière
Sous la fesse , & , quoique grossière
Remuoit très-bien la charnière.
Mon drôle , de sa tête altière ,
Et presque sans quitter l'ornière ,
Quatre fois pleura sans oignon.
Ce n'est pas avoir du guignon :
Mais ma surprise fut entière ,
Lorsqu'après avoir fait litière ,
Avoir égouté la baissière ,
Et resserré ma gibecière ,
Ainsi parla la Vivandière.

Ce matin , dans nôtre glacière ,
Je t'écoutois de ma portière.
Tu jalois de toute matière
D'une façon très-régulière.
Chez toi , dès l'enfance première ,
La science étoit printanière.
Que de talens , que de lumière !
Des beaux Arts quelle pépinière !
Comment t'appelles-tu , mignon ?
Pardonne si je m'en *enquière*.
Tu prêchas la fête dernière ;
Devant toi vont Croix & Bannière ;
Tu rimes comme Deshoulière ;
Tu parles comme la Bruière ;
Tu plaides comme Lamoignon ;
Tu vois tous les jours Varignon.
Une Parente Chancelière ,

Une

Une perruque séculière,
Une conduite cavalière,
Un anchois à la Cordelière,
Grands traits lascifs & mine fière;
Ah! n'es-tu point l'Abbé . . . ?

Je peste encore de bon cœur, quand je pense qu'au moment qu'elle alloit prononcer le nom qu'elle soupçonnoit, le Cocher, qui me connoit depuis dix ans, m'appella brusquement dans la cour, criant qu'il falloit partir. Sa curiosité fut satisfaite, & je n'ai pu savoir d'elle sa conjecture; tout ce qui pourroit servir à la découvrir, c'est qu'en voulant prononcer le mot, je remarquai qu'elle appuya les lèvres l'une sur l'autre. Ainsi il faut qu'il commence par une de ces lettres dont l'énonciation ne se fait point sans fermer la bouche, comme, par exemple, un B . . . Si c'est celui que je pense, elle avoit grand tort, car il n'est pas un homme à voyager si bourgeoisement. N'en parlons plus. J'arrive à Orléans, où une Dame de mes amies vint me prendre à la descente du carrosse pour m'emmener chez elle; j'y restai deux jours à me réjouir. Il ne m'y arriva rien de nouveau, sinon que voulant lui faire goûter d'un café que le brave Poincelet m'avoit vendu comme une des meilleures choses du monde, je trouvai, en ouvrant le sac, de petites fèves ratatinées de fort mauvaise mine & très-mal-propres. Nous épluchâmes, brulâmes, broyâmes, & trouvâmes enfin que le goût sympathisoit avec la physionomie; je m'écriai:

Abominable Poincelet,
Ton café ne vaut rien qui vaille:

Il est à l'eau tout comme au lait,
 Abominable Poincelet;
 Mal crud, mal cuit, *malè olet*,
 Ce n'est que poudre, pierre & paille.
 Abominable Poincelet,
 Ton café ne vaut rien qui vaille.

On m'en montra de 35 sols la livre qui valoit incomparablement mieux, & le mien m'en coûte 60. Je songeai alors à tout ce que j'aurois pu faire ou acheter, si j'avois mieux employé mes douze francs, & je dis:

Quatre livres pour quatre écus!
 Ah! voleur, le prix est extrême:
 Pour ce ferois quatre Cocus.
 Quatre livres pour quatre écus!
 J'irois quatre fois chez Darlus,
 Quatre fois à l'Hôtel de Trême.
 Quatre livres pour quatre écus!
 Ah! voleur, le prix est extrême.

Poursuivons nôtre route promptement; mes femmes m'attendent avec trop d'impatience. Il me semble voir le joyeux *Machi*, qui m'a dit souvent: Voyez un peu l'Original, il prononce aussi hardiment, mes femmes, que le Grand Seigneur. Ce sont vraiment de plaissantes femmes! Lorsque dans une bicoque où l'on fait tout, on peut en entretenir plusieurs sans querelle ni jalousie, qu'il apprenne de moi comment cela se fait.

Dans une Ville de Province,
 Où mille écus font vivre en Prince,
 J'avois établi mon séjour;
 L'Amour,

Com-

Compagnon de tous mes voyages,
Femmes me présenta de tous rangs, de tous âges
A choisir;

J'en pris une faite à plaisir,
Dons de corps & d'esprit, beauté, douceur, science,
Chose très-rare, étoient d'intelligence,
Pour captiver le plus volage cœur,
Et j'aurois fait tout mon bonheur
De n'aimer uniquement qu'elle.
Mais de laquais une sequelle,
Mais des enfans, mais un époux
Jaloux

Faisoient, ce lui sembloit, toujours la sentinelle;
C'étoit le coup d'essai de ma chère Isabelle.

Avant de résoudre la Belle,
Il falloit les écarter tous,
Puis fermer trente-six verroux,
Ensuite éteindre la chandelle;
Enfin tremblant nous glissons-nous
Dans la ruelle;

Où quelque épouvante nouvelle
Troubloit encor les momens les plus doux.
Diable! ce n'est pas avoir femme,
Quand on ne la tient qu'une fois
En un mois.

J'enrageois de toute mon ame,
Et Cadet étoit aux abois
D'éteindre lui-même sa flamme.

Je fis rencontre alors d'une grosse Maman,
Vermeille, appétissante, & d'une œillade avide,
Qui me parut entendre le trantran.
Ou moins gênée, ou moins timide,
Je me fis bientôt son ami.

Je ne l'estimois point, c'étoit une conquête,

Et je ne l'aimois qu'à demi ;
Mais une liberté parfaite ,
Un mari toujours endormi ,
Et mon affaire toujours faite ,
Entretenoient cette amourette.
Toutes les deux m'aimoient éperdûment ,
Et se visitoient fréquemment ,
Sans avoir dans la fantaisie
Le moindre grain de jalousie ;
Tantôt , se faisoient amitié ,
Et tantôt , d'un œil de pitié ,
S'entrevoyoit faire la courtoisie.
Or écoutez le dénouement.
Je ne pouvois cacher à la seconde
Mes premiers feux connus de tout le monde.
Elle auroit vu d'ailleurs que sans quelque raison ,
Sans cesse on ne va point dans la même maison.
Un beau jour je fondis la cloche.
Pour éviter , lui dis-je , tout reproche ,
Pour prévenir vôtre courroux ,
Et vous tranquilliser au sujet d'une telle ,
J'avoue ingénûment que je sentoís pour elle
La même passion que je ressens pour vous ;
Même je ne crois pas qu'on eût été cruelle ;
Mais la pauvre affligée , à nôtre grand regret ,
(Au moins ceci sous le secret ,)
Sensible à mes soupirs , à mes soins , à mes larmes ,
Au moment que je crus qu'elle rendoit les armes ,
S'écria , malheureux ,
Que je te plains d'être amoureux !
Vois, puisque tu veux voir, ce qu'a fait une couche.
Suis-je en état que l'on me touche ?
Défais ces ligamens , & demande à tes yeux
S'il est objet plus odieux.

Pour

Pour m'assurer du fait, en posture de Singe,
Je coupe les cordons du linge,
Lorsqu'à ma vue un grand je ne fais quoi
Hélas ! Madame, épargnez-moi
L'horreur d'un récit si funeste :
Vous devinez assez le reste.

Qu'entends-je ! reprit-elle, & que me dis-tu-là ?

Oh ! pour le coup, je conviens que cela
Amortit pour jamais la flamme la plus vive.

Adieu dessein & tentative ;

L'Amour a bientôt dit holà,

Devant pareille perspective.

Je te permets présentement,

De l'aller voir assidûment ;

Il ne faut pas que ce malheur la prive

De son ancien Amant.

Voyez un peu quel désastre il arrive

Par un fatal accouchement !

Voilà donc celle-ci qui gobe la cassade.

Reste d'en dire autant à la fausse malade.

Sans faire, un soir, semblant de rien,

Je lui raconte un entretien

Que je feignis avec un certain homme.

Vous savez bien, lui dis-je, comme

Il aimoit Madame J'entends.

Il n'y va plus depuis long-tems.

J'ai fû tantôt en confidence,

Le sujet du dégoût ; & le fou, sans prudence,

M'a déclaré des choses qui jamais

N'auroient dû sortir de sa bouche.

Peut-on savoir ? oh ! de tout mon cœur ; mais

N'en dites mot. Depuis sa couche,

Tous les meubles de son bijou

Lui pendillent jusqu'au genou.

Ah ! Dieu ! je n'en veux point entendre davantage,
Ciel ! que me dites-vous ?

Ei la vilaine, & fi de l'équipage

Qu'elle a dessous !

C'est, ajoutai-je, grand dommage ;

Car à la jouissance près,

Cette Dame est pleine d'attraits.

On n'en voit point de plus aimable,

Douce, honnête, enjouée, affable,

Et qui reçoit très-bien les gens.

Tant mieux pour elle, j'y consens ;

Aussi-bien tout le jour on ne peut être ensemble :

Allez, c'est là que se rassemble

Le joli monde ; on y passe son tems

A vingt fortes d'amusemens.

C'est ainsi que l'on fait avaler la pilule.

Eh ! bien, mon cher Machi, tu vois

Qu'on a tranquillement deux femmes à la fois.

Je te l'apprends ; ne sois plus incrédule.

Attendu que le reste du chemin ne m'a rien fourni de joyeux, je suis d'avis de finir cette Epitre par ce Conte profaïque : aussi-bien la tête me fend d'écrire si long-tems sans quitter la plume. Ne montrez pas ces badineries à Monsieur de la Mothe, il se moqueroit de moi, & crieroit haro sur mon espèce d'Ode. Je vous prie de dire à Monsieur Masson que j'avois grande envie de lui adresser ces jours ci une missive, pour le faire souvenir d'un convoi de Tabac qu'il m'a promis ; mais, quand il s'agit de demander, je n'écris rien qui vaille. Cela va bien mieux, quand il s'agit de

FABLES
DE MONSIEUR
DE GRÉCOURT.

FABLES

MONSIEUR

DE GREGOIRE

F A B L E S
DE MONSIEUR
DE GRÉCOURT.

LE CHESNE ET L'ORMEAU,

Fable au Roi.

Un jeune Chêne au bord d'un champ planté,
Servoit de borne; & de l'autre côté,
Tout vis-à-vis, un Ormean de même âge,
De son Seigneur terminoit l'héritage.
Ces deux Rivaux à Maîtres différens
Appartenoient, & dès leurs premiers ans
On s'apperçut que la bonne culture
Met en valeur les dons de la Nature.
Au pied du Chêne un fossé fait exprès,
En l'isolant, le tenoit toujours frais.
Par le soleil la terre desséchée,
Etoit autour exactement bêchée;
Du haut en bas à des perches lié,
Les vents souffloient sans qu'il en fût plié;
E son Tuteur laborieux, habile,
Ne souffroit point de mouffe à son Pupille.
Tout au contraire, à lui-même laissé,
L'ormeau n'avoit ni perches ni fossé.
Croissant au gré d'un naturel volage,
Sa liberté fit son libertinage.

Les

Les rejettons que le pied lui donnoit,
Buvoient le suc dont la tige jeûnoit.
Bas & tortu, sans grace & sans figure,
C'étoit pitié que de voir la structure
De ce pauvre Arbre, & le sot néanmoins,
Railloit un jour le Chêne sur les foins
Qu'on avoit pris de lui dans sa jeunesse.
Qui t'a donc mis dans une forteresse,
Te garottant d'un si rude lien?
La liberté, crois-moi, c'est le seul bien,
Qui fait goûter les plaisirs de la vie.
Pourquoi souffrir qu'elle te soit ravie
Par des Tuteurs qui te font enrager?
A ces Messieurs tout paroît un danger.
Fi des façons & de l'humeur brutale
De ces gens-là! Tandis que sa morale
Il débitoit, tout-à-coup un grand vent
S'élève en l'air, & mal-honnêtement
Prend nôtre Ormeau, le brise comme un verre,
Le met en deux, & le jette par terre.
T'y voilà donc, dit le Chêne à son tour;
Va, mon voisin, ce sont marques d'amour
Que les liens du petit esclavage
Qui, près de toi, m'ont sauvé de l'orage.
Vive la main qui m'y fut attacher.
Adieu, l'Ormeau, va-t-en dans le bucher,
Et puis au feu; tu n'es bon qu'au chauffage.
Pour moi bientôt je veux sous mon ombrage
Voir attrouper les bergers de ces lieux,
Et de ma tête atteindre jusqu'aux Cieux.

L'ÉPÉE ET LA BALANCE,

Fable au Cardinal de Fleuri.

Laissé-moi remplir ma vengeance
Contre des ennemis jaloux,
Difoit l'Épée à la Balance;
Je vais frapper les derniers coups.
Par toi ma valeur animée,
A la victoire accoutumée,
Rejette un indigne repos.
Eh! ne m'aurois-tu réclamée
Que pour suspendre mes travaux?
Arrête, lui dit la Balance,
Je dois mettre un terme aux exploits.
Le glaive n'est que la défense,
Non le renversement des loix.
Le Rhin & le Pô, tout est libre;
Les droits injustes sont détruits;
Tu m'as rendu mon équilibre;
Laisse les Nations en recueillir les fruits.
C'est aux mains de Fleuri maintenant que nous
sommes.

Il n'est plus de Thémis pour nous;
Fleuri, le plus sage des hommes,
Va faire à l'Univers le destin le plus doux.
Nous ne fortirons plus de ses mains équitables,
Source du bonheur des mortels;
Et là, plus que jamais, justes & redoutables,
Nous mériterons mieux leurs vœux & leurs Au-
tels.

LE MOINEAU ET LE LÉOPARD,

Fable allégorique.

Un franc Moineau (*), jeune, à la gorge
noire,
Passoit son tems à remplir ses desirs;
Cependant l'amour de la gloire,
L'emportoit sur tous ses plaisirs.
Le Léopard (**), des Animaux le Prince,
Lui dit un jour: je suis content de toi:
Va gouverner ma plus belle Province;
A ton esprit je donne cet emploi.
Mais afin que la gloire en ces lieux te retienne,
Je veux bien partager mes Sujets avec toi.
Range une moitié sous ma loi,
Et l'autre moitié sous la tienne.

LE TEMS,

Fable pour Madame la Duchesse de Gesvres.

Le tems, sa faux tranchante en main,
Du Monde se disoit le maître:
Il n'est sur terre aucun humain,
Aucune substance, aucun être,
Qui ne soit soumis à ma loi.
Est-il un mortel qui ne tremble,
Dès le moment qu'il pense à moi?
Que tous mes sujets l'on rassemble,

Je

(*) M. d'Argenson nommé à l'Intendance de Tours,

(**) M. le Régent.

Je verrai si quelqu'étourdi
Niera mes droits & ma puissance ;
Et bientôt, s'il est si hardi,
Il en fera l'expérience.
Sous son despotisme absolu,
Chacun plia son humble tête ;
Seul, en sujet plus résolu,
Hardiment je leve la crête :
O tems, de tout victorieux,
En vain tu te plais à détruire ;
Tant que je verrai certains yeux,
Sur mon cœur tu n'as point d'empire.

LE CHEVRE-FEUILLE ET L'OEILLET,

Fable allégorique,

A MONSIEUR ET A MADAME HE'RAULT.

U ne Nymphe jeune & charmante,
Autour d'elle voyant s'empresser tous les Dieux,
Ufa d'une ruse innocente,
Pour dérober ses traits aux Habitans des Cieux.
En vertu du pouvoir suprême
D'un brevet d'immortalité,
En Chevre-feuille elle change elle-même
Tous ses appas & sa beauté.
Sous cette figure étrangère,
La Nymphe transformée étoit en fûreté,
Comptant sur sa forme ordinaire,
Quand ce feroit sa volonté.
Mais le Surintendant des Jardins de l'Olympe,
Voyant cet aimable Arbrisseau,

Qui plus haut que les autres grimpe,
Veut qu'il serve lui seul à construire un berceau.
Alors de Jupiter exécutoit les ordres

Un redoutable demi-Dieu;
Tantôt, bien malgré lui, punissant les désordres,
Qui par malheur se trouvent en tout lieu,
Et plus souvent aussi, mais avec complaisance,

Ouvrant sa libérale main
Pour dispenser aux bons la juste récompense
Prescrite par le Souverain.

Accablé par la multitude,
Et chargé de soins importants,
Il cherchoit, pour quelques momens,
Une petite solitude,

Qui pût le soustraire aux Cliens.
En Oeillet à son tour il se métamorphose,
Et le voilà qui *subito*,
De crainte du soleil, bonnement se transpose
Sous la tonnelle *incognito*,

S'imaginant que c'est là qu'on repose.
Or comme c'est son art de savoir toute chose,
Du Chevre-feuille il découvrit *prestò*
La plaisante Métémpsychose.

La Nymphe de l'Oeillet fut de même la cause,
Et d'amour tous deux *in pëtto*
Aussi-tôt prirent bonne dose.

De part & d'autre on attaque, on défend,
Après les longs sermens de tendresse éternelle,
La Belle
Se rend.

Rendue, elle est charmée & ne veut de sa vie
Rien aimer que son cher vainqueur;
Mais à chaque moment à Jupin prend envie
De parler, d'ordonner à ce digne Censeur.

Des

Des Supplians de toute espece
Venant d'ailleurs lui présenter sans cesse
Et leurs requêtes & leurs vœux,
Même au fein du bonheur, le rendent malheureux.

N'est-ce donc pas un déplaisir extrême,
De pouvoir à peine en un jour
Au vif objet de son amour,
Dire, comme un éclair, une fois : je vous aime ?
L'Oillet amèrement touché,
D'être, par son devoir, si souvent détaché
D'auprès de celle qu'il adore,
En soupiroit très-tendrement ;
Lorsque le Chevre-feuille, aussi brillant que
Flore,
En ces termes touchans le calme & le restaure.
Console-toi, mon cher Amant,
Je fais tes sentimens, j'aurois tort de me plaindre ;
Tu ne me dis qu'un mot, mais j'en sens la douceur.
Ce mot, dit en courant, vient du fond de ton
cœur ;
Car tu n'as pas le tems de feindre.

LE OUI ET LE NON,

A Madame Sanson.

Sur deux mots tu voudrois que je fisse une
Fable,
Et tu ne daignes pas m'indiquer aucun nom.
Si tu me disois *Oui*, tu serois adorable :
Mais hélas ! je prévois que tu me diras *Non*.

Comment de ces deux mots ferai-je un bon usage ?
 Puissant Dieu de Paphos, viens vîte à mon secours.
 Allons, je le veux bien : Oui sera mon partage,
 Et du côté du Non tu te tiendras toujours.
 Ainsi, quand je dirai, du ton de l'Amour même :
 Oui, charmante Philis, de tout mon cœur je t'aime,
 Sans en vouloir démordre. Aussi-tôt réponds-
 moi :
 Non, je ne veux jamais aimer d'autre que toi.

LA LINOTTE ET LE CORBEAU,

Fable allegorique.

Une jeune & belle Linotte
 Faisoit les honneurs du Printems :
 Les gosiers les plus éclatans
 Venoient d'elle apprendre la note.
 De mille agrémens rassemblés
 Elle étoit la dépositaire ;
 Aussi mille Oiseaux de Cythère,
 D'amour se sentirent troublés.
 Elle étoit douce, elle étoit bonne ;
 Ce qui fit qu'un vilain Corbeau
 Se mit à l'aimer bien & beau.
 Le voilà donc qui s'abandonne
 A toute l'ardeur de ses feux :
 Il parle, il presse, il importune ;
 Mais bien loin de faire fortune,
 Elle chasse l'Amant hideux.
 Aucunement ne se rebute
 L'Animal hautement exclus,
 Et sa Maîtresse encore plus

Fatigue-

Fatigue-t-il & persécute.
Apprenez qu'un Aigle jaloux,
Disoit-il à l'Oiseau timide,
Dans le fond de la Thébaïde
Ira bientôt jouir de vous.
Je crains encor, Belle insensible,
Que ma trop grande pauvreté
N'effarouche votre bonté,
Et ne vous rende moins flexible.
Mais de beaux talens j'ai plus d'un
Que m'a départis la Nature;
Sur-tout, dans la Magistrature,
Vous me verrez hors du commun.
D'ailleurs, un rabat, une robe
Font un Magistrat bien paré:
L'emphase du bonnet carré
Toute laideur aux yeux dérobe.
Bref, si vous voulez dire *Amen*,
Ma Reine, mon cœur, ma charmante,
A jamais vous serez contente
De la fuite de nôtre hymen.
Plus qu'à demi persuadée
Fut la pauvrete: on alloit voir
Naître par-tout le désespoir,
Quand aux Rivaux vint cette idée.
Vers Jupiter on députa,
Et cet hymen illégitime,
Devant lui, fut traité de crime;
Mille raisons on apporta
Pour empêcher cette alliance.
Le sage Jupin s'y rendit;
Aux Députés il répondit,
Et prononça cette sentence:
A l'immonde il est défendu

Par un tendre retour calmez tous mes ennuis ;
Ne cesserez-vous point de m'être si cruelle ?

Hélas ! répond l'insensible Hironnelle ,

Tout m'en presse , & je ne le puis.

Crois-tu qu'il soit en ma puissance ,

En fait d'amour, d'écouter la raison ?

On s'enflamme aisément par inclination ,

Et jamais par reconnoissance.

L'AMOUR ET LA RAISON.

Du tems que la Raison étoit dans son enfance,
C'étoit nouveau jeu chaque jour :

La Raison partageoit alors avec l'Amour
Mille plaisirs où regnoit l'innocence.

Un jour d'été, dans un bois, à l'écart,
Ils goûtoient à loisir le charme de l'ombrage,
Ecoutant des oiseaux le gracieux ramage,

Quand du jeu de Colin-maillard

L'Amour donna l'invention première.

Tirons au fort, dit le Dieu de Cythère,

Pour voir à qui de nous il écheoira

D'être bandé. Sur le champ on tira :

La courte paille en fit l'affaire.

L'Amour perdit, il se mit en colère.

Quand il fut appaisé, la Raison le banda ;

Puis, sans faire de bruit, la Belle s'évada.

L'Amour tâta, chercha, courut de plaine en plaine,

Afin d'obliger la Raison

De tirer ses yeux de prison ;

Mais hélas ! sa peine fut vaine.

Le Dieu des cœurs depuis n'a point vu la clarté,

Et la Raison l'a toujours évité.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Un jour le grand Maître des Cieux,
Content d'un amoureux mystère,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire,
Voulut régaler tous les Dieux.
Il fit préparer l'ambroisie
Et les mets les plus délicats;
Et lui-même de ce repas
Ordonna la cérémonie.
Par son ordre, de tous côtés,
Mercure porta la nouvelle
De cette Fête solennelle
A toutes les Divinités.
Chacun fit d'abord sa partie,
Pour y paroître des premiers.
Les Dieux qui vinrent les derniers,
Furent l'Amour & la Folie.
Pour la Fête de ce beau jour,
Leur présence étoit importante;
Car toute Fête est languissante
Sans la Folie & sans l'Amour.
Dans une bonne intelligence
On les voyoit vivre tous deux,
Et même on remarquoit entr'eux
Une assez juste ressemblance.
Mais il arriva par malheur
Qu'à la porte ils se rencontrèrent,
Et que tous deux se querellerent,
Et mirent le Ciel en rumeur.
Le point d'honneur en fut la cause.
L'Amour voulut prendre le pas;
Mais l'autre n'y consentit pas,

Et

Et prétendit la même chose.
Tu n'entreras pas devant moi,
Dit l'Amour d'un ton de colère:
Le grand Jupiter est mon père,
Et tous les Dieux suivent ma loi.
Et moi, repartit la Folie,
Moi que tu viens chercher toujours,
Que ferois-tu sans mon secours,
Si je n'étois de la partie?
De la Folie & de l'Amour
Telle fut alors la querelle:
Mais ce dernier en eut dans l'aîle,
L'autre lui fit un vilain tour.
Comme il vouloit dans sa furie
La frapper avec son carquois,
Elle à l'instant avec ses doigts
Lui crève les yeux. Il s'écrie,
Et de toute part on entend,
A l'aide, au meurtre, on m'assassine,
Si fort que la troupe Divine
Accourut à cet accident.
Jupiter même en diligence
Y vint, laissant là le régál.
L'Amour lui fit voir tout son mal.
Et le pressa pour la vengeance;
Mais la Folie aussi, de son côté,
Dit ses raisons pour se défendre.
A peine voulut-on l'entendre,
A voir l'Amour si maltraité.
Alors vint certaine Déesse,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mettre un bandeau,
Lui marquant toute sa tendresse
Cependant, malgré sa douleur,

Il avoit un parti contraire ;
 Car il n'est si mauvaise affaire
 Qui ne trouve son défenseur.
 Je veux dire qu'en ce rencontre,
 Comme en tous autres différends,
 On se partagea sur les rangs ;
 L'un étoit pour, l'autre étoit contre.
 Beaucoup soutinrent que l'Amour
 Devoit précéder sa partie :
 D'autres tenant pour la Folie,
 Condamnoient l'Amour à son tour.
 Enfin Jupiter, en bon père,
 Pour accorder ce démêlé,
 Dit au pauvre Amour désolé
 Ces mots qui finirent l'affaire :
Puisqu'il faut qu'à vivre sans yeux
La Folie enfin te réduise,
Je veux qu'en tous tems, en tous lieux,
Ce soit elle qui te conduise.
 Ainsi dit, ainsi fait, & c'est depuis ce jour
 Que toujours la Folie accompagne l'Amour.

L'AMOUR ET L'INTÉRÊT.

Le Dieu l'Intérêt & le Dieu de l'Amour
 Chez certain Partisan se trouverent un jour.
 L'aventure étoit rare : un même domicile
 Par eux n'étoit guere habité.
 Chacun alloit de son côté,
 L'un au plaisir, l'autre à l'utile.
 Voici, dit l'Intérêt, un Enfant bien nippé :
 Beaux traits dorés, carquois d'ébene ?
 La dupe paroît bonne, & je suis bien trompé,
 Si

Si je n'en tire quelque aubaine.
Veux-tu jouer, fils de Cypris?
J'ai des bijoux à ton usage;
Pour quelque argent prêté je les reçus en gage;
Brasselets de cheveux entourés de rubis,
Bagues de sentiment qui couvrent un mystère:
C'est autant de trésors. A qui le dites vous?
Je connois, dit l'Amour, le prix de ces bijoux,
Le tarif en est à Cythère.
Cà, jouons: masse, un trait; paroli; masse trois;
Va le reste de mon Carquois.
Facilement l'Amour se pique:
L'Intérêt, habile narquois,
A bientôt raslé la boutique.
L'Enfant dévalisé s'envole au fond des bois,
Cacher sa défaite & ses larmes.
Son Empire est soumis à de nouvelles Loix.
L'Intérêt regne seul, & dispose des armes
Dont l'Amour ufoit autrefois.

L'AMOUR ET LE RESPECT.

L'Amour rencontrant le Respect,
Et rebroussant à son aspect,
Lui dit: que fais-tu là, beau sire?
Que cherches-tu dans man Empire,
Où tous les Amans sont heureux?
Lorsqu'une fois une Maîtresse tendre
Aux sermens les plus vifs a bien voulu se rendre,
Le Respect aussi-tôt doit s'enfuir tout honteux.
Oui, répond le Respect: il en est d'une sorte
Qu'on doit laisser, comme on dit, à la porte.
Dès qu'on en vient à ce désiré jour,

Tout

Tout est permis au famélique Amour.
Mais il en est d'une autre espèce,
Fruit favorable de la délicatesse,
Qui fait à l'œil, comme à la main,
Réserver pour le lendemain
Quelque friandise nouvelle.
L'Amant gagne toujours beaucoup
A ne pas s'enivrer de plaisir tout d'un coup.
Il fait par ce moyen bonne chère éternelle.
Je t'entends, dit l'Amour: l'exquise volupté
Ne veut pas que l'on ait, auprès de son amie,
Un respect de timidité,
Mais un respect d'économie.

LE SOLITAIRE ET LA FORTUNE.

Un Solitaire, ennemi de la gêne,
Et sectateur de toute volupté
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remord ni la satiété,
Vivoit content sans embarras, ni crainte,
Avec un livre, un verre & son Aminte.
Avint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage & tout le train qui suit
Dame Fortune. Elle-même en personne
Frappe à sa porte, en lui criant: c'est moi.
C'est vous; qui, vous? Ouvrez, je vous l'or-
donne.

Il n'en fit rien. Comment! dit-elle, quoi!
Vous n'ouvrez pas? vous refusez un gîte
A la Fortune, & n'accourez pas vite
La recevoir? Je ne vous connois pas,
Répondit-il. Elle crie, elle gronde;

Le

Le tout en vain. Allez frapper plus bas,
 Je n'aurois pas où loger tant de monde.
 Ah ! logez-en seulement la moitié.
 Vous êtes sourd ? De grace ; ayez pitié,
 Mon cher ami , de la Magnificence,
 Qui se morfond : la Grandeur, l'Opulence,
 La Dignité, la Gloire sont ici
 Réduits, hélas ! à vous crier merci.
 J'en suis fâché mais je ne fais qu'y faire.
 Vous logerez tout au moins le Désir.
 Je ne faurois, répond le Solitaire :
 Je n'ai qu'un lit, que je garde au Plaisir.

L'HIRONDELLE

Ou consolation de la Vieillesse.

A vant le jour, je commençois ma route
 Le long d'un bois : j'entends parler, j'écoute,
 Et côtoyant, je suis de point en point
 Deux Voyageurs que je ne voyois point.
 L'un demandoit : des plaisirs de la vie,
 Quel est celui dont l'ame est plus ravie ?
 J'estime, moi, que c'est celui d'aimer.
 Aimer ! si donc. Il est, pour s'enflammer,
 Un certain tems que la sage Nature
 A fait exprès : tant que ce beau tems dure,
 Faut l'employer ; mais aussi la raison
 Veut qu'approchant de l'arrière-saison,
 Tout doucement, sans craindre qu'on nous fronde,
 On se dispose à voir un nouveau Monde.
 Du moins avant qu'on ait les feux glacés,
 Il faut tout bas dire : Amour, c'est assez ;

J'ai

J'ai bien usé de mon adolescence ;
J'ai des enfans d'une haute espérance ;
Incessamment rien de tous ces bas lieux
Ne touchera ni mon cœur ni mes yeux.
Que si le Ciel , par sa puissance extrême ,
Me redonnoit quelque jour à moi-même ,
Vous me verriez , le plus chaud des Amans ,
Briller encor comme dans mon printems.
En attendant, ma foi, plus d'amourette :
Adieu, bon soir, songeons à la retraite.
Voilà, me dis-je, un homme très-prudent ;
C'est un mari qui n'a plus qu'une dent,
Et qui fâché d'être au rang des ancêtres,
Au premier jour songe à tirer ses guêtres.
Mais à cela j'entends l'autre à son tour,
Qui lui répond : Tu connois mal l'Amour,
Mon pauvre ami, si tu crois que les forces
Pour s'entr'aimer sont les seules amorces.
Tant que le cœur peut goûter des plaisirs,
On sent bien-tôt naître nouveaux desirs.
Est-on aveugle ou manchot, dès que l'âge
D'un petit rien nous interdit l'usage ?
Et ne peut-on voir terminer ses jours,
Sans être sourd à de tendres amours ?
Pour deux Amans, & jusques dans l'absence,
Tout est sensible, & tout est jouissance.
L'ingénieux Amour de tout se sert,
Pour retrouver le printems dans l'hiver.
Encherissant sur l'amitié commune,
Il fait enter cent caresses sur une.
Enfin la mort les prendroit à cent ans,
Sans rien changer entre ces deux Amans.
Certes j'étois dans une joie extrême
De ce langage. Oh ! oh ! mais c'est moi-même.

Sur

Sur mes vieux jours je mets tout mon espoir
Dans le plaisir de toucher & de voir.
Heureux projet, ressource que j'implore !
Parois Soleil, leve-toi vite, Aurore ;
Que je connoisse & baise de grand cœur
D'un tel discours le pathétique Auteur.
Le jour parut, ô surprise nouvelle !
Hélas ! c'étoit la constante Hironnelle.

LES BONS SERVITEURS
ET LE MAÎTRE INGRAT.

Deux Domestiques affidés
Qui jamais ne quittoient leur Maître,
S'étoient un jour persuadés
Qu'il étoit un ingrat, un traître.
Quoi donc ! se disoient-ils, sans nous
Que feroit-il dans ce bas Monde ?
Parmi les plaisirs les plus doux,
C'est pourtant sur nous qu'il se fonde.
Ailleurs il auroit beau chercher
De quoi fournir à sa dépense ;
Et souvent, sans lui reprocher,
Nôtre bourse est en décadence.
Elle lui donne de l'esprit,
Le bon air & la bonne grace.
Ce n'est plus qu'un lâche, un proscrit,
Dès que nôtre zèle se lasse.
Malgré tout cela néanmoins
Il n'a nulle reconnoissance ;
Un fier mépris, pour tant de soins,
Est nôtre unique récompense.

En

En compagnie est-il entré ?
Zeste , il nous défend de le suivre.
Seul à la joie est-il livré ?
Il n'en fort point qu'il n'en soit ivre ;
Tandis qu'exposés à tout vent ,
A la pluie & même aux gourmandes ,
A la porte honteusement
Nous effuyons mille bravades.
Ce métier est trop ennuyeux ,
Nous ne devons plus nous contraindre ;
Et tout-à-l'heure au Roi des Dieux
Allons ensemble nous en plaindre.
Jupiter la plainte entendit ,
Et vouloit leur rendre justice ;
Mais , tout considéré , leur dit :
Continuez vôtre service ,
Et retournez-vous en tous deux ,
Je mets néant à la Requête.
J'en fais trop d'aussi malheureux.
Qui me viendroient rompre la tête.

LES PHILOSOPHES.

Buvons aimons , gardons la bienfiance ,
Mais sur tout le reste silence.
Deux Philosophes pensant bien ,
Sur les choses de ce bas Monde
Réfléchissant , n'y trouvoient rien
Qui donnât une paix profonde.
Ils voyoient tout dans un aspect
Qui ne présentait que la crainte ,
La défiance le respect ,
La discrétion , la contrainte.

A table, un jour de tout cela
Bonnement, entre quatre oreilles,
Ils raisonnoient, lorsque voilà
Qu'on leur apporte trois bouteilles.
Sur la première étoit écrit,
Dans la langue qu'on parle à Rome,
Elixir, Quinte-essence, Esprit
De toutes les erreurs de l'homme.
On ouvre, on sent: c'est, dirent-ils,
L'extrait de différens systêmes.
Ces fucs paroissent trop subtils;
Mon cher, gouvernons-nous nous mêmes.
Hors de nous en vain nous cherchons
La droite route qu'il faut suivre;
Tout systême éblouit, enivre:
Bouchons.

Sur l'autre étoit étiqueté,
Auvilliers, sept cens trente-quatre.
La Philosophique fierté
Commença bientôt à s'ébattre.
Versons donc vite, dépêchons:
Comme il faute, comme il trémousse!
Camarades, sauvons la mousse:
Bouchons.

Enfin dans la dernière étoit
Un spécifique à toute épreuve.
Toutes les fois qu'on en goûtoit,
On sentoit une force neuve.
Vivent les Iris, les Fanchons;
Ce sirop rend sain & robuste.
Amis, rendons-nous, il est juste:
Bouchons.

LA MARGUERITE
ET LA PENSÉE.

Dans un parterre , au beau milieu ,
La Marguerite étoit placée.
Par hasard dans le même lieu
Se trouva la jeune Pensée ,
A qui l'autre orgueilleusement ,
De sa fleur simple & méprisable ,
Reprocha l'avilissement.
Je ne suis pas si méprisable ,
Lui répond avec fermeté
La petite fleurette éclosée.
Vois-tu ce joli velouté ,
Ce beau blanc , ce couleur de rose ?
Bon ! ce n'est là que du commun :
Respecte en moi la métaphore ;
Marguerite & Perle n'est qu'un ,
Et je suis la Perle de Flore.
S'il faut sur les noms disputer ,
Cela seul contre toi décide ,
Et je dois ici l'emporter ;
Car la Pensée à tout préside.
C'est par elle que sur ton cœur ,
Belle Thémire , je domine ;
Et malgré toi , je suis vainqueur
De tout ce que je m'imagine.

LE FAUCON ET LES PIGEONS.

Maître Faucon , fier comme un Ecoissois ,
Alloit en quête ; en sortant de son bois ;

Il voit de loin une jeune Colombe,
 A tire d'aile avance, plane, tombe
 Sur la pauvrette, & se met en devoir
 De la croquer. Quoi donc! votre pouvoir
 Est votre loi, cria l'oiseau timide?
 On est vainqueur, quand le combat décide;
 Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur
 De triompher de moi qui meurs de peur?
 Allez forcer le Milan à se rendre,
 Ou l'Epervier; ils pourront se défendre.
 Nôtre Faucon lui répond d'un ton sec:
 Défendez-vous, vous avez votre bec.
 Hélas! mon bec n'a de force & d'adresse
 Que pour donner quelques coups de tendresse
 A mon ami. Quel est ce bel ami?
 C'est un Pigeon sur ce toit endormi.
 Faut l'éveiller, & qu'il vienne à votre aide.
 Non, s'il vous plaît; de grace, le remède
 Seroit encor pire que n'est le mal.
 Comme ils parloient, le petit animal,
 Se réveillant, vint se perdre lui-même,
 Et bec à bec il se fait égorger.
 L'Amour prudent avoit vu le danger;
 L'Amour ardent ne voit que ce qu'il aime.

LE ROSSIGNOL ET LA PIE.

*A Madame * * **

Un Rossignol, dans les bois de Cythère,
 Donnoit sans cesse un petit opéra,
 Et tour à tour chantoit l'année entière,
 Airs sérieux, gai, tendre *et caetera*.

Plus à la voix il joignoit la manière ;
Et, vous direz tout ce qu'il vous plaira,
C'est la façon qui donne l'art de plaire.
Ne croyez pas que ce fût son seul chant
Qui le faisoit nommer l'Incomparable.
Tout son maintien inspiroit du penchant
Pour la tendresse, & le rendoit aimable.
Un seul défaut pouvoit-on reprocher
A cet Oiseau, c'étoit son injustice ;
Car tous les cœurs se plaisoit à toucher,
Et point n'aimoit, ou c'étoit par caprice :
Pour moi, n'ai pu jamais en approcher.
En même lieu, ma commère la Pie
Chanturluroit toujours de belle humeur ;
Soir & matin elle avoit la pépie,
Et favoit bien attraper du meilleur.
Quoiqu'elle fût d'une peau plus que brune,
Comme elle avoit le corps assez bien fait,
Au jeu d'amour elle auroit fait fortune,
Sans son babil & son peu de secret :
Mais on craignoit sa langue dangereuse.
Sa langue, hélas ! après avoir servi
A faire aimer ses talens à l'envi,
Bientôt après la rendoit malheureuse.
Mais, dites-vous, quel est donc vôtre but
Dans cette Fable ? Ecoutez, Belle, chut :
Sexe changé de la Pie ; & de l'autre
C'est mon portrait, ou plutôt c'est le nôtre.

L'OURSE ET LA TOURTERELLE.

Rare exemple d'un cœur fidele,
O toi qui consacres tes jours

Au

Au culte du Dieu des Amours,
De la tendresse vrai modele,
A tes bons avis j'ai recours,
Dit une Ourse à la Tourterelle.
Un Dououreux des plus charmans
Jure qu'il m'aime à la folie;
Mais quand on est si peu jolie,
Peut-on compter sur les sermens,
Et dois-je espérer des Amans
Qui m'aimeront toute leur vie?
La Tourterelle répondit:
Ma chère, on a l'expérience
Qu'une Belle trop s'applaudit,
Et n'a ni soins ni complaisance.
Par son orgueilleuse indolence
La vive ardeur se refroidit,
Et bientôt la Persévérance
De ses promesses se dédit.
Une moins belle est attentive
A réparer à tous momens
Ce qui lui manque d'agrémens.
Caressante, enjouée, active,
Sa brillante imaginative
Invente mille amusemens.
D'ailleurs on veut en faire accroire,
Et pour justifier son choix,
Un ami vieillit sous ses loix
Par amour, ou par vaine gloire.

LE MASTIN ET LA LEVRETTE.

Un gros Mâtin d'une énorme carrure,
Grondant sans cesse entre ses dents,

Par son collier, par sa figure,
Epouvantoit tous les passans.
Tous les roquets du voisinage
S'en éloignoient avec plaisir,
Et les Dogues soumis venoient lui rendre hom-
mage,

Comme Pachas au grand Visir.
Si vous me demandez quel étoit son mérite,
Ce n'étoit que fureur, orgueil, brutalité.

Tel qu'on redoute ou qu'on évite,
N'est souvent qu'un franc hypocrite,
Qui sous un front hardi marque sa lâcheté,
Et foule aux pieds les droits de la société.

Un jour une jeune Levrette,
S'approchant du réduit de ce fier Animal,
Vint par cent haut-le-corps, & sans songer à mal,
Bondir au pied de sa retraite.

L'étrangler eût été le premier mouvement
De l'impitoyable Cerbère;
Mais l'Amour tout-à-coup désarmant sa colère,
Il crut pouvoir en un moment,

Par un maussade compliment,
Soumettre à ses desirs cette Beauté légère.
Le brutal ignoroit d'un langage flatteur
Le charme adroit & séducteur;
D'une patte assommante il caressoit la Belle,
Et des coups redoublés exprimoient son ardeur;
Ardeur qui rarement fléchit une cruelle.

Pour trouver le chemin du cœur,
Il faut joindre aux transports une aimable dou-
ceur.

A force de refus, la timide Levrette
Triompha des assauts de l'affligeant Mâtin,
Qui, furieux de sa retraite,

En

En pleine basse-cour pestoit d'un air hautain,
Contre l'Amour & le Destin.
Une vieille Barbette, insultant à sa peine,
Lui tint, mais un peu tard, cet utile discours:
Quand la conquête est incertaine,
Que l'adresse vienne au secours.
Amans, il faut fléchir, non vaincre une inhumaine.
A qui veut exiger on refuse toujours,
Et le cœur n'est jamais le tribut de la gêne.
La Volupté, par cent détours,
Jalouse de ses droits, veut être Souveraine:
La contrainte engendre la haine,
Et la liberté seule enchaine les Amours.

LA TOURTERELLE ET LE MOINEAU.

Un Moineau s'étoit enflammé
Pour une jeune Tourterelle;
Il n'aimoit que pour être aimé,
Et pressoit vivement sa Belle.
Mais elle, d'un air de courroux,
En repoussant le téméraire,
Lui dit: mon cher ami, tout doux,
Nous ne ferons jamais affaire.
Je hais tous ces emportemens
Qui viennent d'une aveugle flamme;
Je n'aime que les sentimens,
Ce sont les délices de l'ame.
Des sentimens! expliquez-moi
Ce que ce grand mot représente.
Peut-être en aurois-je; & pourquoi
Etre d'abord si méprisante?
Ecoutez bien: je suis constant;

Je passerai toute ma vie
A ne vous caresser qu'autant
Que je vous en verrai l'envie.
Je suis délicat, attentif,
Modéré, quand il le faut être,
Quelquefois aussi plus actif,
Et sur-tout de moi toujours maître.
Un rien, une œillade, un souris
Me tient lieu de la jouissance,
Et d'espérance je nourris
L'Amour affamé par l'absence.
Pour l'exacte discretion
Je fais la pousser à l'extrême;
La moindre petite action,
Je la cache jusqu'à moi-même.
Sans m'autoriser du passé,
Par de nouveaux soins je mérite
Que de mon bonheur commencé
On daigne m'accorder la suite.
Enfin, ce que j'aime est mon tout,
Mon bien, mon unique fortune:
Ce sont deux ames bout à bout,
Ou plutôt deux qui n'en font qu'une.
Voilà, ma mignonne, voilà
Des sentimens, ou je m'abuse:
S'il en est d'autres que ceux-là,
La Nature me les refuse . . .
Ces témoignages entassés
Qu'à ton amour tu viens de rendre,
C'est beaucoup; mais non pas assez,
Pour m'engager & me surprendre.
Certain charmant je ne fais quoi,
Qui je ne fais comment s'explique,
Ah! si je le voyois en toi!

Mais

Mais à présent nul ne s'en pique.
Des sentimens, des sentimens !
Hélas ! jamais n'en trouverai-je ?
Seuls amenez-moi des Amans,
Seuls vous avez ce privilége.
Je comprends ; je ne vous plais point,
Ou quelqu'autre est votre conquête :
Des sentimens ! voici le point,
Ce n'est rien qu'un refus honnête.
Adieu donc , lui dit le Moineau ;
Mais d'un ton si vif & si tendre,
Qu'elle lui repliqua : tout beau,
Il faut un peu savoir attendre.
Eh ! malheureux petit brutal,
Faut-il ? Aussitôt l'inhumaine
Fit semblant de se trouver mal
C'étoit donner liberté pleine.
Le drôle fut se régaler
Aux dépens de nôtre cruelle.
Il faut brusquement s'en aller,
Si l'on veut que l'on nous rappelle.

L'HIRONDELLE.

Une Hirondelle inquiète,
Voyant approcher l'hiver,
Pour n'être prise sans verd,
Voulut faire sa retraite.
Elle avertit ses petits
De s'apprêter au voyage ;
Mais ils n'en font pas d'avis.
Pourquoi ce remue-ménage,
Ma Mère ? Quel vertigo

De changer de domicile !
Nous avons tout à gogo ;
Les plaisirs sont nôtre asyle ;
Dans les champs & dans la ville ,
Est-il un climat plus doux ?
Le soleil, dont la lumière
Doit être commune à tous ,
Ne luit ici que pour nous :
Tout nous rit, tout nous prospère ;
Ma Mère , à quoi pensez-vous ?
Ah ! Jeunesse sans cervelle ,
Née ici de ce printems ,
Vous n'avez point vu , dit elle ,
D'autres lieux , ni d'autres tems.
Ce n'est pas toujours de même ;
Bientôt l'hiver au teint blême ,
Va rendre l'air sans chaleur ,
La campagne sans verdure.
Où trouver dans la rigueur ,
Abri contre la froidure ,
Ver où mouche pour pâture ?
Prevenons-en le danger ,
Avant que l'air de la France ,
Si sujet à l'inconstance ,
Ait eu le tems de changer.
Son séjour en vain nous flatte ;
L'espèce dont on nous voit
Est un peu trop délicate
Pour attendre le grand froid.
Faut-il qu'on vous réitère
Que le climat qui vous plaît
Pour les Hirondelles n'est
Qu'une terre passagère.
Des Pays chauds habitans ,

Nous

Nous en sortons au printems,
Pour venir sur le rivage,
A la faveur du beau tems,
Etablir nôtre ménage.
Mon dessein est accompli,
J'ai pris mon tems de manière
Que tout m'a bien réüssi.
Graces à Dieu, vous voici
Aussi drus que Père & Mère.
Que me reste-t-il à faire,
Si non de mettre à couvert,
Dans une terre éloignée,
Des insultes de l'hiver,
Et moi-même & ma lignée?

L'HIRONDELLE ET LES FOURMIS.

Une Hironnelle, habile aventurière,
Un jour entra dans une fourmillière,
Et tout d'un coup ne songea qu'aux moyens
D'avoir le bien des petits citoyens.
Mes chers enfans, il est un nouveau Monde,
Leur cria t-elle, où la terre féconde
Incessamment, par mon ordre & mes soins,
Rapportera dix centuples au moins.
Quelqu'un veut-il entrer dans la dépense,
Et me donner ce qu'il voudra d'avance?
Je prendrai tout, & même jusqu'au grain
Dont la bonté n'est pas un fait certain;
Et pour le prêt qu'on daignera me faire,
De grands trésors feront le prompt salaire.
De grands trésors, répondent les Fourmis!
Comment cela? Un de nos bons amis,

De

De ce pays revenu cette automne,
Dit que la mort n'y conserve personne;
Point de maisons, ni pierres pour bâtir,
Peu d'alimens, rien de quoi se vêtir;
Que le terrain, quoique neuf & fertile,
A cultiver fera très-difficile;
Et que des bois, qu'habitent les Castors,
Sont de ces lieux les uniques trésors.
Il ne falloit de sens commun qu'une once
Pour suggérer une telle réponse;
Et cependant, sur de simples billets,
Quelques Fourmis lacherent leurs effets.
On les paya; mais l'étrangère habile
En payoit un pour en redonner mille.
Payoit! que dis-je? Un profit inoui
Rendit chacun interdit, ébloui.
Heureusement revenant à soi-même,
Du gain flatteur on vit le stratagème;
Et connoissant l'impossibilité,
On fut se taire, & n'être plus tenté.
Lorsqu'on nous fait des promesses trop amples,
Défions-nous d'un funeste retour:
Il doit paroître aussi clair que le jour,
Quand on propose un profit sans exemples.

LE PERROQUET ET LA PERRUCHE.

Un petit-maître Perroquet
Prenoît plaisir à faire entendre,
Par ses façons & son caquet,
Que pour lui Perruche étoit tendre.
Chaque oiseau présent murmuroit
De ses sottes minauderies;

Perru-

Perruche elle-même fouffroit
De ses fades cajoleries.
Néanmoins elle n'osa point
Sur le champ lui faire querelle;
Mais il fut tancé de tout point
Sitôt qu'il fut seul avec elle.
Honteux, confus, tout interdit,
Il essuya la réprimande;
Puis, d'un air docile, il lui dit:
Instruisez-moi sur ma demande.
Chez la Belle qui m'a charmé
Comment devois-je donc paroître?
N'y paroissez jamais aimé,
Mais seulement digne de l'être.

L A R O S E.

Vous voulez me cueillir, disoit la Rose en pleurs
Au jeune Corylas, qui l'avoit cultivée;
Hélas! m'avez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs?
Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs?
Par ces mots la Rose vermeille
Croyoit convaincre Corylas;
Corylas détournant l'oreille,
Feignoit de ne l'entendre pas.
Cent fois, poursuivoit-elle encore,
Vous avez prévenu l'aurore,
Pour me voir & pour m'arroser.
Vous n'osiez même me baiser,
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Arrêtez, cher Berger; cruel que faites-vous;
Arrêtez un moment: quand vous m'aurez cueillie,
Quel-

Quelques instans après vous me verrez flétrie ;
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.

Ainsi parloit la Rose en larmes,
Mais ses cris furent superflus.

Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes,
Et Corylas ne l'aima plus.

Amans, dans les plus dures chaînes,
Contraignez vos brûlans désirs.

Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.

LE LYS ET LA VIOLETTE.

Auprès d'un Lys très-humblement
La Violette étoit couchée ;
Des graces de son fier Amant
Elle étoit vivement touchée :
Mais n'osant pas lui déclarer
Le feu secret qui la dévore,
Elle se contentoit d'errer
Au pied de celui qu'elle adore.
Le Lys, du haut de sa grandeur,
La lorgne dans son bas étage.
A l'aspect d'un si grand Seigneur,
Elle rampe encor d'avantage.
A cause de la nouveauté
D'une Belle qui s'humilie,
L'orgueilleux Lys en fut tenté,
Et bientôt l'intrigue se lie.
J'eusse vu du premier coup d'œil
La Violette & son manège :
L'humble beauté n'est qu'un orgueil
Qui doucement veut tendre un piège.

LE PAON ET LE PHE'NIX.

Un jeune Paon de sa queue étalée
Préconisoit la superbe beauté.
Il s'attendoit d'aller saisir d'emblée
Les cœurs friands de toute la Cité.
Vint un Phénix, qui, malgré son plumage,
Moins séduisant, put seul en approcher.
Pourquoi sur l'autre eut-il tant d'avantage?
C'est qu'il renait sans sortir du bucher.

LES PIGEONS ET LE MOINEAU.

Le long d'un mur étoient juchés
Deux Pigeons constans & fidèles,
Les yeux l'un sur l'autre attachés,
Et déployant un peu leurs aîles.
Un Moineau plein d'activité
Insultoit à leur quiétude,
Traitant cette tranquillité
D'indolence, d'ingratitude,
De dégoût, de caducité.
Pensez mieux de nôtre tendresse,
Dit la Colombe avec douceur:
L'amour est moins une courte caresse,
Qu'un long épanchement du cœur.

LE SANSONNET ET LA COLOMBE.

Dieux! que j'aime Margot la Pie!
Jamais n'en pourrai-je être aimé?

Disoit

Disoit un Sanfonnet charmé
A la Colombe son amie.
Quoi! pour un si volage oiseau
Tu peux soupirer, lui dit-elle!
C'est dommage qu'un feu si beau
Te brûle pour une infidelle.
De cette Margot parlez mieux,
Dit le Sanfonnet en colère.
Dépeins-nous donc son caractère,
Répond la Colombe aux doux yeux.
C'est bonté de cœur admirable,
Une éloquence sans caquet,
Une humeur toujours agréable,
De beaux yeux, l'air un peu coquet . . .
(Mais sur ce point je suis discret,
Ce mal devient inévitable.)
Enfin des talens, des appas;
Et si vous vouliez que j'en cause,
Je dirois qu'elle a quelque chose
De plus rare, qu'on ne voit pas.
De lui plaire fais ton étude,
Répondit l'oiseau de Cypris;
Mainte Colombe sage & prude
Voudroit être Pie à ce prix.

L'AIGLE ET LA MOUCHE.

Je suis un Oiseau sans pareil,
A la Mouche disoit une Aigle;
Je m'éleve jusqu'au Soleil,
Et sur son cours mon vol se règle.
C'est, dit l'autre, de grands honneurs,
Que d'approcher du Dieu de la lumière.

Je

Je ne vante point mes grandeurs,
Mais je touche à tout la première.

LE PINSON FUGITIF.

Un Pinson tendrement aimé
Pour la douceur de son ramage,
Songeoit à s'évader de la petite cage,
Où depuis plus d'un an il étoit enfermé.
Un jour son Maître étant charmé
De l'ouïr fredonner avec tant de justesse,
Le tire de prison, le baise, caresse,
Et le fait percher sur son doigt.
Mais, loin que son ingrat réponde à sa tendresse,
Il part, sans lui rien dire, & vole vers le toit.
Son Maître met tout en pratique
Pour l'obliger à revenir.
Sois assuré qu'à l'avenir
Tu feras mieux chez moi que n'est mon fils unique;
Je te promets, lui disoit-il,
Qu'à la place des grains de mil,
Ta mangeoire sera pleine de cassonade:
Je prétends que la limonade
Soit ton ordinaire boisson.
Mais néant; nôtre ingrat Pinson
Lui dit, en secouant les aîles:
Toutes ces promesses sont belles;
Jadis elles m'auroient tenté.
Mais maintenant je trouve en elles
Moins de douceur que dans la liberté.

LE PAPILLON ET LES TOURTERELLES.

Un Papillon, sur son retour,
Racontoit à deux Tourterelles,
Combien, dans l'âge de l'amour,
Il avoit caressé de Belles.
Aussi-tôt aimé qu'amoureux,
Disoit-il, ô l'aimable chose,
Lorsque, brûlant de nouveaux feux,
Je voltigeois de rose en rose!
Maintenant on me fuit par-tout,
Et par-tout aussi je m'ennuie.
Ne verrai-je jamais le bout
D'une si languissante vie?
Les Tourterelles, sans regret,
Répondirent: dans la vieillesse,
Nous avons trouvé le secret
De conserver nôtre tendresse.
A vivre ensemble nuit & jour
Nous goûtons un plaisir extrême.
L'amitié qui vient de l'amour
Vaut encor mieux que l'amour même.

LA VÉRONIQUE ET L'AUBE-ÉPINE.

La Véronique à l'Aube-Épine
Vantoit ses attributs parfaits.
Je vaux toute la Médecine.
Qui ne connoit pas mes effets?
Il n'est point de mal indomptable
A ma spécifique vertu;
Il n'est point de plaie incurable

Point

Point d'incurable ! Y penses-tu ?
Tes vertus ne sont pas si sûres.
Ma Fleur dit qu'un mois va venir,
Où le cœur reçoit des blessures
Que tu ne pourras pas guérir.

LE HÉRISSEON ET LA TAUPE.

Maudit soit le siècle où nous sommes,
Disoit un joli Hérisson.
Sais-tu bien que ces vilains hommes
Ont sur moi fait une Chançon ?
Me voilà devenu sottise.
D'où vient équivoquer ainsi ?
J'en fus également surprise,
Me voyant sottifier aussi,
Lui répond la Taupe fâchée.
Par la perversité du tems,
Une équivoque est attachée
A tout ce qui frappe les sens.
Sur les mots sans cesse on badine :
Cela produit un sot effet ;
Car de-là vient, je m'imagine,
Que plus on dit, & moins on fait.

LE CHIEN GASCON.

Je suis de la fidélité,
Disoit un Chien, le vrai Symbole.
Combien de trésors ont été
Sous ma tutelle en sûreté,
Sans que j'en ôtasle une obole !

Est-il d'animal comme moi.
En souplesse qui me surpasse,
Lorsque, devant le jeune Roi,
Je fais des tours de passe-passe?
Je vous détaillerois mon art
Et pour la chasse, & pour la pêche
Où je nage comme un Canard;
Mais ma modestie en empêche.
Savez-vous ce que répondit
Une jeune Eperlan femelle:
Que n'ai-je au moins une parcelle
De tous les talens qu'il décrit!
Voici ma vie, écoutez, Belle,
On m'enfile, & puis on me frit.

LE DINDON ET LA FRAISE.

Sur une Fraîse appétissante
Un gros Dindon jettant les yeux,
Vers cette Belle qui le tente,
Porta son bec audacieux.
Sans égard, sans délicatesse,
Il la gobe en maître absolu.
Est-ce donc ainsi qu'on se presse,
Dit-elle à ce vilain goulou?
Grand-merci, vorace bedaine,
De vouloir tout d'un coup finir;
Vous m'allez épargner la peine
De vous procurer du plaisir.

LA FLUTE ET L'OREILLE.

Arrête, Pan, écoute, adore,
Je suis la Flûte de Blavet;
N'ose pas en jouer encore,
Sans lui demander un brevet.
Tu voudrois bien avoir la bouche
Qui produit ces sons gracieux,
Et sans qu'il semble qu'elle y touche,
Transporte l'ame dans les Cieux.
Oui bien, sa bouche est sans pareille,
Dit Pan avec sincérité;
Mais je place dans son Oreille
Ce centre de la volupté.

L'ARC-EN-CIEL ET LES RATS.

Du haut Empire de la Lune
On bannit un jour tous les Rats,
Qui, cherchant meilleure fortune,
Voulurent descendre ici bas.
Le long d'un Arc-en-ciel immense
Dégringolent les bonnes gens.
La Troupe, par reconnoissance,
Avec lui contracte alliance;
Et c'est, dit-on, depuis ce tems
Qu'à cause du service extrême
Que l'Arc-en-ciel rendit aux leurs,
On remarque dans l'homme même
Des Rats de toutes les couleurs.

LA CHENILLE ET LA FEMME.

Chenille, vilain animal,
Qui dans ces bois nous importune,
Qu'à nos arbres tu fais de mal !
Ah ! Dieux ! je crois en sentir une.
La Chenille ayant entendu
Ce qu'une femme disoit d'elle,
Sans se fâcher, a répondu :
Ma laideur n'est pas éternelle.
Bientôt changée en Papillon,
J'aurai des couleurs admirables,
Du bleu, du blanc, du vermillon,
Et je serai des plus aimables.
Plus d'une Femme, à ce qu'on dit,
Est de moi l'image parfaite,
Chenille au sortir de son lit,
Papillon après sa toilette.

PARODIE DE LA FABLE PRÉ-
CEDENTE.

Chenille, charmant animal,
Ouvrage exquis de la Nature,
Si tu nous fais un peu de mal,
Rien n'est si beau que ta parure.
La Chenille ayant entendu
Ce que la Femme disoit d'elle,
En soupirant, a répondu :
Ma beauté n'est pas éternelle.
Bientôt, changée en Papillon,
Malgré ce mélange admirable

De

De bleu, de blanc, de vermillon,
Je ne paroitrai plus aimable.
De la volage, à ce qu'on dit,
Je ferai l'image parfaite.
Déjà j'entends que l'on maudit
Le Papillon & la Coquette.

LA BERGERONNETTE ET LA PIE.

Fable allégorique.

Une jeune Bergeronnette,
Et qui cachoit dans ses yeux fins
Une humeur gentille & follette,
Crut, pour parvenir à ses fins,
C'est-à-dire à son mariage,
Qu'il falloit bien choisir un cœur,
Attendu que d'un bon ménage
Dépend le souverain bonheur.
Prends pour conseil & pour amie,
Lui dit un beau matin l'Amour,
Cette belle & savante Pie;
Tu t'en trouveras bien un jour.
Fi donc, la Pie! Elle est larrone.
Tant mieux, répond l'enfant aîlé;
Je lui dirai qu'elle te donne
Tous les cœurs qu'elle aura volé.
Par cet ordre désabusée,
Elle prit Cupidon au mot,
Et depuis ce tems la rusée
Aime éperduement sa Margot.

LE CHIEN ET LE MOINEAU.

Oui, je vis heureux comme un Roi;
Pour le plaisir je semble vivre;
Je me fais moi-même la loi,
Et ma loi c'est de n'en point suivre.

En amour je suis un Lutin:
Avec les Belles du bocage,
Si ne m'y prenois du matin,
Au soir resteroit trop d'ouvrage;
Et d'ailleurs quelle liberté!

Le Moineau parloit de la sorte
Au petit Chien de qualité,
Que toujours sa Maîtresse porte.
Mais ce bien-aimé, fier des soins,
Des attentions assidues
A prévenir tous ses besoins,
Et de cent caresses rendues,
Qu'on lui prodigue chaque jour
Pour les délices de la vie,
Voulut l'emporter à son tour.
La mienne, dit-il, est suivie
De tous les différens bonheurs;
Et même, lorsqu'on me gourmande,
Ma Maîtresse, par ses rigueurs,
Me marque une amitié plus grande.

Quoi! vous fuyez vôtre Maman!
Vous ne m'aimez point, me dit-elle!
Je ne vous ai pas vu d'un an;
Oh! nous aurons tous deux querelle.
Mais à peine ai-je été grondé,
A peine chagrin j'en demeure,
Qu'aussi-tôt un baiser dardé

Me

Me parcourt pendant plus d'une heure.
 Le Moineau répondit: Es-tu donc assez sot.
 De t'attribuer sa tendresse?
 Ce n'est pas toi, pauvre idiot,
 C'est son Amant qu'elle caresse.

LES DEUX CHIENS.

Un petit Chien appelé Friolet,
 Jeune, joli, caressant & douillet,
 Sembloit tout seul occuper sa Maîtresse.
 Enorgueilli des marques de tendresse
 Qu'il recevoit & le jour & la nuit,
 Un beau matin, il disoit ce qui suit
 A Soliman, qui venoit de la chasse.
 Gros animal, que les Chiens de ta race
 Sont malheureux! Un morceau de pain noir
 Est ton salaire & ton unique espoir.
 Quand fatigué, battu, patte meurtrie,
 On te rattache au fond d'une écurie,
 Moi, sur Madame incessamment couché,
 Je suis nourri de biscuit tout mâché.
 Je dors, faut voir. Jamais on ne réveille,
 Que pour manger, Friolet qui sommeille,
 Ou pour baiser son museau si chéri.
 Elle est en pleurs au moindre petit cri.
 Qu'as-tu, mon fils, mon roi? Viens à ta mère,
 Viens, mon amour, & c'est chère sur chère
 Qu'elle me fait. Cent fortes de discours,
 Que l'on m'adresse, & qui partent toujours
 Du fond du cœur, témoignent bien qu'on
 m'aime
 Plus que son bien, son mari, que soi-même.

Te parle-t-on à toi si tendrement ?
Non, repliqua Soliman brusquement ;
Mais , quand aussi mon Maître prend ma patte ,
Quand quelquefois il me baise , il me flatte ,
C'est seulement moi seul qu'il a dessein
De caresser. Tu ne fais pas le fin
De cet accueil , qu'en dupe tu nous vantes.
A ta Maîtresse un Tel tu représentes.
Ce n'est pas toi , va , ne t'y trompe pas ,
C'est son Amant , qu'elle tient dans ses bras.

LE RHINOCEROS ET LA GUENUCHE.

Un Rhinoceros lourd , pesant ,
Et d'une forme Eléphantine ,
Se sentit un amour pressant
Pour une Guenuche enfantine.
Ciel ! quelle disproportion ,
Et pour l'esprit & pour la taille !
S'il arrivoit telle union ,
Les choses n'iroient rien qui vaille.
Le Rhinoceros entêté ,
Dit : je m'en rapporte à l'Oracle ;
Et le Grand Prêtre consulté
Répond : je n'y vois point d'obstacle.
L'Amour est le tyran des cœurs ;
S'il falloit qu'il prît la balance ,
Pour mettre au niveau ses faveurs ,
Où seroit sa toute-puissance ?

L'ABEILLE

L'ABEILLE ET LE HIBOU.

Il étoit une Abeille alerte, vigilante,
Tout le jour occupée au soin de sa maison,
Adroite, ingénieuse, & sans cesse agissante,
Pleine d'esprit & de raison.
Ce n'est pas tout, brillante & belle,
Elle ravissoit tous les cœurs;
Un air frais, de vives couleurs,
Et partout beauté naturelle.
Par hazard un vilain Hibou,
La rencontrant, eut l'imprudence
D'en devenir amoureux fou.
Vous me direz: quelle insolence!
Vous avez raison. Néanmoins
On ne rebuta pas ses soins;
Tout en plut, jusqu'à son silence.
Son minois sombre & triste, & sa lugubre humeur
Furent pris pour respect, pour secrète langueur;
Sa retraite & sa solitude,
Pour crainte & pour inquiétude.
Bref, l'affaire alloit si grand train,
Que plus d'un bel oiseau chagrin
S'en plaignit; on fit une ligue,
Pour rompre la nouvelle intrigue.
Le Papillon étoit le plus jaloux;
Joint aux autres rivaux, ils s'en allerent tous
Porter au Dieu d'Amour leur plainte légitime.
N'est-ce pas, dirent-ils, un crime
Que nôtre Abeille aime un Hibou?
Quel rapport, quelle ressemblance!
Que l'on nous montre donc par où
Peut venir cette bienveillance.

Un

Un Hibou! Ciel! Que peut-on voir
 De plus hideux & de plus noir?
 La plus aimable volatile
 Aimeroit le monstre des bois!
 L'une est vive, enjouée, agile;
 L'autre pesant, morne, fournois.
 A-t-on jamais vû d'alliance
 Plus mal assortie en tout point?
 Nous attendrons vôtre Sentence,
 Et jusques-là nous ne le croyons point.
 Cupidon écouta la jalouse cohorte,
 Et, son trait à la main, répondit de la sorte:
 J'adjuge à ce laid animal
 Sur le cœur de l'Abeille une entière victoire.
 Si, pour s'aimer, tout devoit être égal,
 Où feroit donc ma puissance & ma gloire?

LA FOURMI ET LE CHAT.

Une Fourmi vigilante, empressée
 A voiturer la moisson ramassée
 Pour son hyver, passoit & repassoit
 Devant un Chat, & souvent l'agaçoit,
 En lui disant: Petites que nous sommes,
 Ne laissons pas d'apprendre à vivre aux hom-
 mes,
 Et Salomon renvoye à la Fourmi
 Le Fainéant pendant l'Août endormi.
 Il a raison: mon agissante adresse
 Réveilleroit la plus froide paresse.
 Toi, que fais-tu, que puisse un spectateur
 Mettre à profit? Il est vrai, grand docteur
 A Souris prendre, on voit ta patte habile

Dans

Dans la maison n'être pas inutile.
Mais, pour mieux faire, il faudroit, aussitôt
Que la rusée est à toi d'un plein faut,
Me la croquer, & vite en sentinelle
Te préparer à capture nouvelle.
S'en faut beaucoup que l'on en use ainsi
Chez tes pareils. Est-elle à ta merci,
La friponnière : en vrai Polichinelle,
De cent façons tu te mets avec elle
A badiner, & prête à t'échapper,
Au même instant tu cours la rattraper,
Si que, cent fois tournée & retournée,
Elle est ton jeu le long de la journée.
Tu ne finis tes folâtres ébats,
Que quand ta patte & tes yeux sont bien las.
Même on croiroit que tout ce badinage
Te plairoit plus que le but de l'ouvrage.
Il faut agir plus sérieusement,
Et ne pas perdre un seul moment.
A toi permis, le premier t'en loue,
Répond le Chat : mais, tandis que je joue
Si follement, fache qu'à ma façon
Je fais à l'homme une belle leçon.
C'est à longs traits qu'on doit goûter la joie,
Et le vainqueur à même de sa proie,
Qui ne fait pas allonger son plaisir,
Reste bientôt sans force & sans désir.
La volupté met tous ses artifices
A reculer la fin de ses délices.
Adieu, Mignonne : instruis l'oisiveté ;
J'instruirai, moi, l'amour précipité.

LE PINSON ET LA TOURTERELLE.

Un Pinson se mouroit d'ennui,
Voyant sa petite maîtresse
Ne plus paroître avoir pour lui
Ni ménagement, ni tendresse.
Fâché de ses nouveaux mépris,
Il s'en plaint à la Tourterelle.
Voulez-vous renouer, dit-elle ?
Oui bien ; dans les bois de Cypris
Il n'est point d'amant si fidèle.
Son cœur vous aviez donc conquis ? . . .
A mille faveurs j'en appelle.
Comment obtîntes-vous ce prix ? . . .
Par beaucoup de soins, & d'allarmes.
Cher Pinson, reprenez vos armes ;
On garde un cœur comme on l'a pris.

LE CHEVAL ET LE CHIEN.

Un beau Cheval qu'avoit Dame Nature
Fait à plaisir, vantoit son encolure,
Tête, poitrail, croupe & jambes surtout :
Il se louoit enfin de bout en bout,
Sans oublier son admirable adresse
Dans le manège, encor moins sa vitesse ;
Puis dit au Chien : Petit, regarde-moi,
Des animaux ne suis-je pas le Roi ?
Quel air ! quel port ! Je suis le vrai modèle
D'un noble orgueil. Pour moi, je suis fidèle,
Répond le Chien, & je me borne là . . .
C'est fort bien fait, mais c'est peu que cela ;
De

De tes talens la liste n'est pas ample . . .
 Je le fais bien, mais on voit maint exemple,
 Chez les humains, de ta grande fierté;
 On n'en voit point de ma fidélité.

LA POULE ET LE RENARD.

Une Poule alerte & joyeuse
 Vivoit sans soins & sans souci,
 Elle avoit tout à sa merci,
 Et tout sembloit la rendre heureuse.
 Dans son nid le grain abondoit,
 Pour les bons œufs qu'elle pondoit.
 Elle étoit jeune, elle étoit belle,
 Et son Coq ne caressoit qu'elle.
 Un vieux Renard lui dit un jour:
 Comment te vantes-tu, m'amour,
 Que rien au monde n'est capable
 De te troubler dans ton bonheur?
 Eh! de moi tu n'as donc pas peur?
 Si jamais j'entre dans l'étable,
 Nous verrons . . . Et que verrons-nous?
 J'attends tranquillement vos coups:
 Mais du premier, je vous en prie,
 De vivre faites-moi cesser.
 Le dernier plaisir de la vie
 Est de mourir sans y penser.

LA SOLE ET LE POULET.

Une Sole étoit amoureuse
 D'un beau, jeune & petit Poulet,
 Qui,

Qui, pour la rareté, du fait,
Rendoit souvent sa Belle heureuse.
Quelle rareté, dira-t-on?
C'est qu'il ne craint point que la Sole
En jase la moindre parole,
Et divulgue leur passion.
Quoi donc! Est-ce que jamais Dame
Publia ses tendres délits?
Bon! l'Homme se vantoit jadis:
Mais, pour le présent, c'est la Femme.

LES TOURTEREAUX ET LA FAUVETTE.

Qu'on est malheureux, quand on aime,
S'entredisoient deux Tourtereaux!
Tantôt une frayeur extrême
Vient des jaloux, ou des rivaux.
Tantôt les rigueurs de l'absence
Nous font couler les jours en pleurs;
Quelquefois même la présence
Expose à de vives douleurs.
Un importun nous incommode,
Un babillard nous fait rougir,
Ou quelque ridicule mode
Glose nôtre façon d'agir.
Allons consulter à Cythère
Les Oiseaux de ce pais-là.
Vers cette région si chère
Le beau couple aussi-tôt vola.
La Fauvette expérimentée
Consola nos pauvres Amans,
Et leur tendresse rebutée
Regut ces éclaircissements.

Souvent

*Souvent les amoureux désirs
Dans de grands chagrins nous engagent ;
Mais les chagrins sont des plaisirs ,
Lorsqu'entre deux ils se partagent.*

LE HIBOU ET LA TOURTERELLE.

Pour sa Maîtresse un vieux Hibou
Avoit pris une Tourterelle,
S'imaginant, le vilain fou,
Qu'il pourroit se faire aimer d'elle.
Mais n'essuyant que des mépris,
Et des rebuffades très-vives,
Aux dépens du fils de Cypris,
Il s'évapore en invectives.
Au Diable soit l'enfant maudit,
Et sa puissance souveraine,
Qui n'a ni vertu ni crédit
Sur le cœur de mon Inhumaine.
N'espere point d'heureux retour,
Hibou ; ton erreur est extrême.
On accuse souvent l'Amour,
Au lieu de s'accuser soi-même.

LE PAPILLON.

Un jeune Papillon, élève du Printems,
Beau, brillant, bien doré, mais léger &
volage :
En d'autres ce défaut déplairoit, j'y consens ;
Dans nôtre Papillon c'étoit un avantage :
Ce nouveau fils du blond Phébus,

Ce mignon de Dame Nature ,
Par la beauté de sa parure ,
Sembloit de tous les cœurs exiger les tributs.
Déjà Flore en paroît éprise ,
Déjà Zéphyre en est jaloux ,
Et dans son cœur se formalise
De ce qu'on lui fait les yeux doux.
Mais, telle enfin est la méthode ,
Un bel & magnifique habit ,
Certains petits airs à la mode ,
Des jeunes gens font le débit.
Avec de pareils avantages ,
Jugez si nôtre Papillon
Sut attirer tous les suffrages.
Pour lui d'abord soupira, ce dit-on,
Une foule de fleurs nouvelles ,
Qui toutes avoient des appas ;
Mais vainement soupiroient-elles ,
Car Papillon ne les écoutoit pas.
Il courtoisa la Rose & puis la Tubereuse ,
Puis l'Anemone , puis l'Oeillet.
Nulle pourtant ne fut assez heureuse
Pour fixer ce petit Coquet.
Tout enyvré de ses conquêtes ,
Le galant se croyoit au rang des Paladins ;
Mais souvent les plus belles fêtes
Finissent par de grands chagrins.
Sur le soir de cette journée ,
Je pense, un Démon séducteur ,
Peut-être aussi sa destinée ,
Lui fit appercevoir une sombre lueur.
Dès-lors adieu fleurs & parterre ,
Adieu les roses & les Lys ;
Vous tâchez en vain de lui plaire ,

La flamme est la Beauté dont son cœur est épris.
Il étoit sans expérience,
Ainsi qu'un Papillon d'un jour,
Et méritoit quelque indulgence,
Si les Destins n'étoient pas sans retour.
Il vole où son malheur l'appelle.
D'abord l'instinct fut le plus fort,
Et l'obligea, malgré son zèle.
A calmer le premier transport.
Mais Jeunesse est présomptueuse,
Et ne veut jamais foiblement;
A son humeur impérieuse
Tout doit céder dans le moment.
Tant s'approcha de ces flammes mortelles
L'inconsidéré Papillon,
Qu'il y laissa sa parure & ses aîles,
Et demeura rôti comme un Grillon.
Cependant encore il respire;
Mais triste, morne & languissant,
Osant à peine se produire,
Le cœur toujours hautain, quoiqu'à terre rampant.
Cet infortuné volatile
Voudroit encore être Chenille;
Mais le cruel Destin en ordonne autrement.

LE PHILOSOPHE ET L'AVOCAT.

Un Philosophe songe-creux,
Qui ne savoit qu'en théorie
Ce que c'est que d'être amoureux,
Disoit un jour: Je vous en prie,
Expliquez-moi, jeune Avocat,
D'où vient que l'Amant se propose

Un plaisir vif & délicat,
En répétant la même chose.
C'est un abus, en vérité,
D'appeller un bonheur suprême
Une chose sans nouveauté,
Dont l'effet est toujours le même.
Monsieur le raisonneur profond,
Permettez que l'on vous informe
Qu'un même plaisir quant au fond,
Est différent quant à la forme.

LE CHIEN ET LE MOINEAU.

Un Chien fameux par ses prouesses,
Et le plus galant des Moineaux,
Parloient de leurs tendres caresses,
Et calculoient leurs faits nouveaux.
Pauvres pécores que nous sommes,
Dirent-ils ensuite en courroux,
De ne pas nous moquer des hommes,
Qui veulent l'emporter sur nous !
Je voudrois un peu leur apprendre
A ces Messieurs les fanfarons,
Qu'au seul printems je suis plus tendre
Qu'eux pendant les quatre saisons . . .
Chien, toi qui te dis si fidèle,
Et dont le nez est si vanté,
Ne te donne point pour modèle
De la tendre fidélité.
Moineau, la volupté suprême,
N'est point le plaisir que tu prends ;
C'est du plaisir toujours le même
Faire cent plaisirs différens.

LES MOINEAUX ET LES
TOURTERELLES.

Deux Moineaux, & deux Tourterelles,
Savoir, deux mâles, deux femelles,
Se disputoient entr'eux le prix
Du beau petit jeu de Cypris.

Le Moineau, vantant sa prouesse,
Disoit: Voyez quelle est mon amitié!

J'aborde à peine ma Moitié,
Qu'elle est sûre de ma tendresse.

Aussi-tôt envolé qu'aussi-tôt de retour,
Aussi-tôt de retour qu'aussi-tôt je m'envole,

L'expression de mon amour

Va plus vite que la parole.

La Tourterelle, sans regret,

Et sans murmure,

Lui répliqua: l'admirable secret,

Pourvu qu'il dure!

Mais, pauvre Ecolier mal instruit,

Que tu fais peu ce que c'est que caresse!

Ce qui précède & ce qui suit,

Du jeu d'amour est la délicatesse.

Ce n'est point ce plaisir que vous trouvez si grand,

Qui fait la volupté suprême.

Elle est dans ce plaisir, qui toujours est le même,

Et qui toujours est différent.

 LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Bon jour, mon aimable Fauvette :
 Un Rossignol fort amoureux
 S'adresse à vous, pour faire emplette
 Des moyens de se rendre heureux.
 Je fais tous mes efforts pour plaire ;
 Je suis jeune, tendre & constant.
 Hélas ! j'ai beau dire & beau faire,
 Je ne saurois être content.
 Tout me refuse : hier encore ,
 A la plus Belle de nos bois
 Je n'eus pas dit, je vous adore
 Et je veux vivre sous vos loix,
 Qu'à l'instant même très-fâchée,
 En me lançant un fier regard,
 Elle s'envole effarouchée,
 Et s'en va chanter à l'écart.
 Cependant avec éloquence
 Je lui confessois mon amour.
 Tant pis ; on doit avec prudence
 Mettre ses sentimens au jour.
 Avant d'épanouir son ame,
 Il faut souvent attendre un peu.
 Ne déclarez point votre flamme,
 Qu'on ne s'attende à votre aveu.

 LE ROSSIGNOL, LE MERLE
 ET LA ROSSIGNOLETTE.

Un jeune Rossignol & sa Rossignollette,
 Par mainte & mainte chansonnette,
Naïvement

Naïvement s'entre-contoient
Ce que l'un pour l'autre ils sentoient,
Ni plus ni moins, selon la Gauloise méthode.
Rossignols, comme nous, ne changent pas de
mode;

Toujours même plumage, & toujours même
amour.

Ils chantoient jour & nuit; les échos d'alentour
Retentissoient du son de leur vive cadence.

Près d'un buisson voisin, faisoit sa résidence

Un vieux Merle, grand radoteur,

Noir & bourru comme un Docteur.

Le chant des Rossignols lui donnoit la migraine.

Que n'ont-ils comme moi l'asthme & la courte
haleine,

Disoit le caduc animal!

Au diable l'amour musical;

Morbleu, je les ferai bien taire.

Il raisonnoit sur cette affaire

Comme un fin Merle qu'il étoit.

C'est ainsi qu'il argumentoit:

Rossignol sans amour est bientôt sans ramage:

L'amour ne peut durer que jusqu'au mariage,

Oh! marions-les donc. Le grand nœud les noua.

Dès la première nuit Rossignol s'enroua.

De la femelle le courage

Se maintint un peu davantage:

Mais tous deux eurent le bec clos,

En voyant leurs petits éclos.

C'est ainsi parmi nous que le cours d'une année

Finit la tendresse & les chants

De nos plus folâtres Amans.

On voit même souvent naître dans l'hyménée

Les chagrins avant les enfans.

LE POT DE CHAMBRE

ET LE TROPHÉE.

Au faîte d'un Palais antique,
Un vieux Trophée immense étoit,
Qui par vétusté paroïssoit
Comme une montre de boutique.
Sa décadence l'affligeoit,
Jugeant que le tems détruiroit,
Quoique sa matière fût dure,
Les triomphes qu'il figuroit,
Et qu'enfin rien n'en passeroit
Jusques à la race future.
Tandis qu'aux pleurs il se livroit,
D'une héroïque & triste mine,
Un Pot de Chambre l'écoutoit
Sur une fenêtre voisine.

Il l'apperçoit & lui dit en fureur :
Vase infect & paitri d'argile,
Où croupit une liqueur vile,
Propre à faire bondir le cœur,
Que fais-tu-là, vaisseau fragile,
Près du monument d'un Vainqueur ?
Le Pot de Chambre, sans colère,
Lui répond : Pour quelle raison
Me parles-tu de la façon ?
Tu ferois bien mieux de te taire.
Si je regarde tes faisceaux,
Ces dards, ces hâches, ces drapeaux,
Que mal cela te peut-il faire ?
Mais quand je suis à t'écouter,
Et qu'il te plaît de te vanter

D'être

D'être l'enfant de la Victoire,
 Je ris de te voir exalter
 Ce qui produit ta vaine gloire.
 Que montrent tes faisceaux? qu'on a bien ravagé,
 Brûlé, renversé, saccagé.
 Le beau coup d'œil d'architecture
 Que la destruction de toute la Nature!
 Moi cependant toute la nuit,
 Meuble utile sous chaque lit,
 Quand la femme au mari se prête sans mur-
 mure,
 Ou que quelque tendron, en secret, sans me-
 sure,
 Se livre à l'amoureux délit,
 Ne suis-je pas témoin, & témoin oculaire
 Des réparations des torts que fait la guerre?
 Compare ici, Trophée, & ton sort & le mien:
 Conviens pour mon honneur, sans offenser le
 tien,
 Qu'il vaut mieux regarder le tendre Amour con-
 struire,
 Que de voir le Dieu Mars dans sa fureur dé-
 truire.
 Concluons, pour l'Humanité,
 Qu'un Trophée est une chimère
 Par la fausse gloire inventé,
 Et que le Pot de Chambre est un bien néces-
 saire

LE PINSON ET LA FAUVETTE.

Gentil Pinson, dans un certain bocage,
 Leste, galant, né pour l'amour,

L 5

A plu-

A plusieurs Oiseaux d'alentour,
Contoit fleurette en son ramage.
Jamais les Héros des Romans
Ne furent mieux que lui tourner leurs compli-
mens.

Le franc coquet enflammoit mainte Belle.
Charmé d'affujettir un cœur,
Il se piquoit peu de l'honneur
D'être Amant constant & fidèle.

Mais à force de prendre, on est quelquefois pris :
C'est ce qu'à leurs dépens mille gens ont appris.
Sur un ormeau, Pinson rencontre une Fauvette :
Séduisante Vénus, elle avoit tes attraits ;

Dans l'art de tendre des filets,

Fut-il plus habile coquette ?

Nôtre galant lui fait aussi-tôt les doux yeux,

Lui dit qu'il n'est rien sous les Cieux

Qui lui puisse être comparable.

La Fauvette répond au discours gracieux :

Fauvette en tel jargon feroit intarissable.

Elle employe si bien ses talens enchanteurs,

Que nôtre Oiseau, tyran des cœurs,

Sent embraser le sien d'une subtile flamme.

L'Amour sur le Pinson semble épuiser ses traits.

Aucun preux Chevalier jamais

Ne fut autant que lui transporté pour sa Dame.

Du récit de sa peine il frappe les échos ;

Pour les hôtes des bois, il n'est plus de repos.

On parle enfin de mariage.

La Fauvette, pour engager

Son Amant, sujet à changer,

Affecte humble maintien & doucereux langage,

Résolue à changer de ton dans son ménage.

Cet hymen fait grand bruit dans le canton ;

Amis

Amis & parens du Pinson
Accourent à cette nouvelle,
Lui déclarant tout féchement,
Que, pout entrer dans cet engagement;
Il faut qu'il perde la cervelle.
Cependant nôtre amoureux fou,
Les laisse jaſer tout leur ſâou,
S'évade & va former une éternelle chaîne.
Sitôt qu'il eſt dans ce nouveau lien,
Qu'il prend pour le ſuprême bien,
Il eſt en proye aux ennuis, à la peine.
Seigneur Pinſon, véritable étourneau,
N'eſt plus cet eujoué, ce charmant damoiſeau.
La Fauvette insolente, altiére, aigre & bizarre,
N'a que mépris pour ſon époux.
De ſes chagrins, de ſes ſoupçons jaloux,
Elle goûte un plaſir barbare.
Le Pinſon ne voit plus que jours infortunés.
Jeuneſſe imprudente, apprenez
D'un Pinſon à tête légère,
Qu'il ne faut badiner avec le Dieu d'Amour;
Pour punir les badins, que ce traître fait faire
De ſon métier bien plus d'un tour.
Quant au fait de l'hymen, eſt ſage qui préfère
Aux vains charmes de la beauté,
A quelque enjouement affecté,
La vertu, le bon caractère.

LA COLOMBE ET LE CORBEAU.

On raconte que par le monde
Eſt un pays, où des Corbeaux
L'engeance cruelle & féconde

Insulte

Insulte impunément au reste des Oiseaux ;

Que dans les accès de leur haine ,

L'Aigle même , leur souveraine ,

Se voit par fois en bute aux traits

De ces redoutables sujets.

C'est dans cette contrée indigne

Qu'une jeune Colombe , aussi blanche qu'un

Cygne ,

D'un de ces Oiseaux dangereux ,

Fort âgé , mais plus cauteleux ,

Devint la proie infortunée ;

A ses avis trompeurs s'étant abandonnée ,

Et de ses jeunes ans oubliant la candeur ,

Bientôt du vil Oiseau prit toute la noirceur.

La blancheur de votre plumage ,

Ma fille , disoit-il , est un signe certain

Que la faveur du Ciel dans votre premier âge

Vous prépare un heureux destin.

Les rares qualités dont vous êtes comblée

Font voir à quel bonheur vous êtes appelée.

Voulez-vous cultiver ces beaux commence-
mens ?

Ayez soin de répondre à mes empressements.

Une Colombe jeune & belle

A besoin d'un ami fidèle ,

Qui toujours l'encourage & borne ses desirs

Au soin de modérer ses timides soupirs.

Gardez-vous d'écouter le funeste ramage

Des hôtes séduisans de ce prochain bocage ;

Leurs accens dangereux dans votre jeune cœur

Jetteroient furement le poison & l'erreur.

Libre de tout souci , tranquille & solitaire ,

Ecoutez seulement la voix de votre père :

A sa tendre amitié , ma fille , livrez-vous.

Vous

Vous l'aimez, il vous aime, est-il rien de plus
doux?

La Colombe, à ces mots, simple autant que
foumise,

De ce vieux Papelard ignorant l'entreprise,
Sans contrainte à ses yeux découvrir ses attraits;
Elle s'expose à tous ses traits.

Mais bien-tôt connoissant le mal qui la possède,
La Colombe en gémit, en cherche le remède,
Tandis que ce trompeur rit de ses vains efforts,
Et chasse adroitement sa honte & ses remords.

Cependant un Ramier, ami de la Colombe,
Qui voit bien qu'à regret la pauvrete succombe,
L'anime, l'encourage à quitter le séjour,
Où le Corbeau rusé la traitoit en Vautour.

Quelle fut sa douleur! quand rendue à soi-même,
Rappelant du Corbeau le cruel stratagème,
Ses noirs empressements, ses soins infidieux,
Sur son illusion elle jette les yeux;

Qu'elle vit que de son plumage
La beauté, la blancheur, n'étoient plus le par-
tage.

Sa plainte aigrissant ses soupirs,
Vainement elle veut cacher ses déplaisirs.

Les bois voisins en retentissent,
Les fidèles échos à leur tour en gémissent.

La Renommée instruit de ces forfaits nouveaux
L'Aréopage des Oiseaux.

A l'instant leur zèle s'anime,
Et des Dieux outragés demande la victime.

La Colombe n'a pour appui
Que ses larmes & son ennui.

Le Corbeau plus rusé fait agir ses Confrères,
De la foible vertu terribles adversaires.

Le crédit, la faveur marchent devant leurs pas.
La Colombe se plaint, on ne l'écoute pas.
Les Oiseaux assemblés l'accusent de folie;
Sa plainte n'est que calomnie;
Et Thémis sur ses yeux appuyant son bandeau,
Voit noire la Colombe, & tout blanc le Corbeau.

Je parle à vous, Sexe débile,
Qui cherchez les sentiers que montre l'Evangile;
Au choix d'un Conducteur réfléchissez beaucoup.
Sous la peau de l'agneau souvent se trouve un loup.

LE CHAT ET LA LAMPROYE.

Un Chat disoit à la Lamproye:
Tu feras à moi quelque jour.
Vous n'aurez jamais cette joye.
Bon! n'es-tu pas percée à jour?
Malgré mes trous de toutes sortes,
Vous ne seriez qu'un faux vainqueur.
L'Amour force toutes les portes,
Excepté la porte du cœur.

LA LIONNE ET LE ROITELET.

De l'empire des Animaux
La Lionne avoit la régence.
Elle convoqua ses Vassaux,

Pour

Pour donner plénière audience.
Selon son rang & son état,
Chacun de ses fujets se place,
Pour attendre le résultat.
La Souveraine avoit en face
Un Roitelet industrieux,
Qui, malgré son maintien modeste,
Et son silence, avoit des yeux
Qui lui disoient tout, & le reste.
Farouche oiseau, viens près de moi,
Viens, car il faut que l'on s'explique:
Roitelet est un petit Roi,
D'où te vient ce nom magnifique?
Princesse, quoique mon Palais
Soit dans le trou d'une muraille,
Dans le creux d'un buisson épais,
Ou dans le fond d'une broussaille,
Je crois que je mérite bien
De porter ce titre suprême.
Quiconque ne désire rien,
Quiconque régne sur soi-même,
Est un vrai Roi. Donc je le suis.
Dans mon cœur seul est mon empire;
Je fais des loix & je les suis.
De mes plaisirs rien ne transpire.
Je ne fais pas un grand fracas;
Mais nul fouci ne m'inquiète.
Je suis d'une santé parfaite,
Et ne veux aucun embarras.
En vain les grands états on prône;
Pour moi, retiré dans mon creux,
Je vis content & plus heureux
Que le plus grand Roi sur son trône.

LE PERROQUET

Député vers la FAUVETTE.

On vint un jour trouver un Perroquet,
A qui l'on dit: Si tu veux de ta langue
Faire valoir l'agréable caquet,
Tiens, pour ce soir prépare une harangue.
En député des Oiseaux du bosquet.
Tu connois bien la charmante Fauvette,
Qui d'une Reine a chez nous les honneurs:
Nous te nommons pour être l'interprète
Des sentimens & des vœux de nos cœurs.
Tu t'étendras ensuite sur les Graces,
Qui pour la suivre ont fait bail éternel,
Et rangeras en différentes classes
Tous les bienfaits qu'elle a reçus du Ciel.
Tu la feras en tout point accomplie,
En déclarant que, par un don nouveau,
Tout à la fois elle est belle & jolie:
Puis de ses yeux tu feras le tableau;
A pleines mains tu prendras les louanges,
Lorsqu'il faudra parler de son esprit.
Nous la verrions placée auprès des Anges,
Si tu pouvois faire un juste récit.
Comprends-y bien cette délicatesse,
Ce goût exquis, ce fin discernement,
En certains lieux cet air de gentillesse,
Partout ailleurs ce profond jugement.
Mais si, de l'ame entamant l'inventaire,
Faut retracer toutes ses qualités,
On te prévoit longue harangue à faire
Sur tant de dons & de propriétés;

Car

Car de-là vient la douceur, la justice,
L'affable accueil, l'art de se faire aimer,
L'empressement d'être la protectrice
Des malheureux qu'on voudroit opprimer.
De-là procède une sagesse austère,
Quoiqu'alliée avec tout l'enjouement;
De-là . . . J'entends, je ferai vôtre affaire.
Oh! c'est pour moi l'ouvrage d'un moment.
La matière est déjà toute apprêtée,
Et sur la voix, dont vous ne parlez pas,
La Reine encor fera complimentée;
Car ce n'est pas un des moindres appas.
Nous oublions, harangueur, à t'instruire,
Repliqua-t-on, du trait le plus charmant.
Dans ton discours ne manque pas de dire
Que la Fauvette a trouvé favamment
L'art enchanteur, par des nœuds immuables,
De réunir l'Hyménée & l'Amour,
Dieux qui sont plus irréconciliables
Que les deux chiens renvoyés hors de Cour.
Pour cela, non: l'avis est inutile,
Et trop contraire à ce que j'ai promis;
En la louant, j'en blâmerois cent mille;
Je ne veux plus m'attirer d'ennemis.

LA FAUVETTE.

La plus tendre de nos Fauvettes
Avoit perdu son cher Oiseau;
Larmes publiques & secrettes
Mouillèrent son petit tombeau.
On s'attendoit dans le bocage
A voir d'éternelles douleurs;

Que de souvenirs & de pleurs
Elle alloit nourrir son veuvage.
Mais bientôt avec un Moineau
Nôtre veuve fut accordée.
D'où vient ce ménage nouveau ?
L'esprit seul se repaît d'idée.

LE PERROQUET ET LE PIGEON.

Un Perroquet enflé de vaine gloire,
Par son caquet, étaloit sa mémoire.
Et l'emportoit, avec sa forte voix,
Sur les Oiseaux de la ville & des bois.
Un Pigeon vint, auditeur bénévole,
Mais peu touché de mainte faribole,
Que l'Orateur recommençoit toujours.
Quand il eut donc fini tous ses discours,
Il s'avisa d'attaquer de parole
L'humble animal, & lui dit fierement :
Ah ! que la langue est un bel instrument,
Et bienheureux qui fait en faire usage !
Que de plaisir procure le langage !
Pauvre Pigeon, d'où vient que, comme un sot,
Tu restes là, sans nous dire un seul mot ?
Courage, allons, débite ta harangue ;
Ou sur le champ on coupera ta langue :
Comme inutile Inutile ! non pas,
Répondit-il : faites-en plus de cas.
Redonnez-moi ma Compagne fidelle,
Et j'en ferai bon usage avec elle.

LE COQ ET LA POULE.

Un Coq épris d'une jeune Poulette
Sollicitoit la dernière faveur.
Il étoit beau, mais la Belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrete.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du Village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur,
Répondit-il; je te promets, ma mie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc, je croirai tes sermens.
Le Coq vainqueur y fut-il bien fidèle?
Il imita les plus honnêtes gens;
Point ne chanta, mais il battit de l'aîle.

LE MAQUEREAU ET LA POULE.

Mercure parcourant le Monde,
Par l'ordre du maître des Dieux,
Vit un jour, en faisant sa ronde,
Un objet qui charma ses yeux.
C'étoit une jeune Poulette,
Pleine d'agréments & d'appas,
Mais qui, restant toujours seulette,
Du Coq ne faisoit aucun cas.
Pour la dompter, le bon Apôtre
Prend la figure du Poisson
Qui, non pour lui, mais pour un autre,
De l'amour fait donner leçon;
Par beaux discours lui fait entendre

Que rien n'est si doux que d'aimer,
Que les Dieux ne font le cœur tendre
Qu'afin qu'il se laisse enflammer.
La Poule répond à Mercure:
Je n'ai point encor fait mon choix:
Mais je sens qu'alors la Nature
Prêchera mieux que vous cent fois.

LE MOINEAU ET LA PUCE.

Ja commengoient mes yeux à se couvrir,
Lorsqu'en mon lit entendant discourir,
Je mis au guet d'attentives oreilles.
Ils étoient deux; l'un, disant des merveilles
De sa jeunesse, à plaisir racontoit
Tous ses amours, & par milliers comptoit
Les beaux exploits de son adolescence;
Mais espéroit en faire pénitence,
Se corrigeant sur la fin de ses jours.
L'autre à son tour lui tenoit ce discours:
Le sang du Peuple est ma plus forte envie,
A le fucer je passerois ma vie;
Et les endroits que convoitent les Dieux
Ne sont pour moi sacrés ni précieux.
Pour les remords, j'en suis à peu près quitte;
Car mon espoir est une mort subite.
Qui diable est là? Quel est cet amoureux,
Pensai-je alors? Peste du malheureux,
Du sang humain qui fait son patrimoine!
Pour le premier ce peut être un Chanoine,
Et le second quelque gros financier,
Dont le Peuple est le père nourricier.
Je passai donc, pour les voir à ma guise,

Dans

Dans l'autre chambre. O ciel! quelle surprise!
Les deux Auteurs du colloque nouveau
Etoient la Puce, & le tendre Moineau.

LE PETIT CHIEN.

Un petit Chien se montroit à la Foire,
Et par l'esprit, l'adresse & la mémoire
De certains tours, s'y faisoit admirer.
Grande fortune il auroit pu tirer
De ses talens; mais dissipé, volage,
Toujours étoit ailleurs qu'à son ouvrage.
Allons, tout droit, & sautez pour le Roi,
Lui disoit-on. Le drôle restoit coi,
Point ne sautoit. Sautiez donc pour la Reine.
L'ordre donné, la menace étoit vaine.
Venez à moi. Zeste, bien loin de-là,
Il s'enfuyoit. Je fais d'où vient cela.
Dites-lui: sautez pour Follette;
Et vous verrez un joli faut.
L'esprit est souvent en défaut,
Nature n'est jamais distraite.

LE MYRTHE ET L'ORTIE.

Le Myrthe sur la blanche Ortie
Brusquement fit une sortie,
Jusqu'à lui disputer le pas:
J'ignore quels sont tes appas,
Et ta feuille n'est qu'une attrape....
Trop fier Myrthe, apprends d'Esculape
Que beaucoup de maux je guéris;

Et partant trêve de mépris.
Guérir est un grand avantage :
Mais moi, je fais un double ouvrage ;
Car, appartenant à l'Amour,
Je blesse & guéris tour à tour.

LA CHEMISE ET LA CORNETTE.

La Chemise sur la Cornette
Prétendoit un jour l'emporter.
Que pouvoit-on lui contester ?
La peau par ses soins étoit nette :
Elle receloit mille appas.
Sur ce dernier point parlez bas,
Lui répondit son Adversaire :
Ma fonction au beau sexe est plus chère ;
J'orne ses traits, & ne les cache pas.

L'ABEILLE ET LE SIFFLET.

Il étoit un essain d'Abeilles
Attentives à leurs devoirs,
Et qui travailloient à merveilles,
Pour former leurs petits dortoirs.
A leurs exercices fidèles,
Rien ne pouvoit les dissiper ;
Enfin c'étoient les vrais modèles
De l'art de toujours s'occuper.
Un jeune Frêlon, proche d'elles,
Fit de sa trompe un chalumeau,
Se mit à siffler, & nos Belles

A le

A le suivre dans le hameau.
Adieu donc travail, industrie,
Adieu le soin de la maison ;
Ce n'est plus que badinerie,
Ce qui devant étoit raison.
Abeille, vous n'êtes pas sage
De vous laisser prendre au filet.
Hélas ! que l'esprit est volage !
Il ne faut qu'un joli sifflet
Pour séduire tout un village.

LA MACREUSE ET LA SALAMANDRE.

La Macreuse très-humblement
Vint prier le Dieu de Cythère
De lui donner un jeune Amant,
Qui désiroit fort de lui plaire.
Mais la Salamandre étoit là,
Qui d'abord, d'une voix hardie,
Contre la Macreuse parla,
Et parla même en étourdie.
C'est à moi qu'il convient d'aimer,
A moi que la plus vive flamme
Nourrit, loin de me consumer,
Et qui suis toute feu dans l'ame.
Voyez un peu ce sang glacé !
Qu'il a bon air dans cet empire !
Et l'Amour seroit bien placé
Dans le froid limon d'un navire !
Des tendres cœurs le Souverain,
Sans s'arrêter à l'apparence,
En faveur de l'Oiseau marin,
Rendit une juste sentence.

Il fit ensuite une leçon
A l'indiscrette Salamandre,
Et la tourna d'une façon
A nous faire aisément comprendre,
Que femme qui possède l'art
De passer pour une Macreuse,
Sait prendre la meilleure part
Dans les secrets de vivre heureuse.
C'est ce sang froid qu'on doit choisir
Par une adresse consommée,
Quand on veut joindre à son plaisir
Son repos & sa renommée.

LA BALEINE ET LE VER A SOIE.

Considérant sa différence,
Du haut de son volume immense,
Une Baleine avec dédain
Ragardoit un Ver, que la faim
Traînoit rampant sur le rivage,
Pour chercher un mûrier sauvage.
Quoi! devoit-on naître à ce prix,
Disoit des mers la Souveraine?
Sans s'émouvoir de ses mépris,
Le Ver répond à la Baleine:
Je pense de même que vous.
Les commencemens de ma vie
Ne doivent point porter d'envie.
Eh! qui diable en feroit jaloux!
Mais ainsi que fille jolie,
Au sortir du couvent, oublie
Sa gênante captivité,
Et dit: vive la liberté;

De

De même, dès que la coque
Où le Destin l'enfermera,
Vôtre servante sortira,
De son bonheur voilà l'époque.
Aussi-tôt on la mariera;
Et mariée, alors, Oh! dame!
Vous verrez un beau carillon,
Tel qu'en fait une jeune Dame,
Que l'hymen change en Papillon.

LE PERROQUET.

Un Perroquet des Côtes de Guinée,
Jeune, joli, bienfait, le manteau bien perlé,
Et sur le tout caquet bien affilé,
Faisant honneur enfin à l'espèce empennée,
Vivoit dans les forêts en pleine liberté;
Toujours disant chanson nouvelle,
Ou bien sifflant menuet, ritournelle:
Son bonheur faisoit sa fierté.
Lorsqu'un Oiseau de cette espèce,
Ou par malheur, ou par tendresse,
Suivant l'objet de son ardeur,
Tomba dans les mains du chasseur.
Nôtre petit causeur, d'un malin coup de langue,
Badinoit l'Oiseau malheureux;
Et le texte de sa harangue
Frondoit toujours Perroquet amoureux
Pour les beaux yeux d'une Perruche,
Qui souvent n'est qu'une Guenuche.
Peut-on se laisser prendre ainsi?
Quelque belle que soit la cage,

Ce n'est toujours qu'un esclavage.
 Qu'on est sot de chercher la peine & le souci !
 Le plaisir qu'on sent à l'entrée
 D'un piège habilement tendu,
 Vaut-il des maux dont la durée
 Fait que de nos beaux jours tout usage est perdu ?
 Ainsi, parlant du haut d'un Chêne,
 Du Perroquet captif il augmentoit la peine,
 Quand passe une femelle : il la voit, & soudain,
 Pour suivre cette Belle, il se met en chemin,
 La caresse du bec, de l'aîle,
 A chaque instant fait la roue autour d'elle,
 Tant qu'enfin, d'un air simple & doux,
 La femelle adroite & rusée,
 Comme toutes le font, ceci soit entre nous,
 Le conduisit par une route aisée,
 Où l'attendoient des laqs qu'il ne put éviter.
 Quand nôtre Oiseau, toujours songeant à ca-
 queter,
 Se vit d'une cage nouvelle
 Locataire nouveau, sans qu'il en prévît rien,
 Que fit-il, dira-t-on ? Il baïsa sa femelle,
 Et chanta. Je crois qu'il fit bien.

LA CREME ET LE VINAIGRE.

Vers l'Amour, toujours blême & maigre,
 S'en vont la Crème & le Vinaigre,
 Lui disant : ne pourrions-nous pas
 Servir un peu dans vos Etats ?
 Car à l'Amour tout est utile.
 Ce n'est pas chose difficile,
 Leur répondit le petit Dieu,

De

De vous placer en tems & lieu.
Tant que le soupirant novice
Attend le jour du sacrifice,
Il doit être doux & benin,
Et tout céder au Sexe Féminin.
Mais aussi, dès qu'il se voit être
Profès en forme & père-maître,
Sa trop languissante douceur,
Tourne d'ordinaire en fadeur.
L'appétit renaît par l'acide,
Et le goût redevient avide,
Quand cet acide à deux Amans
Cause certains picotemens,
Légère aigreur qui les réveille,
Et dont les suites font merveille.
Crème, commence donc l'amour;
Vinaigre ensuite aura son tour.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE
ET LE MOINEAU.

Le tendre Rossignol & le galant Moineau,
L'un & l'autre charmés de l'aimable Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit Chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette Belle.
Je ferai, disoit-il, toujours tendre & fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces Chançons vous savez l'harmonie;
Elles ont mérité le suffrage des Dieux:
Désormais je les sacrifie

A chanter vos beautés, vôtre nom en tous lieux ;
Aux échos d'alentour je le dirai fans cesse,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que vôtre cœur fera content
Du vif excès de ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je vous baisera tant . . .
A ces mots le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'Oiseau qui porte gorge noire ;
On renvoya l'Oiseau chantant :
Voilà la fin de mon histoire.

LA GENE'ALOGIE ET LE SUISSE.

Un jour la Généalogie,
Voulant savoir de quel côté
Venoit certaine parenté,
Rencontre un gros Suisse, & le prie
De lui montrer par où, comment
Tel Seigneur prétend qu'il hérite.
Pour voir cette affaire de suite,
Prenons la du commencement ;
Sachons d'abord quel est son père.
Aidez-moi, si vous le pouvez.
Dites donc, Papa, vous rêvez !
Et c'est tout ce que tu fais faire,
Lui répond le Suisse en colère ;
Je n'entends point tes rogatons.
Ah ! je vous consultois, beau sire ;
Car ma rivale la Satire
Prétend que je marche à tâtons,
Et de plusieurs ose me dire,
Qu'ils sont fils des treize Cantons.

LE BROCHET ET LE PAPILLON.

Un Brochet étoit amoureux
D'un jeune Papillon femelle :
Mais tous les jours de nouveaux feux
Brûloit sa Maîtresse infidelle ;
C'est ce qui faisoit naître entr'eux
La discorde continuelle,
Et les discours injurieux
D'une jalousie éternelle.
Enfin le pauvre malheureux,
Fatigué de se plaindre d'elle,
Prit un ton grave & sérieux,
Sans faire une noise nouvelle.
Adieu les plaisirs & les jeux.
Elle apperçut bien, la Donzelle,
Que le tems étoit orageux.
Son œil tendre en vain le rappelle,
Et ce maintien silencieux
Lui troubloit déjà la cervelle.
Que faire de cet ennuyeux ?
Tâchez vite qu'il vous querelle,
Arrachez-lui plutôt les yeux.
Il faut que ce froid se dégèle ;
Dès qu'il aura grondé des mieux,
Il vous aimera de plus belle.

LE PIGEON ET LA LINOTTE.

Mon cher Pigeon, mon doux ami,
Si nous étions unis ensemble,
L'Amour seroit-il endormi ?

Parlez

Parlez un peu, que vous en semble?
Oh! que de charmantes leçons
Nous donnerions sans cesse aux hommes,
Dont hélas! au siècle où nous sommes,
Les amours ne sont que chansons.
Je suis prévenante & hardie;
J'ai beaucoup de vivacité;
On vante ma dextérité;
Je suis gaie & même étourdie.
C'est ce qu'il faut pour animer
Une prompte & brûlante envie.
Enseignons donc à bien aimer,
Et passons y toute la vie.
Lorsque la Linotte eut tout dit,
A la petite Epicurienne
Le tendre Pigeon répondit:
J'ai mon école, & toi la tienne.
Ton jeu des humains adoré
Finit après la jouissance:
Celui que je leur ai montré
N'est pas fini, qu'il recommence.

LA BELETTE ET LE SAPAJOU.

Une adroite & fine Belette
Charmoit un jeune Sapajou:
Mais las! il désespéroit où
Il pourroit joindre la follette.
Plus contrainte qu'une Nonnette,
Elle étoit cloîtrée en son trou.
Doit-il laisser cette amourette?
Aime-t-elle? Oh! certainement.
De la voir c'est donc chose aisée,
Puisqu'avant

Puisqu'avant d'avoir un Amant
La Belle étoit déjà rusée.

L'AMOUR FUGITIF.

L'Amour avoit volé sa mère,
Pour donner des bijoux à sa chère Psiché
Voilà le drôle déniché,
Et dans l'instant par tout Cythère
Le libertin est affiché.
Vénus avoit mis dans l'affiche,
Que quiconque découvreroit
De ce petit Fuyard la niche,
La récompense en recevrait.
En attendant la découverte,
Cyprine se tenoit au lit,
Inconsolable de sa perte.
Un Berger arrive, & lui dit:
Ce matin j'ai vu le volage
Avec sa Belle deviser,
Tous deux dans un sombre bocage.
Grand-merci de la peine; elle vaut un baiser.
Une heure après, en vint un autre,
Annonçant que le même soir
Doit revenir le bon apôtre.
Approche, & vois ce que tu voudras voir.
Enfin il paroît un troisième
Tenant Cupidon par la main.
Tu me fais un plaisir extrême,
De ramener mon Benjamin.
A te récompenser pourrai-je bien suffire?
Mon fils, qui, folâtrant, as perdu ton bandeau,
Viens

Viens tirer un peu mon rideau :
A ce beau conducteur j'ai quelque chose à dire.

L'OEILLET.

Un Oeillet dans un parterre,
Causant avec d'autres fleurs,
Leur disoit : Tenez, mes sœurs,
Si quelque jeune Bergère
Vient me choisir un matin,
Pour me mettre sur son sein,
Je veux y prendre racine.
Eh ! bien, vous serez choisi,
Petit Oeillet cramoisi,
Dit une Beauté divine,
Qui l'entend parler ainsi :
Venez sous la mouffeline.
A ce propos radouci,
L'Oeillet transporté s'exhale
En parfums délicieux ;
A chaque instant il signale
Le triomphe de ses feux :
Mais enfin l'odeur s'épuise,
Vainement l'Oeillet surpris
Attend de nouveaux esprits :
Il se pâme, il agonise.
Doux ébats, tendres plaisirs,
Ah ! que vos vives amorces
Ne portent-elles nos forces
Aussi loin que nos désirs !

LE SERIN, LA LINOTTE
ET LE MOINEAU.

Un Moineau franc, épris d'une jeune Linotte,
Sollicitoit la dernière faveur.

Il étoit vif, badin, & d'une humeur
A s'emparer bien-tôt d'une tête follette.

Enorgueilli de ses talens,
Il se présente chez la Belle.

Elle aimoit: mais l'amour fidèle
N'est plus d'usage dans ce tems.

Un Serin, par son doux ramage,
De la Linotte avoit gagné le cœur.

Sans être au printems de son âge,
Sa conquête pouvoit encor lui faire honneur.

Nôtre Moineau, plus étourdi que tendre,
Rit de ce foible concurrent.

Quand on est jeune, on veut tout entreprendre
Réussit-on? Le succès nous l'apprend.

Il tente donc l'amoureuse aventure,
En un instant tout répond à ses vœux.

La Linotte devint parjure,
Elle trahit ses premiers feux.

Aussi-tôt par la Renommée

La nouvelle en court en tous lieux,

Et bientôt elle est confirmée

Par le Moineau victorieux.

Le Serin l'apprend, & murmure;

Il prétend en tirer raison.

La Linotte rit de l'injure,

S'applaudit de la trahison.

Elle veut ménager leur flamme;

Et quel effet il a produit !
J'en suis lasse, abattue, éteinte.
Ah ! c'étoit toi, mon cher ami,
Que sans ménagement, ni crainte,
Je n'embrassois pas à demi.
Est-il bien vrai, charmante Reine,
Que tu flatterois mon orgueil ?
Mais où donc s'est passé la scène ?
Est-ce Lit, Canapé, Fauteuil ?
Le Lit veut en avoir la gloire :
Le Canapé le veut aussi,
Et l'on ne savoit lequel croire,
Quand le Fauteuil s'explique ainsi :
L'apparence est pour moi complete,
Puisque dans les songes d'amour,
Pour l'ordinaire on ne répète
Que ce qui s'est passé le jour.

L'ECUREUIL ET LA PUCE.

Oui, tout animaux que nous sommes
Disoit l'Ecureuil l'autre jour,
Nous apprenons à vivre aux hommes ;
Moi, j'apprends à faire l'amour.
Quand je saute de branche en branche,
J'apprends que l'on doit commencer
Par sauter sur une main blanche,
Et puis zeste, zeste, avancer.
La puce à ce discours présente,
Dit : je montre une autre leçon
Beaucoup plus courte & plus galante
Quoi, Migonne ? A faire un fuçon.

LE CHAT ET LA MINETTE.

Un jour un Chat festoyant sa Minette,
 Proche de-là vit passer un gros Rat;
 Lors le Matou, l'affaire à demi faite,
 Pour courir fus, quitte son tendre ébat.
 Chagrine fut de cette préférence
 La délaissée, & certe avec raison.
 Vîte elle alla conter sa triste chance,
 De Chate en Chate, à toutes les maisons.
 La chose sue, on tint conseil entr'elles.
 Pour prévenir le cas à l'avenir.
 On ordonna qu'au déduit les femelles
 Crierioient si haut, que Rats, loin de venir,
 Se tapiroient dans le fond des ruelles.
 Cà, commençons un amoureux combat:
 Mais pour que rien ne trouble nôtre fête,
 Ma chère Iris, jure, crie & tempête:
 Ah! jure donc, ou je vais prendre un Rat.

LE GRAS DE JAMBE ET LE TETON.

Le Gras de Jambe & le Teton
 Se prêtoient tour-à-tour, & se rendoient les armes.
 L'un poliment disoit: Sans le qu'en dira-t-on,
 Que tu dévoilerois de charmes!
 Un homme, quel qu'il soit, n'a rien de plus pressé
 Que de plonger sa vue alerte & vagabonde
 Dans ce corset ingrat, où l'honneur t'a placé,
 Pour désespérer tout le monde.
 L'autre lui répondoit: Quoique toujours couvert,
 Des

Des Belles tu fais les délices.
Rond, ferme, égal, jamais on ne te prend sans
verd;
Aussi de leurs yeux fins tu reçois les prémices.
Il est vrai qu'amoureusement,
Sur un molet musclé, l'œil féminin s'arrête;
Mais l'avouerais-je bonnement?
Cet œil actif se sert de ce prétexte honnête.
Je l'ai pris souvent en défaut,
Et je connois son artifice;
Sur tout ce qui n'est pas habillé comme il faut,
En passant il a soin de faire la police.

LE CANEVAS ET L'AIGUILLE.

Le Canevas & l'Aiguille, un beau jour,
Dans leur loisir, s'entretenoient ensemble.
Les bons propos sont toujours sur l'amour.
L'un disoit donc Ma chère, que vous semble
De tant de trous que je rassemble en moi?
N'est-il pas vrai qu'il n'est point de Coquette
Qui, dans chacun, ne désirât un Roi,
Si la Nature à l'*instar* l'avoit faite?
Cher Canevas, les féminins désirs
Par vous en vain sont portés à l'extrême.
C'est une erreur: à la fois cent plaisirs
N'en donnent qu'un, quand ils donnent le même.
Dites plutôt que l'homme voudroit bien
Que double chose en lui se trouvât jointe,
Comme chez moi. Quel agrément! quel bien
D'avoir en propre & la fente & la pointe!
Plus d'embarras alors, ni cruauté,
Ni soins, ni peur, ni courses, ni caprices.

Erreur aussi: c'est la difficulté
Qui de l'Amour fait toutes les délices.

LE BOEUF ET LE SACRIFICATEUR.

Un jour de fête à Vénus consacré,
Il s'agissoit d'immoler une offrande.
Un jeune Bœuf du pâcage est tiré,
Qui sur le champ, avec double guirlande,
En grande pompe, à l'Autel est conduit.
Mainte oraison, grandes cérémonies,
Belle harangue, & tout ce qui s'ensuit
Fut observé. Les prières finies,
Vint le Grand Prêtre, & sa hache à la main,
Il se faisit de la tremblante Bête,
Fit un effort, cria *han*, & soudain
De l'Animal il abattit la tête.
Des Etrangers, qui regardoient cela,
Furent surpris, & disoient: Malepeste!
Comme d'un *han* le Bœuf est tombé là!
Alors Vénus, de la Voute Céleste,
Descend au Temple, & sans aucun détour,
Leur enseigna tout le fin du mystère.
Les longs discours préparent à l'amour;
Mais un mot vif, aide à finir l'affaire.

LES PAUPIERES ET LA PANTOUFLE.

Pour M. * * * & Mdc. * * *

Deux Paupières enorgueillies
D'appartenir aux yeux d'Iris,

Et

Et d'elles mêmes fort jolies,
Affectoient des airs de mépris.
La Pantoufle en fut la victime;
Car, lui parlant avec hauteur,
Elles vouloient lui faire un crime
D'avoir abandonné sa sœur.
Qu'en as-tu fait? A quel usage
Seule prétendrais-tu servir?
Inutile dans le ménage,
Déformais on doit t'en bannir.
Non pas: de moi mieux je présume.
Quand deux beaux yeux vous laissez voir,
Un cierge de leurs feux s'allume;
Je lui servirai d'éteignoir.

LE CHAT ET LA COQUILLE.

Un Chat, d'une façon furtive,
Alloit cherchant un bon lopin,
Lorsque chez un Peintre il arrive
Qui n'avoit pas même de pain.
Il ne trouve en son pauvre bouge,
Rien au monde de quoi fripper,
Qu'une Coquille teinte en rouge,
Encore heureux de l'attraper.
Point de si près on n'y regarde,
Quand on est jeune & qu'on a faim.
A vingt-cinq ans, je n'avois garde
De dire: Ma chère, à demain.

LE SINGE ET LA SOURIS.

Un jour il arriva qu'un Singe,
Son malin plaisir ayant pris
A disperfer un tas de linge,
En fit sortir une Souris.
Il court après, la prend, s'en joue,
La tourne & retourne cent fois;
Puis lui fait tendrement la moue.
Epris de ce joli minois,
Il lui promet par ses gambades,
Ses gestes, ses sauts périlleux,
Que les plus vives embrassades
Vont bientôt terminer leurs jeux.
Mais en voulant faire une pause,
Il tombe en un sommeil profond.
C'est l'affront où souvent expose
Un préliminaire trop long.

LE HANNETON ET LE CANARD.

Par l'agilité de mon aîle,
Je nargue ce Canard brutal,
Disoit un Hanneton femelle,
Qui folâtroit sur un canal.
Au lieu de fuir son bec vorace,
La volatile erroit au tour,
Et, s'approchant avec audace,
Agacoit l'animal Vautour.
Mais, par malheur, contre sa tête
Ayant heurté mal à propos,
Du Canard elle est la conquête,

Car

Car elle tomba sur le dos.
En vain de sa folie extrême
L'insecte demanda pardon.
Philis, tu fais le Hanneton;
Je t'attends à tomber de même.

LE CHAT ET LE COQ.

Un Chat, pour cacher ses amours,
Dans les greniers alloit s'ébattre.
A son bruit, on croyoit toujours
Qu'il passoit les nuits à se battre.
Ce fier & politique amant
Voulut faire la réprimande
Au Coq, qui, sans ménagement,
Se préparoit à son offrande.
Le Coq répond: Point de secret,
Quand l'amour veut être éternelle,
Un amant n'est souvent discret,
Que pour devenir infidelle.

LE M ET L'E'LE'PHANT.

L'Insecte ennemi du grand jour,
Qui sur le mont d'une Déesse
Osant même avoir son séjour,
Y mord, & pullule sans cesse;
Ce tyran des plus secrets lieux,
Qui dans moins d'une heure est grand père,
Et, sans le messager des Dieux,
Tourmenteroit la vie entière;
Ce petit bourreau, triomphant
De sa qualité prolifique,
Au gros & robuste Eléphant

Insolemment faisoit la nique.
 Quoi donc ! il faut un jour entier
 Pour préparer ta jouissance !
 Je suis amoureux sans quartier ;
 Sitôt fini, je recommence.
 Vilain, point de comparaison ;
 De l'amour apprends les mystères :
 Esprit, goût, nouveauté, raison
 N'est que dans les préliminaires.

LA GUESPE ET L'ANDOUILLE.

Une jeune Guêpe timide
 Regarde une Andouille de loin.
 D'en tâter son goût est avide,
 Mais elle ne fait par quel coin
 Saisir ce monstre qui l'étonne.
 L'Andouille voit son embarras,
 Et lui dit: Viens, belle Mignonne,
 Aucun tort tu ne me feras.
 La Guêpe aussi-tôt lui réplique :
 Je vais donc te réduire à rien
 Au contraire, je fais trop bien
 L'effet d'une Guêpe qui pique.

LE CHEVAL ET LA LEVRETTE.

Le Cheval vif, & l'agile Levrette,
 Chassant tous deux, eurent du différend.
 La Chienne dit: Ma vitesse est complète,
 Car, en courant, mon droit chemin je prends,
 Sans m'arrêter; & toi, tu caracolles
 Comme au manège. Est-ce là le moyen
 De bien chasser? A de grosses paroles

On

On en venoit, & sans terminer rien,
Quand on convint de rapporter l'affaire
Devant l'Amour: c'est un maître Chasseur,
Qui suit sa proie, & qui fait comment faire,
Pour être en peu du gibier possesseur.
Des deux côtés cette cause nouvelle
Fut donc plaidée au coin de la forêt,
Et Cupidon, instruit de la querelle,
Très-gravement prononça cet arrêt:
Toi, qui tout droit vas ton chemin battant,
Tu chasseras dans les bois de mon frère
Toi qui te plais à caracoller tant,
Je te prendrai pour mes bois de Cythère.

LES ROSES ET LES LIS.

Fable Anacréontique.

Un jour les Roses & les Lis
Résolurent d'aller ensemble
Loger sur le teint de Philis.
La troupe aussi-tôt se rassemble,
Pour exécuter ce dessein.
Dans son lot la Rose eut la joue,
Et je ne fais quoi sur le sein,
Sur tout aux lèvres se dévoue.
Bien plus amplement partagé,
Sur le reste de son visage,
Le Lis épars se vit logé.
Enorgueilli de son partage,
Le jaloux s'ennuya de voir
La Rose en son petit ménage.
Plus on a, plus on veut avoir.
Pour lui faire plier bagage,
Le Lis appelle à son secours

L'effroi

L'effroi d'une surprise extrême.
Sylvandre est mort depuis deux jours,
Philis l'apprend & devient blême;
Mais ce bruit étoit supposé.
Sylvandre arrive, &, portes closes,
Avant de s'être reposé,
Il changea tous les Lis en Roses.

LA LUNE ET LA JARRETIERE.

La Lune, comme une Commère,
Jasoit avec la Jarretière,
Et lui jabottoit tous ses droits.
Je suis Déesse par trois fois.
Ecoute: au Ciel je suis la Lune,
Et, par mon pouvoir souverain,
Dans le bonheur & l'infortune,
Je gouverne le genre humain.
Mon influence, de ce Monde
Régle les secrets mouvemens;
C'est par moi seule qu'il abonde
En de si grands événemens.
Diane, je préside aux plaisirs de la chasse,
On voit mon trône au milieu des forêts;
Et vers moi la Jeunesse accourt avec audace,
Et me consacre tous ses traits.
Enfin dans les Enfers mon nom est Proserpine:
Je régne en ces lieux ténébreux,
Et c'est là qu'aux mortels ma volonté destine
Ou des plaisirs divins ou des tourmens affreux.
Déesse, ne sois pas si fière,
Lui répondit la Jarretière;
De ton triple pouvoir ne te targue pas tant.
Qu'à d'autres Auditeurs ton discours en impose.
J'ai

J'ai près de moi certaine chose,
Qui peut en dire tout autant.

LE RAT ET LA PUCE.

L'autre jour la Puce & le Rat
Racontoient leurs tours de jeunesse.
Ils avoient évité l'éclat,
Et par-là prouvoient leur finesse.
L'un conta comme en tapinois,
Cherchant à finir son ouvrage,
Il avoit employé deux mois
A se loger dans un fromage.
L'autre discourut à son tour,
Disant que très-souvent, sans crainte,
Jusques dans le pays d'Amour,
Elle parcourut toute Aminte.
Comment diable ! ne crains-tu pas
Qu'Aminte à la fin ne t'attrappe ?
Vous êtes dans le même cas
D'être écrasé sous une trape.
Laissez-moi donc en liberté,
Sucer la peau des plus cruelles.
Sans un peu de témérité,
On meurt de faim auprès des Belles.

LES CARPES ET LES COUSINS.

Modestement au pied d'un hêtre,
Au tems de nos premiers amours,
Le long d'un beau canal champêtre,
Philis & moi nous causions tous les jours.
De larges écailles dorées
Des Carpes se montraient parées,

Mais

Mais ne disoient pas un seul mot.
 Ah! que cet animal est sot!
 Me dit Philis encor trop sage
 Pour que je lui pusse expliquer
 Que la langue a plus d'un usage.
 Dans ce moment vint nous piquer
 Des Cousins un essain volage.
 L'un d'entr'eux nous dit galamment:
 Tendres Amans, à ma blessure,
 L'Amour joint une autre piquûre.
 Toutes les deux également
 Pourront guérir facilement:
 Mais si vous vous grattez, j'en jure,
 Elles croîtront assurément.

LA GUENUCHE ET LA JEUNE CHATE.

A dmirez donc ma gentillesse,
 Et cent jolis tours de souplesse
 Que je fais du soir au matin,
 Disoit, d'un petit air mutin,
 La Guenuche à la jeune Chate.
 Que ne te fers-tu de ta patte
 Pour surprendre quelque Souris,
 Ou jouer avec un Rat pris?
 Ah! je suis encor trop jeunette,
 Répond la petite Minette;
 Un autre jeu fait m'occuper.
 Maintenant tout mon exercice
 Est la queue, & mon artifice
 Ne tend qu'à pouvoir l'attrapper.

ALLE'GO.

ALLÉGORIES
DE MONSIEUR
DE GRÉCOURT.

DE GEFÉCOURT.
LE MONSIEUR
ALLEGORIES

ALLÉGORIES

DE MONSIEUR

DE GRÉCOURT.

LE PLAISIR ET LA SAGESSE.

A Mademoiselle de Chateauthiers.

Le folâtre Plaisir s'étoit mis en chemin,
 Pour visirer les lieux de son domaine,
 Et de son pied léger, il arpenoit la plaine,
 Aussi vîte qu'un trait échappé de la main.
 Son dos chargé d'une mallette
 Voituroit divers instrumens,
 Propres aux divertissemens:
 Une corde servant au jeu d'Escarpolette,
 Force raquettes & volans,
 Cartes & dez, sur-tout remedes excellens
 Contre le sommeil léthargique;
 Des masques, des romans, des livres de musique,
 Que fais-je-enfin? tout l'attirail
 Qui sert à détourner les hommes du travail.
 Dans son chemin il trouve la Sagesse
 Qui méditoit au coin d'un bois.
 Quoi! Madame, c'est vous? C'est moi.
 Quelle allégresse!
 Qu'avec douceur je vous revois!
 Depuis l'âge d'or, ce me semble,

C'étoit le séjour d'une Prude,
Qui, lasse du tracas mondain,
Se plaisoit dans la solitude.
Cette Dame parut, & d'un abord fort rude,
Repoussa le Plaisir badin;
A la Sagesse seule elle tendit la main.
Le Plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus voisin.
Quelle infortune est donc la nôtre!
Dirent nos Voyageurs au matin rassemblés.
Il faut que des Humains les esprits soient trou-
blés,
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.
N'est-il point sous le Ciel quelque séjour heu-
reux
Où nous soyons reçus tous deux?
Contre le mauvais goût le beau Couple s'em-
porte,
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante Chateauthiers.
Son extrême beauté, sa brillante jeunesse
Promettoient au Plaisir un favorable accueil.
Cette même raison fit trembler la Sagesse,
Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment!
Quand la Belle, d'un air affable,
Fit à tous deux ce compliment:
Venez Plaisir, venez Sagesse;
Vous avez trouvé votre hôtesse.
J'aurai chez moi place & tems pour tous
deux,
Pourvu qu'abandonnant cette critique austère,
O 2 Et

Et cet air trop impérieux,
 La Sagesse soit moins sévère,
 Et s'apprivoise avec les Jeux.
 J'espère que, dans ma retraite,
 J'affermirai vôt're union :
 Mais faisons un marché, pour n'être pas sujette
 A fréquente discussion.
 Conditions se font ; nul n'ose s'en défendre :
 Chacun, bien entendu, met quelque peu du sien.
 Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
 On est souvent brouillé pour rien.
 Qui plus des deux sur foi dut prendre,
 Je ne le dirai pas ; chacun s'en trouva bien.
 La Sagesse fut gaie, & le Plaisir modeste ;
 Et dans son propre appartement,
 Sans que jamais survint nul altercas funeste,
 La Belle pour toujours marqua leur logement.
 La Sagesse eut le lit ; le Plaisir, tout le reste.
 Tout le reste étoit grand ! Oui, mais tout bien
 compté,
 J'en atteste la foi des hommes,
 Le Plaisir du siècle où nous sommes,
 N'est pas toujours si mal traité.

O R I G I N E

DU VERMILLON DE LA ROSE.

La Rose, des Jardins la fleur la plus char-
 mante,
 Croissoit parmi les champs sans beauté, sans cou-
 leur.
 Elle ne paroïssoit que sous une pâleur

Qui

Qui n'attiroit les yeux, ni d'Amans, ni d'Amante.

Mais par un incident nouveau,
Amour lui procura son coloris si beau.
Au siècle que les Dieux faisoient l'amour en terre,
Adonis Cyprien, bel enfant de Myrtha,
Qui comptoit pour ayeul son père Cynira,
Captiva tellement la Reine de Cythere,
Que n'ayant plus d'égard à sa divinité,
A son pouvoir suprême, à sa haute naissance,
Elle mit tous ses vœux & sa félicité
A ne voir qu'Adonis, à vivre en sa puissance.

Oh! que l'Amour rend insensés
Les cœurs qui de ses traits sont une fois blessés!
N'en exceptons Dieux ni Déeses,
Mettons tous les Amans, quels qu'ils soient, au
niveau,
Qu'un Dieu près d'une Belle eût toutes nos foi-
blesse,

L'exemple n'étoit pas nouveau.
Un jour donc qu'éloigné des yeux de son Amante,
Adonis dans un bois pressoit un sanglier,
Que le monstre en fureur sous le fer meurtrier
Le ronge à belles dents, se débat, se tourmente,
Adonis qui déjà le croyoit atterré,
En fut lui-même déchiré.

Vénus de la Voute céleste,
Entend les cris de son Amant.
La Déesse pressent l'accident trop funeste.
Que ne craint pas un cœur qui chérit tendre-
ment!

Elle en ressent le coup; même atteinte mor-
telle

Perce le cher Amant & l'Amante immortelle.
Mais tandis qu'éperdue elle court vers ces lieux,

Pour lui dire du moins les plus tendres adieux,
L'épine d'une Rose, ô puissante merveille!

S'enfonce dans son pied, & le sang de Cypris

Imprime une teinte vermeille

A la Rose autre fois sans couleur & sans prix.

C'est à quoi nous devons la beauté de la Rose,

Teinte d'un sang si précieux.

Les Graces ont formé ce chef d'œuvre à nos
yeux,

Et l'Amour fut l'auteur de la métamorphose.

Par un mot que tout bas Tircis dit à Philis,

Elle change en rougeur la blancheur de ses Lis.

On l'admire, on s'étonne, on en cherche la
cause:

Rappelons ce qui vient d'être dit de la Rose.

Amour, un peu fripon, dans un petit recoin,

Sans y chercher tant de mystère,

N'avoit-il point fait, sans témoin,

En badinant, piquer sa mère?

Car quand deux jeunes cœurs ne paroissent que
deux,

C'est que l'on ne voit pas toujours au milieu d'eux.

LE SCRUTIN.

Mercure, au retour de sa ronde,
Fit rapport au Conseil des Dieux,

Qu'il existoit dans ce bas Monde

Mortelle plus parfaite qu'eux.

C'étoit la belle & jeune Aminte

Que dénonçoit l'Accusateur,

Et qu'il assignoit en complainte

Des dons de l'esprit & du cœur.

Pour

Pour en juger, on lut la liste
Des excellentes qualités;
Et jusqu'au bout le Nouvelliste
Ne disoit jamais: Arrêtez.
Elle est vraiment trop accomplie,
Dirent les Dieux: Soyons jaloux
De cette Humaine enorgueillie,
Qui sûrement se rit de nous.
Minerve, d'un air de rancune,
Met les vertus dans un Scrutin,
Et veut que le sort en ôte une.
Des Juges le plus enfantin
Fut choisi pour y satisfaire;
Mais l'Amour d'un coup en fit deux,
Car la vertu, qu'il fut soustraire,
M'empêchoit seule d'être heureux.

LA ME'TEMPSYCOSE D'ORPHE'E,

PAR LE CHANTRE DE S. MARTIN.

*A Madame la Comtesse de B * * **

Sais-tu bien, charmante Comtesse,
Quel est celui dont, depuis peu,
Tu fus 'la gracieuse hôtesse?
Celui qui, rappelant le jeu
D'une lyre à ses doigts rebelle,
Se vit brûler d'un nouveau feu,
Pour une Euridice nouvelle.
Jadis le Maître du Parnasse,
Il eut fait en Grec, en Latin,
Des Vers pleins d'esprit & de grace:
De l'Amour le petit lutin,

Fier de sa poétique audace,
 Par son badinage enfantin,
 Dans tous les cœurs se faisoit place ;
 Mais, hélas ! cruelle disgrâce !
 Un Pythagorisme certain,
 A fait du grand Chantre de Thrace,
 Le grand Chantre de saint Martin.
 C'est donc en vain que tu recherches,
 Pauvre Orphée, ainsi qu'autrefois,
 L'art de faire danser des bois,
 A peine animes-tu des perches.
 Esclave de ma dignité,
 Et de la gêne qu'elle cause,
 Toi seule en mes Vers j'ai chanté,
 Toi seule aussi tu m'as tenté,
 Et depuis ma Métempfycose,
 A rien de friand n'ai tâté.
 Mais, plus habile qu'une Fée,
 Tu peux changer mon mauvais sort.
 De trop bons Vers me causerent la mort,
 Que de mauvais fassent revivre Orphée.

LA MER ET L'ETANG.

De la mer Vénus étant née,
 Croyoit à son suprême rang
 La Nayade subordonnée,
 Sur-tout la Nayade d'Étang ;
 Mais celle-ci, belle à merveille,
 Auroit embarrassé Pâris,
 Qui l'eût jugée au moins pareille
 A la Déesse de Cypris.
 Si bien donc que ce parallele

Fit

Fit beaucoup de bruit dans les Cieux ;
Et pour décider la querelle ,
On vit opiner tous les Dieux.
Sans faire une longue tirade ,
Pour exprimer leur sentiment ,
Je suis Vénus , je suis Nayade ,
Dirent-ils laconiquement.
Ainsi l'on disoit à Florence :
Je suis Guelphe ou bien Gibelin ;
Ainsi l'on pourra dire en France :
Je suis *Belleple* ou *Channelin* ,
Comme les voix étoient égales ,
On délibéra que l'Amour
Jugeroit seul ces deux Rivaux ;
Mais à sa Mère il fit un tour.
Il avoit volé sa toilette ,
Pour en faire à Psiché le don.
Le fouet en main Vénus le guette.
Au lieu de gagner son pardon ,
Vers cette Nayade si belle
Il vole , & n'est pas arrivé ,
Qu'en ses bras il juge pour elle ,
En s'écriant , se suis *sauvé* (*).

VE'NUS ET LE PILOTE.

Sur un pont Vénus arrêtée ,
Regardoit un bateau venir ,
Qui de l'onde précipitée
Le danger devoit prévenir.
La Déesse crie au Pilote :
Prends garde à l'arche , enfile bien.

O 5

Le

(*) Nom de la Dame qui proposa le sujet de cette Fable.

Le drôle , sur la même nôte ,
 Lui répond : l'art ne sert de rien ;
 Souvent le plus fier équipage ,
 S'il est dans son malheureux jour ,
 Est désolé par le naufrage
 Qu'il fait sous l'arche de l'Amour.

L'AIGUILLE ET LE CANEVAS.

Un Apprentif de l'Hyménée ,
 Par un certain secret malheur ,
 De son Epouse infortunée
 Ne pouvoit contenter l'ardeur.
 Ils vont trouver un Esculape ,
 Qui les visita promptement ,
 Et voyant d'où venoit l'attrape ,
 Ainsi leur parla décemment :
 Un jeune homme qui se marie ,
 Peut ressembler à qui voudroit
 Travailler en tapisserie ,
 Et qui n'a pas ce qu'il faudroit.
 Il est vrai qu'il s'offre à sa vue
 Un Canevas bien étendu ;
 Sa main d'une aiguille est pourvue ,
 Et de son dessein prétendu ,
 Tout lui représente l'image :
 Mais les pelotons où font-ils ?
 Avant d'entreprendre l'ouvrage ,
 Il faut avoir tous les outils.

Fin du premier Volume.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S D A N S L E P R E M I E R V O L U M E.

<i>Epître à M. l'Abbé d'Houteville.</i>	page 1
<i>Epître à un Religieux.</i>	4
<i>Epître de Madame la Maréchalle d'Estrées à la Reine.</i>	7
<i>Epître de Madame la Maréchalle d'Estrées au Cardinal de Fleuri.</i>	8
<i>Assignation de Madame la Maréchalle d'Estrées à la Reine.</i>	11
<i>Epître de M. le Prince de Conti.</i>	12
<i>Epître à M. le Prince de Conti.</i>	13
<i>Epître sur le Mariage de M. le Prince de Conti.</i>	16
<i>Epître à M. le Prince de Conti.</i>	17
<i>Epître à M. de Montiers.</i>	21
<i>Epître à M. le C. d'A . . .</i>	23
<i>Epître à Madame la Princesse de Léon.</i>	28
<i>Epître de Madame de Montbayen de Tours à Madame Chanlai de Rose.</i>	30
<i>Epître de l'Auteur à ses Amis de Paris , à qui il avoit promis d'écrire dès qu'il seroit ar- rivé à Tours.</i>	33
<i>Epître à Mademoiselle . . . en lui envoyant la Chercheuse d'Esprit.</i>	36
<i>Epître de Madame Orry à M. d'Aubonne.</i>	37
<i>Epître à Monsieur Croizat , après sa maladie.</i>	41
<i>Epître</i>	

<i>Epître sur le dérèglement de la Musique.</i>	page 42
<i>A Lucine, pour les Couches de Madame Herault.</i>	44
<i>Compliment des filles Orphelines de Madame la Maréchalle d'Estrées à M. le Cardinal de Rohan.</i>	45
<i>Requête d'un Garde du Corps, à M. le Ma- réchal de Noailles.</i>	46
<i>Epître à M. Déon.</i>	47
<i>Lettre écrite à M.*** au premier jour de l'an.</i>	48
<i>Epître à Monsieur D . . . sur un Pâté de Péri- gueux.</i>	49
<i>Epître à Monsieur de G . . . sur un Bonnet brodé.</i>	50
<i>Epître à Monsieur M . . .</i>	54
<i>Epître d'un Prieur, à Mademoiselle de . . .</i>	58
<i>Epître à M. le Prince Charles.</i>	64
<i>Epître A Madame la Présidente de Drouillet, à Toulouse.</i>	65
<i>Epître à Madame de . . .</i>	67
<i>Epître à Madame L.</i>	ibid.
<i>Autre à la même.</i>	68
<i>Epître à Madame Orry.</i>	69
<i>Epître en courant la poste.</i>	71
<i>Réponse aux trois objections que forme une Dame, pour autoriser sa retraite prochaine.</i>	74
<i>Epître.</i>	76
<i>Epître à Madame la Présidente de Lille.</i>	79
<i>Epître à un Conseiller.</i>	81
<i>Epître à Mademoiselle D. S. V.</i>	82
<i>Epître.</i>	84
<i>Autre.</i>	85
<i>Billet à M. le Marquis de . . .</i>	86
<i>Epître.</i>	87
<i>Epître de la Moulinière à Babirole.</i>	88
<i>Envoi.</i>	90
	<i>Epître</i>

<i>Epître à Madame de B... sur la mort de l' Au-</i>	
<i>teur.</i>	page 91
<i>Envoi.</i>	92
<i>Voyage.</i>	ibid.

F A B L E S.

<i>Le Chêne & l'Ormeau, au Roi.</i>	109
<i>L'Epée & la Balance, Fable au Cardinal</i> <i>de Fleuri.</i>	111
<i>Le Moineau & le Léopard, Fable Allégorique.</i>	112
<i>Le Tems, Fable pour Madame la Duchesse</i> <i>de Gesvres.</i>	ibid.
<i>Le Chevre-Feuille & l'Oeillet, Fable allégori-</i> <i>que à M. & à Madame Hérault.</i>	113
<i>Le Oui & le Non, à Madame Sanson.</i>	115
<i>La Linotte & Le Corbeau, Fable allégorique.</i>	116
<i>Le Moineau & l'Hirondelle, à Mademoi-</i> <i>selle . . . Fable allégorique.</i>	118
<i>L'Amour & la Raison.</i>	119
<i>L'Amour & la Folie.</i>	120
<i>L'Amour & l'Intérêt.</i>	122
<i>L'Amour & le Respect.</i>	123
<i>Le Solitaire & la Fortune.</i>	124
<i>L'Hirondelle ou Consolation de la Vieillesse.</i>	125
<i>Les bons Serviteurs & le Maître ingrat.</i>	127
<i>Les Philosophes.</i>	128
<i>La Marguerite & la Pensée.</i>	130
<i>Le Faucon & les Pigeons.</i>	ibid.
<i>Le Rossignol & la Pie, à Madame * * *</i>	131
<i>L'Ourse & la Tourterelle.</i>	132
<i>Le Mâtin & la levrette.</i>	133
<i>La Tourterelle & le Moineau.</i>	135
<i>L'Hiron-</i>	

<i>L'Hirondelle.</i>	page 137
<i>L'Hirondelle & les Fourmis.</i>	139
<i>Le Perroquet & la Perruche.</i>	140
<i>La Rose.</i>	141
<i>Le Lys & la Violette.</i>	142
<i>Le Paon & le Phénix</i>	143
<i>Les Pigeons & le Moineau.</i>	ibid.
<i>Les Sansonnet & la Colombe.</i>	ibid.
<i>L'Aigle & la Mouche</i>	144
<i>Le Pinson fugitif.</i>	145
<i>Le Papillon & les Tourterelles.</i>	146
<i>La Veronique & l'Aube-Epine.</i>	ibid.
<i>Le Hérisson & la Taupe.</i>	147
<i>Le Chien Gascon.</i>	ibid.
<i>Le Dindon & la Fraîse.</i>	148
<i>La Flute & l'Oreille.</i>	149
<i>L'Arc-en-Ciel & les Rats.</i>	ibid.
<i>La Chenille & la Femme.</i>	150
<i>Parodie de la Fable précédente</i>	ibid.
<i>La Bergeronnette & la Pie, Fable allégorique.</i>	151
<i>Le Chien & le Moineau.</i>	152
<i>Les deux Chiens.</i>	153
<i>Le Rhinoceros & la Guenuche.</i>	154
<i>L'Abeille & le Hibou.</i>	155
<i>La Fourmi & le Chat.</i>	156
<i>Le Pinson & la Tourterelle.</i>	158
<i>Le Cheval & le Chien.</i>	ibid.
<i>La Poule & le Renard.</i>	159
<i>La Sole & le Poulet.</i>	ibid.
<i>Les Tourtereaux & la Fauvette.</i>	160
<i>Le Hibou & la Tourterelle.</i>	161
<i>Le Papillon.</i>	ibid.
<i>Le Philosophe & l'Avocat.</i>	163
<i>Le Chien & le Moineau.</i>	164
	<i>Les</i>

<i>Les Moineaux & les Tourterelles.</i>	page 165
<i>Le Rossignol & la Fauvette.</i>	166
<i>Le Rossignol, le Merle, & la Rossignollette.</i>	ibid.
<i>Le Pot de Chambre & le Trophée.</i>	168
<i>Le Pinson & la Fauvette.</i>	169
<i>La Colombe & le Corbeau.</i>	171
<i>Le Chat & la Lamproye.</i>	174
<i>La Lionne & le Roitelet.</i>	ibid.
<i>Le Perroquet député vers la Fauvette.</i>	176
<i>La Fauvette.</i>	177
<i>Le Perroquet & le Pigeon.</i>	178
<i>Le Coq & la Poule.</i>	179
<i>Le Maquereau & la Poule.</i>	ibid.
<i>Le Moineau & la Puce.</i>	180
<i>Le petit Chien.</i>	181
<i>Le Myrthe & l'Ortie.</i>	ibid.
<i>La Chemise & la Cornette.</i>	182
<i>L'Abeille & le Sifflet.</i>	ibid.
<i>La Macreuse & la Salamandre.</i>	183
<i>La Baleine & le Ver à soie.</i>	184
<i>Le Perroquet.</i>	185
<i>La Crème & le Vinaigre.</i>	186
<i>Le Rossignol, la Fauvette & le Moineau.</i>	187
<i>La Généalogie & le Suisse.</i>	188
<i>Le Brochet & le Papillon.</i>	189
<i>Le Pigeon & la Linotte.</i>	ibid.
<i>La Belette & le Sapajou.</i>	190
<i>L'Amour Fugitif.</i>	191
<i>L'Oeillet.</i>	192
<i>Le Serin, la Linotte & le Moineau.</i>	193
<i>Les Yeux</i>	194
<i>Le Canapé, le Lit & le Fauteuil, Rêve</i>	ibid.
<i>L'Ecureuil & la Puce.</i>	195
<i>Le Chat & la Minette.</i>	196
<i>Le</i>	

224 TABLE DES MATIERES.

<i>Le Gras de Jambe & le Teton.</i>	page 196
<i>Le Canevas & l'Aiguille.</i>	197
<i>Le Bœuf & le Sacrificateur.</i>	198
<i>Les Paupières & la Pantoufle. Pour M. * * *</i>	
<i>& Mde. * * *</i>	ibid.
<i>Le Chat & la Coquille.</i>	199
<i>Le Singe & la Souris.</i>	200
<i>Le Hanneton & le Canard.</i>	ibid.
<i>Le Chat & le Coq.</i>	201
<i>Le M . . . & l'Eléphant.</i>	ibid.
<i>La Guêpe & l'Andouille.</i>	202
<i>Le Cheval & la Levrette.</i>	ibid.
<i>Les Roses & les Lis, Fable Anacréontique.</i>	203
<i>La Lune & la Farretière.</i>	204
<i>Le Rat & la Puce.</i>	205
<i>Les Carpes & les Cousins.</i>	ibid.
<i>La Guenuche & la jeune Chatte.</i>	206

ALLEGORIES.

<i>Le Plaisir & la Sagesse. A Mademoiselle de Chateauthiers.</i>	209
<i>Origine du Vermillon de la Rose.</i>	212
<i>Le Scrutin.</i>	214
<i>La Métempsychose d'Orphée, par le Chantre de S. Martin. A Madame la Comtesse de B * * *</i>	215
<i>La Mer & l'Etang.</i>	216
<i>Vénus & le Pilote.</i>	217
<i>L'Aiguille & le Canevas.</i>	218

Fin de la Table du premier Volume.





Grécourt, Jean-Baptiste Willart <<de>>,

Oeuvres diverses de Grécourt

Bd.: 1. Tome premier, contenant les épîtres et les fables. - 1763. - XIV, 2
24 S. : Ill.

1763

Coburg, Landesbibliothek -- C III 5
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11919932-3